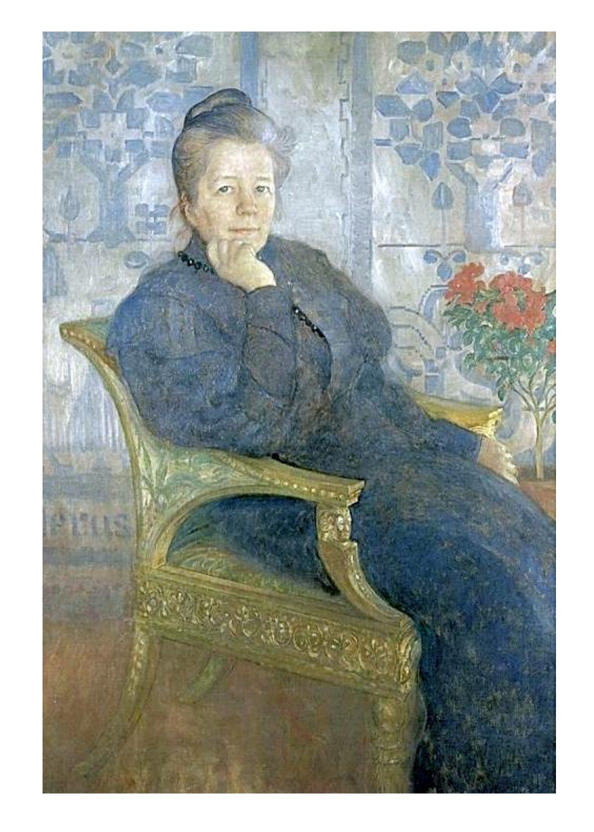
Édition du groupe « Ebooks libres et gratuits »



Selma Lagerlöf

CHARLOTTE LÖWENSKÖLD

Deuxième volume du « Triptyque des Löwensköld »

1925

Traduit du suédois par T. Hammar

Table des matières

NOTE DE L'ÉDITEUR

Plus de cent années ont passé depuis les drames causés par la disparition de la bague du général Bengt Löwensköld[1]*. Mais cette légende familiale n'était-elle pas terriblement réelle puisque voici la vieille malédiction qui semble vouloir réapparaître dans la vie d'une jeune fille ?…*

Ce deuxième volume de la série des « Löwensköld » nous l'apprendra et les fidèles de Selma Lagerlöf seront heureux de retrouver son génie dans cette œuvre qui relève d'un genre trop rare à notre époque, le roman romanesque, romantique. Ils connaîtront enfin ce que fut la fin de l'aventure pour certains des héros dans le dernier volume : « Anna Svärd ».

Nous rappelons cependant que, reliés entre eux par un simple lien légendaire, chacun de ces trois volumes forme par lui-même un tout complet et autonome.

---

[1] Selma Lagerlöf, *L'Anneau des Löwensköld.*

LA COLONELLE

I

Il y avait dans le temps à Karlstad une colonelle qui s'appelait Beate Ekenstedt.

Elle était née Löwensköld – des Löwensköld de Hedeby – par conséquent elle était baronne. Qu'elle était donc charmante, cette colonelle, et distinguée, agréable et cultivée ! De plus, elle faisait des vers dignes de rivaliser d'esprit avec ceux de Mme Lenngren.

Elle était petite, mais l'exiguïté de sa taille se trouvait compensée par un maintien parfait – le port de tête des Löwensköld – et par un visage intéressant. Elle savait dire des choses aimables à toutes les personnes qu'elle rencontrait. Il émanait d'elle comme un parfum de roman. Ceux qui l'avaient rencontrée une seule fois ne pouvaient plus l'oublier.

Elle s'habillait avec un goût exquis, était toujours fort bien coiffée, et dans toutes les sociétés où elle se présentait, c'était elle qui portait la plus belle broche et le bracelet le plus élégant, et les pierres de ses bagues brillaient d'un éclat tout particulier.

Elle avait les plus petits pieds du monde et, que ce fût la mode ou non, elle chaussait toujours de mignons souliers de brocart d'or à hauts talons.

Elle habitait la plus belle maison de Karlstad. Loin de l'agglomération des rues étroites, celle-ci se dressait isolée au bord du Klarelf, de sorte que de son boudoir la colonelle voyait couler l'eau de la rivière.

Elle se plaisait à raconter qu'une nuit de clair de lune, elle avait vu nettement le Neck, dans le scintillement des vagues, pincer les cordes de sa harpe d'or sous les fenêtres de la maison. Et nul ne doutait de cette apparition. Pourquoi le Neck n'aurait-il pas donné une sérénade en l'honneur de la colonelle Ekenstedt, lui après tant d'autres ?

Tous les voyageurs de marque qui venaient à Karlstad rendaient visite à la colonelle. Et tous partaient complètement séduits, déplorant le sort qui l'ensevelissait vivante dans ce trou. On affirmait que le grand Tegnér lui avait dédié un poème, et que le prince royal lui avait déclaré qu'elle possédait le charme et la grâce d'une Française. Et tous, jusqu'au général von Essen et d'autres personnes encore qui avaient vécu au temps de Gustave III, étaient forcés de reconnaître que nulle part ils n'avaient assisté à des dîners comparables à ceux que donnait la colonelle Ekenstedt, qu'il s'agît de la cuisine et du service ou de la conversation.

La colonelle avait deux filles, Eva et Jacquette. L'une et l'autre, jolies et gracieuses, auraient certainement été admirées et recherchées partout ailleurs, mais à Karlstad personne ne leur accordait la moindre attention. Elles étaient entièrement éclipsées par leur mère. Au bal, les jeunes gens se disputaient à qui danserait avec la colonelle ; Eva et Jacquette faisaient tapisserie. Comme on vient de le dire, le Neck du Klarelf n'était pas le seul à offrir des sérénades devant l'hôtel des Ekenstedt, mais jamais on ne chantait sous les fenêtres des filles de la maison. De jeunes poètes faisaient

des vers pour B. E. mais jamais personne ne composait de strophes en l'honneur de E. E. ni de J. E. Les méchantes langues racontaient qu'un jour, un sous-lieutenant avait demandé en mariage la petite Eva Ekenstedt ; il avait été éconduit, la colonelle jugeant qu'il faisait preuve de mauvais goût.

La colonelle avait aussi un mari, le colonel Ekenstedt, un bien brave homme et un homme capable, qui aurait été apprécié et estimé partout ailleurs qu'à Karlstad. À Karlstad on le comparait à sa femme, et en le voyant à côté, d'elle, si brillante, si au-dessus de l'ordinaire, si spirituelle, pétillante de malice, on lui trouvait un air de gros paysan. Les hôtes invités à sa table ne se donnaient presque pas la peine de l'écouter : on eût dit qu'il n'existait pas. N'allez pas croire cependant que la colonelle eût permis à aucun de ces admirateurs qui voltigeaient autour d'elle la moindre familiarité. Sa conduite, à cet égard, était exempte de tout reproche. Quant à mettre son mari en avant, elle n'y avait jamais songé. Peut-être, au fond, estimait-elle qu'il était mieux à sa place un peu à l'ombre.

Or, notre charmante colonelle, cette créature si adulée, avait non seulement un mari et deux filles, mais un fils. Et ce fils, elle l'adorait, elle l'admirait, elle ne perdait aucune occasion de le produire. Il ne s'agissait pas pour les hôtes de la maison de le négliger s'ils voulaient trouver les portes ouvertes une autre fois. D'ailleurs, il était indéniable que la colonelle avait tout lieu d'être fière de son fils. Richement doué, il avait en outre des manières très aimables et un physique séduisant. Il n'était ni indiscret ni effronté comme tant d'autres enfants gâtés. Il ne manquait pas les classes, ne faisait pas de niches à ses professeurs. D'une nature plus romanesque que ses sœurs, il lui arrivait de confier à sa mère qu'il

avait vu les elfes danser dans les prés de Vaxnäs. Et à l'âge de huit ans, il rimait agréablement. Son visage aux traits fins était éclairé par de grands yeux sombres ; sous tous les rapports, il était bien le digne enfant de cette mère exceptionnelle.

Bien qu'il occupât toute la place dans le cœur de la colonelle, on ne saurait soutenir sans injustice qu'elle fût une mère faible. Ce qui est certain c'est que Karl Artur Ekenstedt dut apprendre à travailler. Comme elle le plaçait plus haut que tout autre être vivant, elle ne pouvait admettre qu'il rentrât du lycée sans apporter les meilleures notes. Il était notoire que jamais la colonelle n'invitait les professeurs de la classe où se trouvait son fils. Il ne serait pas dit que Karl Artur avait des notes superbes parce qu'il était le fils de la colonelle Ekenstedt dont les dîners faisaient prime. Elle n'était pas la première venue la colonelle !

Pour son examen de sortie du lycée de Karlstad, Karl Artur obtint la mention « très bien », tout comme avant lui Erik Gustav Geijer. Passer le baccalauréat à Upsal fut un jeu pour lui ainsi que pour Geijer. La colonelle avait rencontré le gros petit professeur Geijer maintes fois, elle s'était même trouvée à table à côté de lui. C'était certes un homme remarquable, mais elle ne pouvait s'empêcher de penser que Karl Artur le valait par l'intelligence et serait bien capable un jour de devenir, lui aussi, un maître de grand renom, une sommité dont les conférences attireraient, à l'exemple de celles de Geijer, le prince royal Oscar et le gouverneur de la province, et Mme Silverstolpe et toutes les autres célébrités d'Upsal.

Lors de l'automne de 1826, Karl Artur retourna à Upsal en qualité d'étudiant. Et pendant ce premier semestre, comme d'ailleurs pendant toutes les années qu'il passa à

l’Université, il ne manqua jamais d’écrire à la maison une fois par semaine. Aucune de ses lettres ne fut détruite : la colonelle les gardait pieusement. Elle les lisait et les relisait sans se lasser, et aux déjeuners dominicaux qui réunissaient régulièrement les parents et les alliés, elle donnait lecture de la dernière lettre reçue. Elle pouvait le faire sans risquer d’ennuyer les convives : c’étaient des lettres dont elle était fière à juste titre.

La colonelle soupçonnait bien la famille de nourrir quelque arrière-pensée : Karl Artur, livré à lui-même à Upsal, mènerait-il une vie aussi exemplaire que chez lui à Karlstad ?

Aussi quelle victoire pour elle que de faire entendre à ses proches assemblés les détails que Karl Artur donnait de sa vie là-bas : il avait loué des chambres meublées très modestes, il achetait au marché du beurre et du fromage, mais vivait, quant au reste, des provisions que lui envoyaient ses parents ; il se levait à cinq heures du matin et travaillait régulièrement douze heures par jour. Et les termes respectueux qu’il employait dans ses lettres, et ces expressions de fervente admiration qu’il adressait à sa mère ! La colonelle ne se faisait pas prier pour lire au doyen du Chapitre Sjöberg, qui était marié à une Ekenstedt, au conseiller municipal Ekenstedt, oncle du colonel, et aux cousins Stake qui habitaient la grande maison de coin sur la place, que Karl Artur, bien qu’il vécût maintenant dans le grand monde, continuait à penser que sa mère aurait pu être une poétesse célèbre, si elle n’avait pas jugé de son devoir de se dévouer entièrement à son mari et à ses enfants. Oh ! non, elle ne se faisait point prier pour leur en donner communication. Et quelque habituée qu’elle fût aux compliments et aux hommages, elle ne pouvait lire ces paroles de son fils sans avoir les larmes aux yeux.

Mais le plus grand triomphe attendait la colonelle vers Noël, lorsque Karl Artur annonça qu'il n'avait point dépensé l'argent que son père lui avait donné au moment du départ pour l'université, mais qu'il rapporterait à peu près la moitié de la somme. À cette nouvelle, le doyen et le conseiller furent ébahis, et le plus grand des grands cousins Stake jura que cela ne s'était encore jamais vu et ne se verrait probablement jamais non plus. La famille entière tomba d'accord que Karl Artur était un prodige.

La colonelle ressentait, certes, douloureusement le vide qu'avait laissé Karl Artur, mais les lettres constituaient pour elle une si grande source de bonheur qu'elle ne pouvait presque pas souhaiter qu'il en fût autrement.

Après avoir assisté à une conférence du grand poète romantique Atterbom, Karl Artur en rendait compte à sa mère, s'étendant d'une façon si intéressante sur la philosophie et la poésie. À la réception d'une lettre de ce genre, la colonelle s'absorbait dans d'heureuses pensées, rêvant de la célébrité où ne pouvait manquer d'atteindre son fils. Elle était convaincue qu'il dépasserait un jour son compatriote Geijer. Il serait peut-être un homme illustre comme Carl von Linné. Pourquoi ne gagnerait-il pas, lui aussi, une renommée universelle ?

Ou bien qui sait s'il ne serait pas un poète, un second Tegnér. Ah ! nulle jouissance n'est comparable à ces régals de l'esprit que l'on s'offre à soi-même.

Aux vacances du jour de l'an et d'été, Karl Artur regagnait Karlstad, et chaque fois il semblait à la colonelle qu'il était devenu plus séduisant et plus viril. Au surplus, il était toujours le même, son bon et beau garçon. Il manifestait la même adoration pour sa mère, la même déférence respec-

tueuse à l'égard de son père ; il plaisantait et taquinait ses sœurs gentiment comme auparavant.

Il arrivait bien à la colonelle de s'impatienter un peu contre son fils qui restait année après année à Upsal sans rien terminer. Mais tout le monde était d'accord pour déclarer qu'un examen semblable à celui que Karl Artur se préparait à affronter demandait une longue préparation. Il ne s'agissait de rien de moins que de subir un interrogatoire dans toutes les matières qu'on enseignait à l'université, de l'hébreu à l'astronomie et à la géométrie. La colonelle trouvait que c'était là des exigences inhumaines, et on ne pouvait, certes, pas lui donner tort à ce sujet ; mais l'examen était ce qu'il était : on ne le changerait pas en faveur de Karl Artur.

Enfin, vers la fin de l'automne 1829 – Karl Artur en était alors à son septième semestre universitaire – il annonça, à la grande joie de sa mère, qu'il venait de s'inscrire pour les épreuves écrites de latin. Ce n'était pas une épreuve bien importante, ajoutait-il, mais il fallait l'avoir subie, avant de pouvoir se présenter à l'examen proprement dit.

Karl Artur ne faisait pas grand cas de cette épreuve. Il disait seulement qu'il serait content d'en être débarrassé. Il n'avait jamais eu maille à partir avec le latin : il croyait donc avoir de bonnes raisons d'espérer que tout irait bien.

Il terminait en disant que c'était sans doute la dernière lettre qu'il écrirait à ses bons et tendres parents avant les vacances du jour de l'an. Aussitôt le résultat connu, il prendrait le chemin de Karlstad. Il pensait bien que le 30 novembre il serrerait sur son cœur ses parents et ses sœurs.

Karl Artur n'avait, en effet, pas attribué une grosse importance à cette épreuve écrite, et bien lui en prit, car le malheur voulut qu'il échouât. Oui, oui, les professeurs d'Upsal eurent l'audace de le refuser, lui qui avait obtenu la note « très bien » dans toutes les matières à l'examen de sortie du lycée de Karlstad !

Il en fut plus surpris et choqué qu'humilié. Il avait beau réfléchir : sa façon de traiter le latin lui semblait très défendable. Rentrer en vaincu était certes vexant, mais ses parents, du moins sa mère, comprendraient certainement qu'on ne pouvait considérer cet échec que comme un procédé vexatoire des professeurs de faculté : peut-être bien ceux-ci tenaient-ils à montrer que leurs exigences étaient autrement grandes que celles des professeurs du lycée de Karlstad, à moins qu'ils n'eussent jugé présomptueux de la part de Karl Artur de n'avoir pas suivi leurs cours.

Il y avait plusieurs jours de voyage entre Upsal et Karlstad, et Karl Artur avait presque oublié sa petite mésaventure lorsque, le trente novembre au soir, il franchit la barrière de l'octroi de sa ville natale. Il était satisfait de lui-même, content d'arriver à la date exacte qu'il avait fixée d'avance. Il se disait qu'à cette heure, sa mère guettait probablement sa venue de l'une des fenêtres du salon et que ses sœurs mettaient le couvert pour le goûter.

Il avait à traverser toute la ville, et il était d'excellente humeur jusqu'au moment où, sorti des rues étroites et tortueuses, il aperçut le fleuve et, sur la berge, le logis des Ekenstedt. Que signifiait cela ? Que se passait-il donc ? Toute la demeure était éclairée, de haut en bas, et rayonnait comme une église le matin de Noël. Et des traîneaux empor-

tant des gens emmitouflés de fourrures, le dépassaient, semblant tous se diriger vers la maison.

« Il y a donc un grand dîner chez nous, pensa-t-il, et cette idée ne le réjouit guère. Fatigué du voyage, il aurait aimé se reposer, or, il allait falloir s'habiller, causer et entretenir les invités jusqu'à minuit passé.

Tout à coup, une inquiétude lui vint.

« Pourvu que maman n'ait pas arrangé cette réception pour fêter mon premier examen ! »

Il donna l'ordre au cocher de le déposer devant l'entrée de service de la maison, afin de ne pas être mêlé au flot des invités.

Quelques minutes après, on vint prévenir la colonelle que son fils était arrivé et qu'il la demandait en bas, dans la chambre de la gouvernante.

La colonelle, qui commençait à craindre que Karl Artur n'arrivât en retard pour le dîner, fut transportée de joie et se hâta de descendre.

Mais Karl Artur la reçut le front rembruni et sévère. Il ne voyait pas les bras tendus et ne faisait pas mine de l'embrasser.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire que vous avez, arrangée, maman ? Pourquoi toute la ville est-elle réunie ici ?

Il n'était plus question, comme dans ses lettres, de « bons et tendres parents », et du bonheur de se retrouver au sein de la famille.

— Mais, mon cher enfant, répondit la colonelle, je voulais qu'il y eût une petite solennité pour saluer ton retour, maintenant que tu as passé cette terrible épreuve écrite.

— Vous n'avez donc jamais songé que je pouvais échouer ? dit Karl Artur. C'est cependant le cas.

La colonelle demeura interdite. En effet, la pensée que son fils se ferait refuser ne l'avait jamais effleurée.

— Cela n'a, bien entendu, aucune importance en soi, reprit Karl Artur, mais maintenant que vous avez convoqué tout ce monde en l'honneur de mes triomphes, la ville entière sera informée de mon échec.

La colonelle, encore toute stupéfaite, ne savait que répondre. Elle connaissait, hélas ! ses concitoyens. Certes, ils admiraient l'assiduité au travail et l'esprit d'économie chez le jeune homme, mais cela ne leur suffisait pas. Il leur fallait des résultats tangibles : prix de l'Académie, dissertations, soutenances de thèses, et cætera, des succès brillants à faire pâlir de jalousie les vieux professeurs. Il leur fallait de spirituelles improvisations aux fêtes universitaires, des invitations mondaines. On s'attendait à ce que Karl Artur fût admis dans les cercles littéraires, au salon de Mme Silverstolpe et aux réceptions du professeur Geijer.

Or, au cours, de la carrière académique de Karl Artur, il ne s'était jusqu'ici rien produit de bien saillant, rien qui témoignât d'une intelligence hors ligne. La colonelle savait qu'on en jasait. C'est pourquoi elle avait jugé à propos de célébrer quelque peu ces premiers lauriers de son fils, lauriers dont elle n'avait pas douté une seconde.

— Il n'y a personne qui en sache encore rien de bien précis, fit la colonelle tout en réfléchissant. Personne, sauf

les gens de la maison. Les autres savent seulement qu'il était question d'une petite surprise.

— Alors, maman, il s'agit de la trouver, la petite surprise, dit Karl Artur. Je monte dans ma chambre et ne descendrai pas dîner. Non que je croie que les habitants de ma chère cité prennent trop à cœur mon insuccès, mais je ne veux pas de leurs condoléances.

— Mais qu'est-ce que je vais inventer ? gémit la colonelle.

— C'est votre affaire, maman, dit Karl Artur. Maintenant, je monte chez moi. Les invités n'ont pas besoin de savoir que je suis là.

Mais cette résolution parut trop douloureuse et presque inadmissible à la colonelle. Présider la table, causer et rire, pendant que son fils, enfermé là haut et fâché contre elle, s'ennuyait dans la solitude de sa chambre, c'était une épreuve au-dessus de ses forces.

— Karl Artur, mon cher enfant, je t'en prie, descends dîner, j'imaginerai quelque chose.

— Mais quoi, maman ?

— Je ne sais pas encore… ou peut-être que si. Je crois que tu seras content. Personne ne se doutera que le dîner était en ton honneur. Promets-moi de te changer et de descendre.

Ce fut un repas des plus réussis. De toutes les fêtes brillantes et toujours tant goûtées de la maison Ekenstedt, celle-ci compta parmi les plus mémorables.

Après le rôti, quand on eut servi le champagne, le colonel se leva et pria les convives de se joindre à lui et de boire au bonheur de sa fille Eva et du lieutenant Sten Arcker, dont il annonçait ainsi les fiançailles.

Cette nouvelle fut accueillie par de vives acclamations.

Le lieutenant Arcker était un jeune homme sans fortune ni grandes perspectives d'avancement. Nul n'ignorait que depuis longtemps il soupirait pour Eva Ekenstedt et lui faisait une cour discrète, mais assidue, et comme les demoiselles Ekenstedt ne comptaient que de rares admirateurs, toute la ville s'était intéressée à l'affaire. Mais on avait toujours pensé que la colonelle le refuserait.

Par la suite, les circonstances qui avaient amené ces fiançailles s'ébruitèrent ; on sut que la colonelle avait rapidement organisé cette surprise à la place de celle qu'elle avait espéré offrir à ses invités. Mais n'allez pas croire qu'on en admirât moins la colonelle à cause de cela ! Bien au contraire, ce ne fut qu'une raison de plus pour s'émerveiller, de la façon dont elle savait se tirer d'une situation délicate.

II

La colonelle Beate Ekenstedt était ainsi faite que lorsqu'on lui avait manqué, elle attendait que le coupable vînt lui présenter ses excuses. Cela fait, elle pardonnait de grand cœur et se montrait ensuite aussi aimable et aussi enjouée qu'auparavant.

Pendant toutes les vacances de Noël et du jour de l'an, elle espéra que Karl Artur lui demanderait pardon de la ma-

nière brutale dont il l'avait apostrophée le soir de son arrivée. Qu'il se fût emporté au premier moment, elle trouvait cela assez excusable, mais elle ne pouvait admettre qu'ayant eu le temps de se ressaisir, il fît comme si de rien n'était.

Or, Karl Artur laissa passer les fêtes sans manifester aucun regret de son acte. Il s'amusait comme à l'ordinaire aux parties de traîneau et aux invitations ; à la maison, il était aimable et plein d'attention pour tout le monde, mais il ne prononça pas les quelques paroles que sa mère attendait. Il n'y avait probablement qu'elle et lui pour se rendre compte qu'un mur invisible s'élevait entre eux.

De retour à Upsal, Karl Artur n'eut d'autre idée en tête que de réparer son échec. Si sa mère avait supposé qu'il ferait amende honorable par correspondance, elle s'était bercée d'un faux espoir. Les lettres ne parlaient que d'études : Karl Artur prenait des leçons de latin avec deux « docents », suivait des cours et s'était inscrit comme membre d'un cercle où l'on s'exerçait à des dissertations et à des discours latins. Si cette fois il ne réussissait pas, ce ne serait pas sa faute.

Ses lettres à sa mère étaient pleines d'espoir, et la colonelle répondait sur le même ton. Néanmoins, elle était soucieuse : son fils avait mal parlé à sa mère et ne lui avait point adressé d'excuses. N'en serait-il pas puni ?

Elle ne le lui souhaitait certes pas. Elle priait au contraire Dieu de ne point prendre garde à ce manque de respect filial. N'était-elle pas au fond responsable de ce qui était arrivé ? Elle avait voulu par orgueil faire étalage des succès de son fils. Ce n'était donc pas lui, mais plutôt elle qui méritait un châtiment.

Mais elle continuait à chercher dans chaque lettre ces quelques mots d'excuse. Et plus le temps passait, plus son inquiétude allait croissant. Il n'était pas possible que Karl Artur put réussir à l'examen avant d'avoir sollicité son pardon.

Un jour, vers le printemps, la colonelle déclara qu'elle avait envie d'aller à Upsal faire une visite à sa chère amie Malla Silverstolpe, qui, depuis longtemps, l'invitait.

Tout Karlstad s'étonna que la colonelle voulût entreprendre un pareil voyage à une époque de l'année où les routes étaient presque impraticables à cause de la fonte des neiges. On était unanime pour estimer que le colonel aurait dû s'opposer à ce projet, mais comme toujours, le colonel céda aux désirs de sa femme, et Mme Ekenstedt se mit en route.

Ce fut un voyage épouvantable, ainsi que l'avaient bien prédit les habitants de Karlstad. La berline s'embourba plusieurs fois et dut être dégagée à l'aide de crics et de perches. Une fois, un des ressorts de suspension se cassa, et une autre fois le timon se brisa net. Cependant, la colonelle tint bon. Bien que petite et menue, elle était gaie et courageuse, et les aubergistes et les valets aux relais, les forgerons et les paysans auxquels elle avait affaire au cours du trajet se seraient tous jetés au feu pour elle.

La colonelle avait, naturellement, annoncé son arrivée à Malla Silverstolpe, mais non à Karl Artur : elle avait même prié Malla de n'en pas souffler mot à celui-ci : elle voulait lui en faire la surprise.

Arrivée près d'Enköping, il y eut un nouveau contretemps. On était à quelques lieues d'Upsal, quand la jante d'une roue se détacha : il fallait attendre qu'on la remît.

Cette fois, la colonelle faillit perdre courage. Elle était en route depuis si longtemps que l'épreuve écrite avait peut-être déjà eu lieu. Or, elle se rendait à Upsal uniquement afin de permettre à Karl Artur de lui demander pardon avant l'examen. Elle sentait, elle savait qu'il serait infailliblement refusé sans cela.

Ne pouvant tenir en place dans la salle de l'auberge, elle descendait à chaque instant dans la cour pour voir où en était la réparation de la roue.

Dans une de ces occasions, elle vit s'arrêter devant la maison un cabriolet avec un étudiant assis à côté du cocher, et l'étudiant qui mit pied à terre d'un bond, c'était – elle n'en croyait pas ses yeux – c'était Karl Artur en personne !

Il l'aperçut et courut à elle. Il ne la serra pas dans ses bras, mais il lui saisit la main, la pressa contre son cœur et plongea le regard de ses beaux yeux d'enfant, lourds de rêve, dans ceux de sa mère.

— Maman, dit-il, pardonnez-moi de m'être si mal conduit cet hiver, quand vous aviez arrangé cette fête en l'honneur de mon examen.

C'était un bonheur presque trop grand pour être vrai.

La colonelle dégagea sa main, jeta les bras autour du cou de son fils et l'embrassa plusieurs fois de suite. Elle n'y comprenait rien, mais elle savait qu'elle avait retrouvé son enfant et sentait que la vie ne pourrait jamais lui donner un moment de bonheur comparable.

Elle entraîna Karl Artur dans la salle d'auberge et eut l'explication de cette rencontre.

Il n'avait pas encore passé l'épreuve écrite. Cette épreuve devait avoir lieu le lendemain. Malgré cela, il était parti pour Karlstad afin de la voir.

— Mais tu es fou, dit-elle. Tu pensais donc faire le voyage aller et retour en vingt-quatre heures ?

— Non, répondit-il, j'avais renoncé à l'examen, je savais que je ne pouvais réussir, tant que je n'aurais pas votre pardon, maman.

— Voyons, mon enfant, dit-elle, il aurait suffi d'un seul mot dans une lettre.

— J'ai senti durant tout ce temps peser vaguement sur moi quelque chose de lourd et de pénible. J'étais inquiet, troublé, sans savoir pourquoi. Cette nuit seulement la clarté s'est faite en moi. J'avais blessé un cœur qui bat si tendrement pour moi. Il m'eût été impossible de travailler avec succès avant d'avoir déchargé ma conscience.

La colonelle, assise devant la table, avait posé une de ses mains sur ses yeux qui étaient pleins de larmes. Elle tendit l'autre à Karl Artur.

Celui-ci reprit :

— Sur le même palier que moi, à Upsal, habite un Vermlandais qui s'appelle Pontus Friman. C'est un piétiste. Il ne fréquente pas les autres étudiants, et je n'avais pas eu de contact avec lui. Pourtant ce matin, de bonne heure, je suis allé le trouver : « J'ai la mère la plus tendre, lui dis-je, et je lui ai fait de la peine. Que dois-je faire ? »

— Et il t'a répondu ?

— Il m’a répondu : « Allez tout de suite la retrouver. » J’ai objecté que c’était mon plus cher désir, mais que je devais le lendemain me présenter à l’examen écrit et que mes parents me désapprouveraient peut-être d’avoir éludé cette épreuve. Friman n’a rien voulu entendre.

« Partez sans délai, m’a-t-il dit, vous ne devez songer qu’à une seule chose : faire la paix avec votre mère. Dieu vous aidera. »

— Et tu es parti ?

— Oui, maman, pour me jeter à vos genoux. Mais je n’étais pas plus tôt en route que je me jugeai complètement fou, et j’eus grande envie de tourner bride. Ne savais-je pas que même si je restais quelques jours de plus à Upsal, votre tendresse m’aurait pardonné ! J’ai continué quand même. Et Dieu m’a aidé, puisque je vous ai rencontrée. J’ignore comment il se fait que vous soyez là, ce ne peut être que par la grâce divine.

Les pleurs ruisselaient sur les joues de la mère comme sur celles du fils. Dieu avait accompli un miracle en leur faveur. La providence veillait sur eux. Ils sentaient aussi plus fortement que jamais l’amour qui les unissait.

Pendant une heure, ils restèrent à s’entretenir à l’auberge. Puis la colonelle renvoya Karl Artur à Upsal, le chargea d’avertir Mme Silverstolpe qu’elle ne recevrait pas encore la visite de Mme Ekenstedt.

Car la colonelle ne se souciait plus d’aller à Upsal. À quoi bon, puisque le but de son voyage était déjà atteint ? Elle pouvait rentrer tranquille à Karlstad : elle savait que Karl Artur passerait son examen avec succès.

III

À Karlstad, personne n'ignorait que la colonelle Ekenstedt était pratiquante. Elle assistait à tous les offices aussi ponctuellement que le pasteur lui-même, et chaque jour elle réunissait matin et soir sa maison pour la prière.

Elle avait ses pauvres à qui elle distribuait des secours, non seulement aux fêtes de Noël, mais toute l'année durant. Elle nourrissait gratuitement à sa table plusieurs jeunes gens pauvres du lycée, et aux vieilles femmes de l'hospice, elle offrait un grand goûter à l'occasion de sa fête, la sainte Beate.

Mais nul dans Karlstad, la colonelle moins qu'aucun autre, n'aurait songé un instant que Dieu pût prendre ombrage de la petite partie de cartes que le dimanche, après le dîner de famille, elle faisait avec le doyen du Chapitre, le conseiller général et l'aîné des cousins Stake. De même, il ne serait venu à l'idée de personne qu'on commît un péché en permettant à la jeunesse, qui se réunissait fréquemment le dimanche soir au logis du colonel Ekenstedt, d'exécuter quelques tours de valse dans le grand salon.

Ni la colonelle ni qui que ce soit dans son entourage n'avait jamais entendu dire que ce fût une faute que de servir un verre de bon vin au cours d'un repas de fête, ou d'entamer une chanson au dessert – chanson souvent composée par la maîtresse de maison elle-même. On ne croyait pas que Dieu condamnât la lecture d'un roman ou une soirée au théâtre. La colonelle se plaisait fort à organiser des représentations d'amateurs et y jouait souvent un rôle. C'eût été un sacrifice pour elle que d'y renoncer.

Mais Karl Artur Ekenstedt qui, après l'épreuve écrite, était resté à Upsal tout un mois, avait, pendant ce temps, fréquenté assidûment Pontus Friman. Or, Friman était un adepte zélé, sévère et éloquent du mouvement piétiste, et ses idées avaient trouvé dans l'esprit de Karl Artur un terrain favorable.

Il ne s'agissait pas encore d'un « éveil » religieux décisif ou d'une conversion, mais le résultat n'en fut pas moins que Karl Artur s'inquiéta des distractions mondaines qu'on organisait chez lui.

Une confiance très tendre et très intime régnait, on le sait, entre mère et fils, et Karl Artur s'étant expliqué en toute franchise sur ses scrupules, la colonelle alla au-devant des vœux de son enfant : puisqu'il jugeait condamnables les parties de cartes, le dimanche suivant après le dîner de famille elle allégua une migraine qui l'empêchait de prendre sa place à la table de jeu et la forçait de passer la main à son mari. Car il lui paraissait inadmissible que le doyen du Chapitre et le conseiller général n'eussent pas leur « boston ».

Et puisque Karl Artur n'aimait pas qu'elle dansât, elle renonça aussi à son plaisir favori. Lorsque la jeunesse s'assembla comme à l'ordinaire le dimanche soir chez les Ekenstedt, elle expliqua qu'elle avait cinquante ans et se trouvait trop vieille pour danser encore. Mais en voyant l'air déçu et la mine allongée de ses invités, elle avait eu pitié de tous ces jeunes gens, s'était mise au piano et leur avait joué de la musique de danse jusqu'à minuit.

Karl Artur lui donnait des livres à lire ; elle les recevait en le remerciant et les trouvait très édifiants. Mais comment voudriez-vous que la colonelle Ekenstedt se fût contentée de la lecture de ces brochures piétistes, elle qui était une per-

sonne lettrée, qui aimait à se tenir au courant de toutes les littératures étrangères ? Il arriva donc que Karl Artur aperçût un jour le *Don Juan* de Byron sur la table à ouvrage à côté des livres d'édification.

En cette occurrence, il s'était détourné sans mot dire. Sa mère lui en sut gré, et le lendemain elle emballa tout ses volumes favoris dans une caisse, quelle fit monter au grenier.

Ce qui est certain, c'est que la colonelle faisait tout son possible pour ne pas blesser les sentiments de son fils. Elle était intelligente et fine, elle savait qu'il s'agissait d'une exaltation sans doute passagère chez Karl Artur. Moins on lui opposerait de résistance, plus la crise se dissiperait rapidement. On était par bonheur en été. La majeure partie des habitants aisés de Karlstad avaient quitté la ville et il n'y avait donc pas d'invitations. On se distrayait par des promenades, d'innocentes parties de campagne et de canotage sur le Klarelf.

Vers la fin de l'été devait avoir lieu le mariage d'Eva Ekenstedt et de son lieutenant. Cette fois la colonelle ne laissait pas que d'être inquiète de la tournure que prendraient les choses. Elle se trouvait pour ainsi dire dans l'obligation de faire de belles noces, sinon toute la ville jaserait. On dirait d'elle qu'elle était une mère sans cœur pour ses filles.

Heureusement la complaisance de la colonelle avait déjà exercé une influence apaisante sur Karl Artur. Il ne fit aucune objection aux douze plats du dîner, aux petits fours et à la pièce montée, il ne protesta même pas au sujet du vin et des autres spiritueux commandés à Gothembourg. Il ne voyait aucun inconvénient à ce que le service religieux eût lieu à la cathédrale, que les rues où devaient passer les mariés fussent pavoisées et parées de guirlandes de fleurs ; il admit

aussi qu'on installât des torchères sur les berges du fleuve et qu'on préparât un feu d'artifice. Bien plus, il prenait gaîment part à tous les arrangements, travaillant à la sueur de son front à tresser des couronnes de fleurs et à clouer des drapeaux.

Il ne se montrait inexorable que sur un seul point : on ne danserait pas aux noces. Et la colonelle le lui avait promis. Le moyen de lui opposer un refus à cet égard, alors qu'il avait fait des concessions sur tout le reste ?

Le colonel et les deux jeunes filles avaient élevé quelques protestations. Comment occuperait-on tous les jeunes lieutenants et toutes les jeunes beautés de Karlstad qui étaient invités et qui, naturellement, comptaient danser jusqu'au matin ? Mais Mme Ekenstedt répondait qu'avec l'aide de Dieu il y aurait une belle nuit, et qu'on pourrait se promener dans les jardins en écoutant de la musique, en regardant les fusées monter vers le ciel et les torchères se mirer dans les eaux du fleuve. Ce serait si merveilleux qu'on ne souhaiterait pas autre chose. Ne serait-ce pas une manière plus digne d'inaugurer le mariage que de tournoyer sur le parquet du salon ?

Le colonel et ses filles cédèrent comme à l'ordinaire.

Le jour des noces venu, tout se trouvait prêt : il n'y eut point d'anicroche. On avait la chance de bénéficier d'un temps radieux. La bénédiction nuptiale à la cathédrale se passa sans encombre. Le dîner était magnifique et l'on y prononça de nombreux discours et toasts. La colonelle avait composé un charmant poème qu'on chanta à table ; la musique du régiment de Vermland, installée à l'office, fit entendre une marche à chaque service. Les invités appréciaient

la succulence de la chère, et la plus joyeuse animation régna pendant tout le repas.

Cependant lorsqu'on se fut levé de table et qu'on eut pris le café, tout le monde se sentit pris d'une irrésistible envie de danser.

Le dîner avait commencé à quatre heures, et comme tout avait marché à la perfection et sans longueurs, grâce aux nombreux serveurs et serveuses supplémentaires, il ne s'était prolongé que jusqu'à sept heures. La colonelle avait pensé que les douze plats, les discours, les chansons et les fanfares nécessiteraient un temps bien plus considérable et qu'on resterait à table au moins jusqu'à huit heures : son calcul se trouva inexact.

Il n'était donc que sept heures, et personne n'aurait eu l'idée, un soir de noces, de s'en aller avant minuit. Les invités envisageaient avec inquiétude la perspective des longues heures vides.

« Si seulement on avait pu faire quelques tours de danse », soupiraient-ils. Car la colonelle avait eu la précaution de les avertir d'avance qu'il n'y aurait pas de bal.

Les jeunes filles regardaient leurs légères robes claires et leurs souliers de satin blanc. Quand on porte une toilette pareille, le désir d'une valse naît tout seul.

Les jeunes lieutenants du régiment de Vermland étaient des danseurs fort recherchés. L'hiver, on les conviait si souvent à des bals qu'ils en étaient blasés, mais en ce moment, en plein été, les réjouissances étaient rares. Ils se sentaient reposés et en état de danser au besoin vingt-quatre heures de suite, d'autant plus – ainsi qu'ils se le confiaient l'un à l'autre – qu'ils avaient rarement contemplé une telle réunion de jo-

lies filles. Et quelle singulière idée ! Inviter de jeunes lieutenants et des jeunes personnes en leur interdisant de danser !

Voyant la jeunesse si désemparée, les vieilles dames et les vieux messieurs ne pouvaient s'empêcher de trouver qu'il était dommage de l'empêcher de se dégourdir un peu les jambes : on eût ainsi assisté à un gracieux spectacle. On disposait de la meilleure musique de toute la province. On avait une salle de bal incomparable. Pourquoi dès lors refuser cette distraction à ces enfants ?

Au fait, cette Madame Ekenstedt, toute charmante qu'elle fût, avait toujours été un peu égoïste. Elle trouvait sans doute que du moment qu'elle avait atteint la cinquantaine et ne pouvait plus prendre part aux danses, les autres pouvaient bien s'abstenir eux aussi.

La colonelle voyait, entendait, sentait et comprenait le mécontentement général, et pour une maîtresse de maison habituée à donner des fêtes des mieux réussies, le cas était extrêmement pénible. Elle se rendait parfaitement compte que le lendemain, et pour longtemps encore, on parlerait du mariage chez les Ekenstedt comme de la soirée la plus mortellement ennuyeuse à laquelle on eût jamais assisté.

Elle se mit en frais d'amabilité. Elle racontait ses meilleures histoires, elle était pétillante d'esprit. Hélas ! c'est à peine si on l'écoutait. Pas une mère qui ne se dît que si jamais elle avait la chance de marier sa fille, jeunes et vieux danseraient aux noces.

La colonelle porta alors ses efforts vers les jeunes. Elle leur proposa d'organiser des rondes et des jeux au jardin. Mais ils ouvraient de grands yeux. Des jeux ! À une noce ! Si

une autre personne que la colonelle Ekenstedt leur avait suggéré une pareille chose, on lui aurait éclaté de rire au nez.

À l'heure du feu d'artifice, les messieurs offrirent le bras aux dames pour une promenade au bord du fleuve. Les jeunes couples se traînaient ; c'est à peine s'ils avaient le courage de lever les yeux et de suivre les courbes jaillissantes des fusées. Ils refusaient toute compensation au plaisir dont on les privait.

La lune se leva, comme désireuse de donner plus d'éclat à la solennité, et ce soir elle ne se présentait pas sous l'apparence d'un disque plat : pleine et ronde, elle roulait, pareille à une grosse balle, dans le ciel nocturne, et un loustic émit l'avis que, si elle était gonflée ainsi, c'était de surprise en voyant tous ces vaillants militaires et ses belles personnes fixer d'un regard sombre l'eau du fleuve comme s'ils nourrissaient des idées de suicide.

L'autre moitié de Karlstad qui n'était pas de la noce, se pressait derrière la grille du jardin pour jouir du spectacle. Et en face de cette jeunesse indifférente et morne, les braves gens se disaient que c'était bien la fête la plus ratée qu'on eût jamais vue.

La musique du régiment de Vermland faisait de son mieux, mais comme la colonelle avait défendu qu'on jouât un seul numéro de musique de danse, le programme se trouvait fort limité, et il fallut répéter plusieurs fois les mêmes morceaux.

Il ne serait pas exact de dire que les heures se traînaient. Non, le temps était arrêté. Les aiguilles de minutes marchaient au ralenti, à l'allure ordinaire de celles qui marquaient les heures.

Sur le fleuve, sous les fenêtres des Ekenstedt, se trouvaient amarrées deux grandes péniches, et sur l'une d'elles un marinier mélomane se mit à jouer une polka rustique sur un vieux violon grinçant de sa fabrication.

Aussitôt, tous les invités qui se promenaient mélancoliquement dans le jardin des Ekenstedt dressèrent l'oreille, car c'était malgré tout de la musique de danse. Couple après couple, les jeunes gens se faufilèrent dehors par le portillon donnant sur le chemin de halage, et peu après on les vit tournoyer gaîment sur le pont goudronné du chaland.

La colonelle s'aperçut vite de cette fuite et, se rendant compte qu'on ne pouvait décemment laisser les filles des meilleures familles de Karlstad danser sur une vieille péniche sale, elle leur fit dire de rentrer. Mais, en dépit de sa qualité de colonelle, personne, pas même le plus jeune des sous-lieutenants, n'obtempéra à cet ordre.

Alors la colonelle jugea la cause perdue. Elle avait fait son possible pour contenter Karl Artur. Il s'agissait maintenant de sauver la réputation de la maison Ekenstedt. Elle commanda aux musiciens du régiment de monter dans le grand salon et de jouer un quadrille de lanciers.

On ne tarda pas à entendre les danseurs et les danseuses gravir en tourbillon les escaliers, et ce fut un bal d'une animation sans pareille. On s'était ennuyé si longtemps qu'on avait hâte de rattraper le temps perdu. Les personnes d'âge elles-mêmes sentirent des démangeaisons dans les jambes et finirent par céder à la tentation de la valse. Jusqu'à la colonelle en personne… Mais oui, la colonelle, qui avait cessé de danser et de jouer aux cartes et qui avait fait monter au grenier tous les livres profanes de la maison, ne put rester assise en spectatrice. Souple et légère, dans l'étourdissement de la

danse, elle semblait aussi jeune, plus jeune, que sa fille, la mariée. Les gens de Karlstad étaient heureux de retrouver leur gaie, leur charmante et si gracieuse colonelle.

La joie régnait partout. Que la vie paraissait donc délicieuse durant cette belle nuit ! Le fleuve, sous les fenêtres, scintillait au clair de lune. Toutes choses étaient ce qu'elles devaient être à une noce.

La meilleure preuve de l'effet contagieux de la joie, c'est que Karl Artur lui-même fut entraîné. Il ne comprenait plus tout à coup ce qu'il pouvait y avoir de répréhensible à tourner en mesure avec cette insouciante jeunesse. Il était si naturel qu'elle exprimât ainsi sa joie de vivre. S'il avait eu le sentiment de commettre un péché, il n'aurait certes pas dansé. Mais ce soir il n'y vit qu'un plaisir enfantin, amusant et innocent.

Or, au moment même où il exécutait une des figures des lanciers, son regard tourné vers la porte du salon y découvrit un visage pâle, encadré de cheveux et d'une barbe noirs. Deux grands yeux pleins de douceur le considéraient avec un étonnement douloureux.

Karl Artur s'arrêta net. Il se crut d'abord victime d'une hallucination, mais il reconnut vite son ami, Pontus Friman, qui lui avait promis sa visite en passant par Karlstad, et que le hasard avait amené ce soir même…

Karl Artur abandonna brusquement le quadrille et se précipita, vers le nouveau venu. Celui-ci, sans un mot, l'attira vers l'escalier et hors de la maison.

LA DEMANDE EN MARIAGE

Schagerström avait fait une demande en mariage ! Schagerström, vous savez bien, le riche propriétaire de Sjötorp.

Pas possible ! Schagerström avait donc l'intention de se remarier ?

Eh oui ! C'était indubitable. Schagerström avait fait une demande en mariage.

Comment comprendre cela ? D'où venait que Schagerström voulait se remarier ?

Ah ! voilà ! C'est qu'au presbytère de Korskyrka, il y avait une jeune fille qui s'appelait Charlotte Löwensköld. C'était une parente éloignée du pasteur ; elle servait de dame de compagnie à la femme du pasteur, et elle était fiancée au suffragant du pasteur.

Mais en quoi cela concernait-il Schagerström ?

Charlotte Löwensköld était vive, enjouée et primesautière, et à l'instant précis où elle franchit le seuil du presbytère, une bouffée de vent frais y pénétra avec elle. Le pasteur ainsi que sa femme étaient vieux et ne ressemblaient plus qu'à l'ombre de ce qu'ils avaient été. Charlotte leur insuffla une vie nouvelle. Le suffragant était mince comme un fil et si pieux qu'il osait à peine manger et boire. Il s'occupait toute la journée de son ministère, et la nuit à genoux devant son lit, il pleurait sur ses péchés. Il était en bonne voie de perdre

complètement son équilibre, quand Charlotte vint et l'en empêcha.

Mais tout cela n'explique pas…

Sachez que lorsque le suffragant, cinq ans avant l'époque qui nous intéresse, arriva à Korskyrka, il venait d'être consacré, et ignorait tout de ses nouvelles attributions. C'est Charlotte Löwensköld qui l'aida à s'y retrouver. Elle avait passé sa vie entière dans des presbytères et était au courant de tous les détails des charges incombant à un pasteur. Ce fut elle qui apprit au débutant à baptiser les enfants et à présider les assemblées paroissiales. Or, entre temps, ils s'éprirent l'un de l'autre, et depuis cinq ans ils étaient fiancés.

Mais nous voilà de plus en plus loin de Schagerström et de sa demande en mariage…

Le trait le plus caractéristique peut-être de Charlotte Löwensköld, c'était sa faculté admirable de conseiller et de diriger les autres. Dès ses fiançailles avec le jeune suffragant, elle lui avait fait avouer qu'il s'était fait pasteur contre le gré de ses parents. Ceux-ci avaient espéré qu'il poursuivrait ses études à Upsal, passerait sa licence et soutiendrait sa thèse de doctorat ès lettres. Il était resté cinq ans à Upsal et, au cours de la sixième année, alors qu'il allait se présenter à son examen de magister, il avait soudain fait volte-face et s'était inscrit à la faculté de théologie. Ses parents, le colonel et la colonelle Ekenstedt, étaient riches et ambitieux pour lui. Ils regrettaient de voir leur fils choisir une carrière aussi modeste. Aussi n'avaient-ils cessé d'insister pour qu'il retournât à Upsal passer encore d'autres examens, ce qui lui aurait valu des chances d'avancement ; il avait toujours refusé d'écouter ces conseils. Charlotte Löwensköld, qui compre-

nait l’avantage de cette mesure, avait eu plus de succès : elle l’avait renvoyé à Upsal. Et comme son fiancé était un bûcheur, il avait achevé ses études supérieures en quatre ans. Quand il reprit sa suffragance, il était docteur ès lettres.

Et Schagerström ? que devient Schagerström en… ?

Charlotte Löwensköld avait donc calculé que son fiancé, une fois son doctorat passé, demanderait un poste de professeur de lycée et gagnerait assez d’argent pour qu’ils pussent se marier. Si, par la suite, la vocation sacerdotale l’attirait encore, il pourrait être nommé pasteur d’une belle et opulente paroisse, ce qui était une chose fréquente à cette époque. C’est la voie qu’avait suivi le vieux doyen de Korskyrka et tant d’autres avec lui. Pourtant, sur ce point, les prévisions de Charlotte ne s’étaient pas réalisées : son fiancé tenait mordicus à être pasteur sans délai et à suivre la filière usuelle. C’est pourquoi il était revenu à Korskyrka en qualité de suffragant. Et, tout docteur ès lettres et en théologie qu’il fût, il ne gagnait même pas les gages d’un valet de ferme.

Mais voyons, Schagerström…

Vous concevez que Charlotte Löwensköld qui avait déjà attendu cinq ans, ne se réjouissait pas outre mesure de cet état des choses. Encore était-il heureux que son fiancé eût été envoyé à Korskyrka. Il y habitait au presbytère, et elle le voyait ainsi tous les jours. Aussi ne perdait-elle pas l’espoir d’arriver peu à peu, sans rien brusquer, à faire de lui un professeur de lycée comme elle était arrivée à en faire un docteur.

Tout cela ne nous apprend rien sur Schagerström !

Eh bien, Charlotte Löwensköld, pas plus que son fiancé, n’avait rien de commun avec Schagerström. Celui-ci appar-

tenait à une tout autre classe. Il était fils d'un haut fonctionnaire de Stockholm, possédait de la fortune lui-même et avait épousé la fille d'un maître de forges du Vermland, héritière de tant de hauts fourneaux et de tant de mines que sa dot atteignait bien deux millions ou trois. Une fois mariés, les jeunes époux avaient habité Stockholm, ne venant passer que les mois d'été en Vermland, dans une de leurs propriétés ; mais quand, après deux ans de mariage, Mme Schagerström était morte en couches, son mari, inconsolable, s'était installé à Sjötorp dans la commune de Korskyrka. Son chagrin était tel qu'il ne pouvait supporter de vivre nulle part où avait vécu sa femme. Il ne fréquentait personne, et pour occuper ses loisirs, il s'était mis à administrer lui-même ses nombreuses forges. Il s'était décidé aussi à rebâtir Sjötorp et à l'embellir jusqu'à en faire le plus beau domaine de Korskyrka. Quoique, vivant seul, il avait une nombreuse domesticité et menait un train de grand seigneur. Charlotte Löwensköld aurait aussi bien pu espérer décrocher du ciel les Pléiades pour s'en confectionner une couronne de mariée que d'épouser Schagerström.

Or, Charlotte Löwensköld était une de ces créatures qui disent étourdiment tout ce qui leur passe par la tête. Un jour que l'on avait donné une fête au presbytère et que toute la paroisse était invitée, on avait vu passer Schagerström dans son superbe landau attelé de quatre chevaux noirs, un valet de pied en livrée à côté du cocher. Tout le monde s'était précipité aux fenêtres, pour suivre des yeux le maître de Sjötorp aussi longtemps que possible. Lorsqu'il eut disparu à un tournant de la route, Charlotte Löwensköld se tourna vers son fiancé qui était resté au fond de la pièce, et s'écria, si haut que tout le monde put l'entendre : « Dis donc, Karl Artur, je te préviens que je t'aime bien, mais que si Schagerström me demandait en mariage, je l'accepterais ! »

Les invités, qui savaient pertinemment que jamais Charlotte Löwensköld n'aurait la moindre chance d'épouser Schagerström, avaient éclaté de rire. Le fiancé rit aussi, comprenant à merveille que sa fiancée n'avait lancé cette boutade que pour divertir les invités. Quant à Charlotte, elle feignit d'être consternée des paroles qui lui avaient échappé, mais il n'est point sûr qu'elle ne dissimulât pas une petite arrière-pensée. Peut-être n'aurait-elle pas été fâchée de mettre la puce à l'oreille à Karl Artur, afin de lui rappeler cette chaire de professeur qu'elle briguait pour lui, et de hâter un peu le mariage.

De son côté, Schagerström, toujours abîmé dans son immense chagrin, n'aurait jamais, de lui-même, songé à un second mariage. Mais, lancé dans les affaires, il s'était fait des relations qui n'avaient pas manqué de lui insinuer qu'il ferait bien de convoler. Il alléguait ses regrets et son caractère chagrin et morose. Qui voudrait épouser un ours de son espèce ?

Or, au cours d'un dîner d'administration auquel Schagerström s'était cru obligé d'assister, la question avait été soulevée derechef, et accueillie de la façon habituelle. Un des voisins du maître de forges prétendit en riant connaître une jeune fille qui s'était déclarée prête à rompre ses fiançailles si Schagerström la demandait en mariage. C'était un dîner fin, on était très gai, l'histoire avait fort amusé tous les convives, et leur avait paru une bonne plaisanterie, exactement comme au presbytère.

À dire vrai, Schagerström avait pensé plus d'une fois qu'il était difficile de vivre sans femme, mais il aimait encore tant la morte que la seule pensée de donner sa place à une autre lui répugnait et lui semblait un sacrilège.

Jusqu'alors, en songeant à un nouveau mariage, il n'avait envisagé que ce qu'on est convenu d'appeler une union assortie. Après avoir entendu cette histoire de Charlotte Löwensköld, ses pensées prirent un cours différent.

Il se disait que s'il contractait un mariage de raison, s'il épousait une jeune personne simple, résolue à ne jamais briguer ni la place qu'avait occupée et qu'occupait encore dans son cœur sa première femme, ni la haute situation sociale que la défunte devait à ses relations de famille et à sa grosse fortune, une telle alliance cessait de présenter un caractère d'impossibilité. Elle ne constituerait pas un affront à la mémoire de la morte.

Le dimanche qui suivit le dîner, Schagerström se rendit à l'église et regarda attentivement la jeune fille assise auprès de la femme du pasteur, sur le banc réservé. Elle était simple, modestement vêtue et n'attirait pas les regards. Mais ce n'était point là un obstacle, bien au contraire. Si elle avait été une beauté, il n'aurait jamais songé à en faire sa femme. Il ne fallait pas que la disparue pût se croire remplacée.

Tout en examinant Charlotte Löwensköld, Schagerström en vint à se demander quelle contenance elle aurait si, réellement, il se rendait au presbytère pour lui proposer de devenir la maîtresse de Sjötorp.

Elle ne pouvait pas s'attendre à ce qu'il fît jamais semblable démarche, et il riait d'avance à la pensée de l'attitude qu'elle prendrait en présence d'une telle éventualité.

En regagnant Sjötorp à l'issue du service religieux, il essaya de se figurer Charlotte Löwensköld dans une toilette recherchée et élégante. Et soudain il fut tout surpris de trouver du charme à l'hypothèse d'un nouveau mariage. Apporter

ainsi, brusquement, le bonheur à une jeune fille pauvre, qui ne devait rien attendre de la vie, c'était se parer d'une sorte d'auréole romantique qui ne déplaisait pas à Schagerström. Mais, à peine s'en était-il rendu compte qu'il repoussa l'idée comme une tentation. Il avait toujours essayé de se consoler en se disant que sa femme ne l'avait quitté que pour peu de temps et qu'il la retrouverait un jour. Il lui resterait fidèle jusqu'à cette réunion suprême.

La nuit suivante, Schagerström revit en rêve la morte adorée, et il se réveilla pénétré de toute l'ancienne tendresse. Les scrupules qui l'avaient assailli pendant qu'il revenait de l'église, lui parurent vains. Son amour d'autrefois vivait toujours : la simple jeune fille dont il songeait à faire sa femme ne risquait pas de jamais effacer en lui les traits de la défunte. Il lui fallait, dans sa maison, la compagnie d'une personne intelligente et pratique. Une gouvernante, capable de remplir ce rôle, était difficile à trouver, et il n'avait aucune parente qu'il pût appeler auprès de lui. Il ne voyait vraiment pas d'autre solution qu'un second mariage.

Le même jour, il partit en grande pompe pour le presbytère. Il avait vécu si retiré ces dernières années qu'il n'y avait même pas fait de visite de cérémonie ; aussi fut-ce un branlebas général chez le pasteur, quand l'élégant landau aux chevaux noirs franchit la grille d'entrée et, après un virage savant, s'arrêta devant le perron. Schagerström fut introduit dans le grand salon du premier étage et resta un moment à causer avec le pasteur et son épouse.

Charlotte Löwensköld était montée se cacher dans sa chambre, mais au bout de quelques instants la femme du pasteur vint l'y rejoindre pour la prier de descendre au salon et de soutenir la conversation avec le maître de forges.

M. Schagerström devait s'ennuyer et trouver le temps long à n'avoir pour interlocuteurs que deux vieilles gens.

La femme du pasteur parlait d'un ton à la fois exalté et solennel. Charlotte ouvrit de grands yeux, mais ne posa pas de questions. Elle ôta son tablier, se passa de l'eau sur les doigts, lissa ses cheveux et mit un col propre. Puis elle s'apprêta à suivre la vieille dame, mais au moment de quitter la pièce, elle se ravisa, fit un pas en arrière et reprit le gros tablier de cuisine.

Dès qu'elle fut entrée au salon et eut salué Schagerström, elle fut invitée par le pasteur à s'asseoir. Après quoi celui-ci entama un discours. Il s'étendit, non sans verbosité, sur la joie et l'agrément que la présence de Charlotte avait apportés au presbytère. Elle avait été pour lui et sa femme une véritable fille, tendre et dévouée, et certes, ils la regretteraient beaucoup. Cependant, si un homme comme le maître de forges Gustav Schagerström la demandait en mariage, ils n'avaient pas le droit de songer égoïstement à eux-mêmes, mais devaient forcément lui conseiller d'accepter une proposition qui dépassait de beaucoup tout ce qu'elle eût été en droit d'espérer.

Le pasteur ne souffla mot du jeune suffragant à qui elle était fiancée. Sa femme et lui avaient toujours été opposés à ses fiançailles, et en avaient souhaité la rupture. Quel avenir une jeune fille pauvre aurait-elle avec un garçon qui refusait catégoriquement de chercher un gagne-pain leur permettant de vivre avec décence ?

Charlotte Löwensköld se taisait, et comme le pasteur voulait lui donner le loisir de trouver une réponse convenable, il ajouta à son discours quelques paroles éloquentes sur Schagerström, ses magnifiques domaines, ses remar-

quables capacités, la dignité et la régularité de sa vie, sa bienveillance envers ses subordonnés.

Le pasteur avait entendu dire infiniment de bien de lui. Quoi que ce fût la première fois que Schagerström mît les pieds au presbytère, il le considérait déjà, disait-il, comme un ami entre les mains de qui il serait heureux de confier le sort de sa jeune parente.

Schagerström ne quittait pas des yeux Charlotte, curieux de l'effet qu'aurait sur elle cette demande en mariage. Il constata qu'elle se redressait et rejetait la tête en arrière. Son visage se colorait lentement, ses yeux s'obscurcissaient, devenaient d'un bleu sombre et profond. Puis, l'arc de la lèvre supérieure se détendit en un petit sourire moqueur.

Schagerström en fut bouleversé. Charlotte Löwensköld, telle qu'elle apparaissait là, était tout simplement une beauté, et une beauté qui ne paraissait ni humble ni modeste.

La proposition avait évidemment fait une forte impression sur elle, mais en quel sens ?

Son incertitude ne fut pas longue. Aussitôt que le pasteur eut fini de parler, Charlotte Löwensköld prit la parole :

— Je m'étonne que Monsieur le Maître de forges ait pu ignorer que je suis déjà fiancée, fit-elle.

— J'ai entendu parler de ces fiançailles, mais…

Il n'eut pas le temps d'en dire davantage, car Charlotte poursuivit :

— Comment, en ce cas, Monsieur Schagerström, avez-vous l'audace de demander ma main ?

Oui, elle s'exprima ainsi. Elle employa ce terme d'audace, bien qu'elle s'adressât à l'homme le plus opulent de Korskyrka. Elle avait oublié qu'elle n'était qu'une humble dame de compagnie : c'était une demoiselle Löwensköld, fière et riche en quartiers de noblesse, qui parlait.

Le pasteur et sa femme furent si abasourdis qu'ils faillirent tomber à la renverse et Schagerström eut l'air fort surpris, lui aussi, mais il était homme du monde, il savait se tirer d'une situation embarrassante.

Il s'approcha de Charlotte Löwensköld et lui saisit la main, qu'il garda entre les deux siennes.

— Ma chère Mademoiselle Löwensköld, prononça-t-il, excusez-moi. Cette réponse ne peut qu'augmenter, avec mes regrets, la sympathie que m'inspire votre personne.

S'inclinant devant le pasteur et sa femme, et d'un geste les empêchant de le reconduire, il sortit. Aussi bien que les deux vieux époux, Charlotte demeurait frappée de la dignité que reflétait dans tout son être, tandis qu'il s'éloignait, le prétendant évincé.

LES SOUHAITS

Quel mal peut-il y avoir à formuler des souhaits ?

Si une personne ne fait absolument rien pour se rapprocher de l'objet de ses soupirs, qu'importe qu'elle les exhale ?

Quand la personne en question se sait laide, insignifiante et pauvre ; qu'elle comprend que celui vers qui vont ses pensées est à cent lieues de songer à elle, n'est-ce pas de sa part une distraction innocente que de s'abandonner à ses rêves ?

Et si, par-dessus le marché, elle est mariée, et demeurée honnête ; qu'elle ait une tendance au piétisme et que rien au monde ne soit capable de l'entraîner au mal, quel tort voulez-vous que ses souhaits puissent causer à qui que ce soit ?

Quand, en outre, elle est déjà âgée de trente-deux ans accomplis, et que celui à qui elle pense n'en compte que vingt-neuf ; qu'elle est gauche, timide, sans le moindre moyen de se faire valoir dans la société, et qu'elle est la femme de l'organiste, elle peut bien se permettre de rêver à ce qu'elle désire, du matin au soir. Ce ne peut être un péché et ne saurait mener à rien.

Même si, en comparant ses souhaits à ceux des autres créatures, il lui semble que ceux-ci soient de légers souffles printaniers alors que les siens propres sont pareils à de violentes tempêtes capables de transporter les montagnes et de faire sortir la terre de son orbite, elle n'en sait pas moins qu'il s'agit là de simples jeux de l'imagination. En réalité, ces vœux sont et resteront impuissants.

Elle doit s'estimer heureuse et se féliciter de loger au bourg près de l'église, et sur la grande route où, de ses fenêtres, elle le voit passer tous les jours, de pouvoir l'entendre prêcher tous les dimanches, d'être parfois invitée au presbytère et de se trouver ainsi dans la même pièce que lui, bien qu'elle soit si timide qu'elle ne peut parvenir à lui adresser une seule parole.

Il y a, chose curieuse, un petit lien entre lui et elle. Il l'ignore peut-être, et elle n'a pas eu l'occasion de le lui signaler, mais ce lien existe.

Sa mère à elle était en effet cette Malvina Spaak qui fut jadis gouvernante à Hedeby chez le baron et la baronne Löwensköld, grands-parents maternels du jeune homme. À l'âge de trente-cinq ans, elle avait épousé un pauvre fermier et avait ensuite usé ses forces chez elle, attelée à ces mêmes besognes de ménagère qu'elle accomplissait auparavant chez les autres. Néanmoins, elle n'avait jamais perdu tout contact avec les Löwensköld : ceux-ci étaient venus la voir, et elle-même avait fait de longues visites à Hedeby au moment des grands nettoyages du printemps, et en automne lors de la cuisson du pain. Cela lui avait suffi pour colorer un peu sa terne existence.

Elle ne s'était jamais lassée de raconter à sa fillette des anecdotes sur le temps où elle était en condition à Hedeby, sur le vieux général dont le spectre avait hanté le château, et sur le jeune baron Adrian, qui avait voulu procurer à son aïeul la paix définitive du tombeau[2].

---

[2] Voir *L'Anneau des Löwensköld*.

Tout enfant, elle avait compris que sa mère avait aimé le jeune baron Adrian. Cela s'entendait à la façon dont elle parlait de lui. Il était d'un naturel si doux, si séduisant ! Comment décrire l'expression rêveuse de ses yeux, le charme infini de ses moindres mouvements !

En écoutant parler sa mère, la jeune fille s'était dit qu'elle exagérait. Un homme comme celui dont elle énumérait les perfections n'existait certainement pas en ce monde.

Et voilà qu'elle l'avait vu, elle-même ! Peu après son mariage avec l'organiste et leur installation à Korskyrka, elle l'avait vu monter en chaire. Ce n'était point un baron, il s'agissait seulement d'un jeune suffragant du nom d'Ekenstedt, mais il était le neveu de ce baron Adrian qu'avait aimé Malvina Spaak, et il était aussi beau, aussi fin, aussi élancé, son visage avait la même expression de sensibilité tendre et juvénile. Elle reconnaissait les grands yeux rêveurs que sa mère n'avait jamais oubliés, et le sourire d'une extrême douceur.

En l'apercevant, elle éprouva l'impression que c'était elle qui l'avait attiré par ses souhaits. N'avait-elle pas toujours désiré se trouver en présence d'un être qui ressemblerait au baron Adrian ? Et maintenant il était là, devant elle ! Il est évident que les souhaits n'ont jamais exercé une influence effective ; il était cependant bien étrange que le sort eût fait venir le suffragant précisément à Korskyrka.

Le jeune homme ne faisait d'ailleurs nullement attention à son admiratrice, et vers la fin de l'été, il se fiança avec cette péronnelle de Charlotte Löwensköld. Puis il repartit pour Upsal afin de continuer ses études. Elle se disait que cette fois il avait sans doute à jamais disparu de sa vie. Elle

aurait beau souhaiter ardemment son retour, il ne reviendrait plus.

Or, après un laps de temps de cinq ans, elle le revit monter en chaire un dimanche. De nouveau, il lui sembla que ses souhaits l'avaient ramené auprès d'elle. Il continuait du reste à ne pas la voir, et il était toujours le fiancé de Charlotte Löwensköld.

La femme de l'organiste n'avait certes jamais souhaité de mal à Charlotte. Elle pouvait le jurer sur la Bible, mais par moment elle avait rêvé que Charlotte s'éprendrait d'un autre, ou que quelqu'un l'emmènerait faire un grand voyage à l'étranger. De la sorte, elle serait séparée du jeune Ekenstedt d'une manière à la fois agréable et avantageuse pour elle.

En sa qualité d'épouse de l'organiste, elle était parfois invitée au presbytère, et c'est ainsi qu'elle s'était trouvée présente le fameux jour où Charlotte s'était écriée qu'elle épouserait Schagerström s'il le voulait. Depuis, elle n'avait cessé d'espérer que Schagerström aurait l'idée de demander la main de Charlotte, et cet espoir ne pouvait en vérité être taxé de malveillant, étant donné la situation de Schagerström. Et, du reste, bons ou mauvais, ses souhaits n'influeraient en rien sur l'avenir de Charlotte.

Car si les souhaits possédaient un pouvoir quelconque, la terre offrirait un aspect différent. Aucun bien qui n'ait été l'objet de souhaits innombrables. Que de gens ont souhaité être délivrés du péché et de la maladie ! et tous ceux qui auraient souhaité ne pas mourir ! Non, non ! Souhaiter quelque chose, on le pouvait impunément. Les souhaits n'ont jamais eu aucun pouvoir.

Mais un beau dimanche d'été, elle n'en vit pas moins Schagerström venir à l'église ; et elle constata qu'il se plaçait de façon à voir Charlotte, assise au banc réservé du presbytère. Elle désira du fond du cœur qu'il trouvât Charlotte belle et séduisante. Ce n'était certes pas causer du tort à celle-ci que de lui souhaiter un beau mariage.

Toute la journée, après avoir vu Schagerström à l'église, elle eut la bizarre impression que cette fois il se produirait quelque chose. La nuit elle en eut la fièvre, et cet état se prolongea durant la matinée du lendemain. Assise à la fenêtre, les mains sur les genoux, elle vivait dans l'attente anxieuse de ce qui allait arriver.

Elle pensait voir passer Schagerström. Ce fut un événement bien plus imprévu qui arriva. Vers la fin de la matinée, entre onze heures et midi, elle eut la visite de Karl Artur.

Elle en fut à la fois bouleversée et heureuse, cela se conçoit, mais en même temps si intimidée quelle ne savait pas, après coup, comment elle l'avait reçu. Toujours est-il que lorsqu'elle se fut remise de son trouble, le suffragant se trouva installé dans le meilleur fauteuil de son petit salon et elle-même en face de lui, ne pouvant détourner les yeux de son visage.

Elle ne s'était pas jusque-là rendu compte combien il avait l'air jeune. Au courant de tout ce qui concernait la famille Löwensköld, elle n'ignorait pas qu'il était né en 1806 et avait par conséquent vingt-neuf ans. Mais personne n'aurait pu lui donner cet âge.

Il commença par exposer de sa manière grave et délicieusement simple, qu'il venait seulement de savoir par une lettre de sa mère, la colonelle Ekenstedt, que Mme Sundler

était la fille de cette Malvina Spaak qui avait été la fidèle amie et la providence des Löwensköld de Hedeby. Il était désolé de ne pas l'avoir su plus tôt. Elle aurait dû l'en avertir.

Elle se sentit transportée de joie en apprenant ainsi la raison de son indifférence. Mais elle ne sut que dire, ne put rien expliquer. Elle bredouilla seulement une vague réponse, dont il ne perçut sans doute pas la signification.

Il la regarda, un peu intrigué : sans doute lui était-il impossible d'imaginer qu'une personne de cet âge pût être timide au point de perdre l'usage de la parole.

Pour lui donner le temps de se ressaisir, il se mit à parler de Malvina Spaak et de Hedeby, et, de fil en aiguille, il vint à mentionner les histoires du revenant qui hantait le château en quête de l'anneau volé dans sa tombe.

Il confessait qu'il ne croyait guère à tous les détails de cette histoire, mais à son avis il y avait là-dessous un sens profond et caché. L'anneau ne serait-il pas le symbole de l'amour des biens terrestres qui garde l'âme prisonnière et l'empêche d'entrer dans le royaume de Dieu ?

Le voir ainsi en face d'elle, un charmant sourire sur les lèvres, et l'entendre parler simplement et familièrement, comme à une vieille amie, c'était un bonheur presque trop grand, un bonheur qui lui coupait la respiration.

Lors de ses visites aux pauvres et affligés, auxquels il portait des paroles de consolation et d'encouragement, le suffragant s'était probablement habitué à ce qu'on le laissât dire sans l'interrompre. Il continua donc à soutenir seul la conversation.

Il confia à Thea Sundler qu'il pensait toujours à ce que Jésus avait dit au jeune homme riche.

Pour lui, il fallait chercher la principale cause des malheurs dont souffraient les hommes, dans le fait qu'ils aimaient les choses créées plus que le créateur.

Bien que Mme Sundler ne dît rien, elle écoutait les confidences de son hôte d'une façon qui devait l'inciter à les poursuivre, car il lui avoua qu'il ne voulait pas être le pasteur d'une riche paroisse, avec une importante demeure, de vastes terres, des registres compliqués à tenir, une foule de soucis matériels à ne pas négliger. Non, il aimerait une petite commune où il aurait le temps de se consacrer entièrement aux soins des âmes. Son presbytère serait une humble maisonnette grise ; il le rêvait au bord d'un lac, dans un petit bois de bouleaux. Et ses émoluments devraient suffire tout juste aux nécessités de la vie.

Mme Sundler comprit qu'il voulait ainsi montrer aux gens le chemin du vrai bonheur. Elle l'écoutait avec un profond recueillement. Jamais elle n'avait rien vu d'aussi pur, d'aussi jeune. Ah ! comme les hommes allaient l'aimer !

Mais soudain elle s'avisa que ce qu'il affirmait là était en complète contradiction avec quelque chose qu'elle avait entendu raconter peu de temps auparavant.

Elle avait donc, dit-elle, mal interprété quelques paroles de Charlotte Löwensköld, lors de sa dernière visite au presbytère. Il lui semblait pourtant bien que celle-ci avait mentionné qu'il comptait chercher une chaire de professeur dans un lycée.

Le jeune pasteur se leva d'un bond et se mit à arpenter la pièce.

Charlotte avait dit cela ? Mme Sundler était-elle sûre que Charlotte eût réellement dit cela ? Il la questionnait avec une telle véhémence qu'elle eut peur, mais elle répondit très humblement que si sa mémoire ne lui faisait pas défaut, Charlotte avait bien tenu ce propos.

Le visage du jeune homme se couvrit d'une vive rougeur. Il paraissait de plus en plus transporté de colère.

Mme Sundler en fut si affectée qu'elle aurait voulu lui demander pardon à genoux d'avoir rapporté ces paroles de Charlotte. Elle n'avait pas pensé que cela pût le froisser à ce point. Que pourrait-elle bien faire pour le radoucir ? Que dire pour le calmer ?

Au milieu de son désespoir, elle entendit des pas de chevaux et le roulement d'une voiture. C'était l'équipage de Schagerström qui passait, mais elle était si absorbée par Karl Artur qu'elle ne se demanda même pas où allait le maître de forges. Karl Artur n'avait rien remarqué. Il continuait à marcher de long en large, l'air furieux.

Tout à coup, il s'approcha d'elle et lui tendit la main afin de prendre congé. Ce fut pour elle une déception très amère de le voir s'en aller ainsi. Elle se mordait la langue d'avoir parlé. Mais il n'y avait rien à faire. Elle dut serrer la main tendue. Il fallait se taire et le laisser partir.

Alors, au comble de la désolation, elle se pencha et lui baisa la main.

Il la lui arracha brusquement. Puis, immobile, il la contempla.

— Je voulais vous demander pardon, balbutia-t-elle.

Il vit des larmes dans ses yeux, et crut devoir lui donner une explication de son attitude.

— Si vous pouviez vous figurer, Madame Sundler, que pour une raison ou une autre vous vous étiez laissé bander les yeux et que vous vous étiez ainsi mise entre les mains d'une autre personne pour qu'elle vous guidât, – que diriez-vous si, le bandeau s'étant soudain détaché, vous vous rendiez compte que cette autre personne, votre amie, votre guide, en qui vous aviez plus de confiance qu'en vous-même, vous avait menée au bord d'un précipice et, un pas de plus, vous eût jetée dans l'abîme ? Cette idée ne vous ferait-elle pas souffrir les tourments de l'enfer ?

Il parlait vite et passionnément ; et sans attendre de réponse, il sortit et ferma la porte.

Thea Sundler crut l'entendre s'arrêter sur le perron. Elle se demandait pour quelle raison. Peut-être faisait-il un retour sur lui-même, comparant l'insouciance avec laquelle il avait monté ces quelques marches avec le désespoir et l'exaspération qui l'animaient en les descendant. Quoi qu'il en fût, elle sortit pour voir si, réellement, il ne s'était pas éloigné.

Dès qu'il l'aperçut, il se mit à parler. L'émotion avait donné une direction nouvelle à ses pensées. Il parut content d'avoir quelqu'un qui l'écoutât.

— Je reste là à regarder ces roses, dont vous avez bordé l'allée qui mène chez vous, chère Madame Sundler, et je me demande si cet été n'est pas le plus beau que j'aie jamais vécu. Nous sommes à la fin de juillet, mais toute la période qui vient de s'écouler n'a-t-elle pas été merveilleuse ? Ces longues et claires journées m'ont semblé plus longues et plus

claires que toutes celles d'autrefois. La chaleur, certes, a été forte, mais elle n'a jamais été lourde, car il y a toujours eu un souffle d'air frais. La terre n'a pas souffert de la sécheresse comme si souvent pendant de beaux étés chauds, car presque toutes les nuits il est tombé une légère ondée. Aussi, la végétation est-elle luxuriante. Avez-vous jamais vu les arbres aussi touffus, ou les jardins aussi resplendissants de couleurs ? J'irai même jusqu'à prétendre que les fraises n'ont jamais été aussi sucrées, le chant des oiseaux aussi plein d'allégresse, les hommes aussi gais et avides de joies que cette année.

Il se tut un moment pour reprendre haleine, et Thea Sundler n'eut garde de troubler le cours de ses réflexions par une parole quelconque. Elle songeait à sa mère, Malvina Spaak. Elle comprenait ce que celle-ci avait dû éprouver, lorsque le jeune baron Adrian venait la retrouver à la cuisine ou à la laiterie pour lui faire ses confidences.

Le jeune pasteur reprit :

— Le matin, quand sur les cinq heures je lève le store, je ne vois souvent que des brumes et des nuages bas. La pluie tambourine aux carreaux des fenêtres, l'eau gargouille dans le tuyau des gouttières, les fleurs et les brins d'herbe plient sous l'averse. L'espace entier est rempli de nuages si lourds et si chargés de pluie qu'ils traînent presque à terre. Voilà le beau temps fini, me dis-je à moi-même, et peut-être cela vaut-il mieux.

« Mais tout en étant convaincu que la pluie durera toute la journée, je reste un moment à la fenêtre. Et quand il est cinq heures cinq, les gouttes cessent de frapper la vitre. La gouttière continue un moment encore à faire entendre son clapotement, puis elle se tait. À l'endroit même du ciel où le

soleil devrait se trouver, une fente s'ouvre entre les nuages, puis un grand faisceau lumineux est projeté au milieu des brumes terrestres. Bientôt après, la buée de pluie grise qui s'exhale des collines à l'horizon, se transforme en vapeurs bleutées. Les gouttelettes tremblant à la pointe des herbes tombent et s'écoulent, les fleurs relèvent leurs calices peureusement inclinés. Notre petit lac, dont je peux de ma fenêtre apercevoir un coin, et qui jusque-là avait un aspect maussade, se met à scintiller : on croirait voir des bandes de poissons rouges nageant à fleur d'eau. Et, transporté par tant de beauté, j'ouvre alors ma fenêtre toute grande, je respire un air rempli de parfums, eux aussi d'une douceur jusque-là insoupçonnée, et je m'écrie : « Oh ! mon Dieu, vous avez créé votre monde trop beau ! »

Le jeune homme s'arrêta, sourit et haussa un peu les épaules. Il se figurait sans doute que Thea Sundler s'étonnait de sa dernière exclamation et se hâta de l'expliquer.

— Oui, fit-il, je ne renie pas ce que je viens de dire. J'ai craint que ce bel été ne m'induisît à trop m'attacher à la terre. Plus d'une fois j'ai espéré que le beau temps cesserait, que l'été nous réserverait des orages et de la foudre, de la sécheresse et un air étouffant, ou bien des journées entières de pluie et des nuits glaciales, comme il est arrivé si fréquemment les autres années.

Thea Sundler buvait les paroles de Karl Artur. Où voulait-il en venir ? Elle n'en savait rien, mais souhaitait presque convulsivement qu'il continuât, afin qu'elle pût se délecter longtemps du charme de cette voix mélodieuse, de la cadence de ces phrases et de l'expression qui éclairait la physionomie du jeune homme.

— Me comprenez-vous ? s'écria-t-il. Ou peut-être la nature n'a-t-elle pas ce pouvoir sur vous ? Elle ne vous adresse pas un langage plein de mystère et de puissance ? Elle ne vous demande pas pourquoi vous ne jouissez pas avec gratitude de ses dons, pourquoi vous ne saisissez pas le bonheur quand il se trouve à votre portée, pourquoi vous ne fondez pas un foyer, en épousant celle qu'a élue votre cœur, comme le font toutes les autres créatures du bon Dieu dans cet été de grâce et de bénédiction ?

Il souleva son chapeau et se passa la main sur le front.

— Cette belle saison s'est présentée comme une alliée de Charlotte, poursuivit-il. Voyez-vous, cette richesse, cette douceur, cette gaîté générale m'ont enivré. J'ai vécu ainsi qu'un aveugle. Charlotte a vu grandir mon amour en même temps que mon désir et ma hâte de la posséder.

« Ah, vous ne savez pas !… Tous les matins, vers six heures, je quitte la petite aile du presbytère où j'ai mon appartement, et je monte au corps de logis pour le déjeuner du matin. Et Charlotte vient au-devant de moi dans la grande salle à manger claire, où l'air entre par les fenêtres ouvertes. Elle est gaie et gazouille à la façon d'un oiseau, et nous prenons notre café en tête à tête. Le pasteur et sa femme ne sont pas encore descendus.

« Vous croyez peut-être que Charlotte profite de l'occasion pour évoquer nos projets d'avenir. Non. Elle m'entretient de mes malades, de mes pauvres ; elle parle des passages de mes sermons qui lui ont particulièrement plu. Elle se montre en tout point telle que doit être la femme d'un pasteur. Ce n'est qu'incidemment, et comme en plaisantant, quelle mentionne cette chaire de professeur. Et de jour en jour elle est devenue plus chère à mon cœur. Lorsque ensuite

je m’installe à mon bureau, je travaille difficilement. Charlotte occupe ma pensée. Je vous ai tout à l’heure dépeint la manière dont je voudrais diriger ma vie. Je rêve de détacher Charlotte des chaînes du monde pour qu’elle me suive dans ma petite maison grise.

À cet aveu, Thea Sundler ne put réprimer une exclamation.

— Oui, dit-il. Vous avez raison, j’ai agi en aveugle. Charlotte m’a conduit vers l’abîme. Elle a guetté un moment de faiblesse pour m’arracher la promesse de chercher à obtenir un professorat. Elle a vu que l’été l’aidait à me rendre insouciant. Elle s’est crue si sûre d’atteindre son but qu’elle a voulu vous préparer tous à ce changement de carrière. Mais Dieu m’a protégé.

Il s’approcha tout à coup de Thea Sundler. Peut-être lut-il sur son visage qu’elle était heureuse de l’entendre parler ainsi, et l’idée qu’elle jouissait d’une éloquence née de sa souffrance l’exaspéra.

— N’allez pas croire pourtant que je vous remercie de m’avoir ouvert les yeux ! cria-t-il, en brandissant devant les yeux de Thea effrayée ses poings fermés. Je ne vous sais aucun gré d’avoir dessillé mes yeux. Ne vous réjouissez pas de votre œuvre. Je vous hais pour m’avoir empêché de tomber dans l’abîme. Je ne veux plus jamais vous voir !

Il lui tourna le dos, descendit précipitamment l’étroite allée entre les rosiers de Mme Sundler, et s’éloigna sur la grand’route. Quant à Thea Sundler, elle rentra dans le petit salon où, dans son désarroi, elle se jeta par terre et pleura comme elle n’avait jamais encore pleuré.

DANS LE JARDIN DU PRESBYTÈRE

Le petit chemin qui menait du bourg au presbytère pouvait être parcouru en cinq minutes par quelqu'un marchant aussi vite que Karl Artur. Mais pendant ces cinq minutes, il eut le temps d'élaborer une quantité de discours fiers et sévères qu'il comptait adresser à sa fiancée dès qu'il la verrait.

« Allons, murmura-t-il, le moment est venu. Rien ne m'arrêtera plus. Il faut arriver à une décision aujourd'hui même. Il faut qu'elle comprenne que malgré tout l'amour que je lui porte, rien ne me fera rechercher ces avantages matériels dont elle rêve. Je dois servir Dieu, je n'ai pas le choix. J'arracherai plutôt cet amour de mon cœur. »

Il se sentait animé d'une ferme assurance. Il savait que ce jour-là plus que jamais jailliraient de ses lèvres les paroles qui émeuvent ainsi que celles qui rendent contrit et qui persuadent. La violente émotion qui avait bouleversé son esprit, avait ouvert une porte menant à une partie de son âme où il n'avait pas pénétré encore. C'était comme une demeure dont les murs s'ornaient de treilles, de grappes opulentes, de plantes s'épanouissant en une floraison magnifique. Et ces grappes, ces fleurs étaient des mots splendides, s'enchaînant en une ordonnance parfaite. Il n'avait qu'à puiser dans cette richesse inouïe.

Il eut un rire bref. Il songeait à la difficulté avec laquelle il avait composé ses sermons, alignant des pensées qu'il fallait extraire bribe par bribe de son cerveau engourdi. Et pendant tout ce temps, cette moisson luxuriante avait attendu d'être cueillie.

À l'égard de Charlotte, il fallait que tout changeât. Jusque-là c'était elle qui l'avait dominé et régenté. C'était fini. Il parlerait et elle écouterait. Il dirigerait la marche et elle suivrait. Dorénavant les yeux de Charlotte resteraient suspendus aux lèvres de son fiancé comme tantôt ceux de la pauvre femme de l'organiste.

La lutte serait rude, mais il ne céderait pas ; rien ne le ferait plus dévier du chemin qu'il s'était tracé. « Je l'arracherai plutôt de mon cœur, se répétait-il. Je l'arracherai plutôt de mon cœur. »

À l'instant où il arrivait au logis, les grandes grilles s'ouvrirent et un équipage splendide, attelé de quatre chevaux noirs, en sortit.

Karl Artur comprit que le maître de forges était venu au presbytère. Et immédiatement, le propos que Charlotte avait tenu au début de l'été, lors de la fête du pasteur, lui vint à l'esprit. Comme un éclair, la pensée le frappa que Schagerström s'était présenté pour demander Charlotte en mariage.

C'était une idée absurde, néanmoins son cœur se serrait à cette pensée.

Le riche maître de forges ne lui avait-il pas jeté un regard singulier au moment de s'engager sur la route ? N'y avait-il pas dans ce regard un mélange de curiosité moqueuse et de pitié ?

Hélas ! il n'en fallait pas douter. Il avait deviné juste. C'était une épreuve trop cruelle, son cœur cessa de battre, un voile noir s'étendit devant ses yeux. Il eut à peine la force de venir s'appuyer au montant de la grille.

Charlotte avait accepté. Il allait la perdre. Il mourrait de désespoir.

Au milieu de son désarroi, il aperçut Charlotte qui sortait de la maison et accourait vers lui. Il constata l'animation insolite de ses joues, l'éclat de ses yeux, l'expression triomphante de sa bouche. Elle venait l'informer qu'elle allait épouser l'homme le plus riche de Korskyrka.

Quelle impudence ! Il tapa du pied sur le sol et serra les poings.

— Ne m'approche pas ! cria-t-il.

Elle s'arrêta net. Sa surprise était-elle feinte ou réelle ?

— Qu'est-ce qui te prend ? interrogea-t-elle très simplement.

Il fit un violent effort pour articuler :

— Tu le sais mieux que personne. Qu'est venu faire Schagerström ici ?

Lorsque Charlotte eut compris qu'il avait deviné la raison de l'arrivée de Schagerström, elle avança encore de quelques pas pour s'arrêter tout près de lui. Elle lui secoua le poing sous le nez ; pour un peu elle l'aurait giflé.

— Ah, toi, aussi tu me crois capable de manquer à ma parole pour un peu d'or et des richesses ?

Elle lui lança un regard chargé de mépris, lui tourna le dos et s'éloigna.

Les paroles de Charlotte avaient calmé les pires craintes du jeune homme. Son cœur se remit à battre normalement, les forces lui revinrent, il fut capable de courir après elle.

— Il a pourtant demandé ta main ? fit-il.

Elle dédaigna de répondre. Redressant la taille et relevant la tête, elle poursuivit sa route. Mais elle n'entra pas dans la maison ; elle tourna à gauche, enfila un étroit sentier qui, derrière quelques buissons, menait au jardin. Karl Artur se rendit compte qu'elle avait le droit de se sentir froissée. Si elle avait refusé Schagerström, elle avait accompli une chose merveilleuse. Aussi chercha-t-il quelques mots d'excuse.

— Si tu avais vu comme il m'a regardé en me dépassant ! Il n'avait certes pas l'air d'un prétendant évincé.

Charlotte sembla se raidir encore davantage et allongea le pas. Elle n'avait nul besoin de paroles. Toute sa personne semblait crier : « Ne m'approche pas ! Je vais de ce côté-ci pour être seule. »

Mais Karl Artur qui comprenait de mieux en mieux ce que l'acte de Charlotte comportait de fidélité et d'abnégation, la suivit.

— Charlotte, disait-il, ma Charlotte bien aimée !

Elle ne broncha pas : implacablement elle se dirigea vers le jardin.

Ah, ce jardin du presbytère ! Charlotte n'eût pu diriger ses pas vers un lieu plus chargé de riches souvenirs communs.

Il était dessiné dans le vieux style français, avec de nombreuses allées, toutes bordées jusqu'à hauteur d'homme de haies de lilas touffues. Çà et là des passages donnaient accès à de petites tonnelles étroites, abritant un simple banc de gazon, ou s'ouvraient sur des pelouses unies, dont le centre s'ornait d'un rosier solitaire. Ce n'était pas un jardin

fort vaste, peut-être même n'était-il pas très beau, mais quel merveilleux refuge pour ceux qui veulent s'isoler à deux !

En se précipitant sur les traces de Charlotte, qui ne daignait même pas ralentir sa marche, Karl Arthur évoquait le souvenir de toutes les heures passées avec elle en ce lieu, témoin de leurs tendres fiançailles, toutes ces heures qui peut-être ne reviendraient plus !

— Charlotte ! dit-il d'une voix tremblante de passion.

Il dut y avoir dans son accent quelque chose qui incita la jeune fille à prêter l'oreille. Elle ne s'arrêta pas, mais son maintien perdit de sa raideur. À moitié tournée vers lui, elle plia la taille en arrière jusqu'à ce qu'il pût apercevoir son visage.

En quelques bonds, il fût près d'elle, la serra dans ses bras et lui donna un baiser.

Il l'entraîna dans une salle de verdure et la fit asseoir sur un banc de gazon. Puis, à genoux devant elle, il se répandit en protestations d'amour et d'admiration, louant la fidélité et le tendre attachement qu'elle lui avait témoignés.

Charlotte parut surprise de cette fougue, de cette exaltation. Elle l'écoutait avec une nuance de méfiance. Il en comprenait la cause. En face d'elle, il se tenait souvent un peu sur la défensive : elle avait représenté à ses yeux le monde et sa séduction, contre lesquels il devait être en garde.

Pourtant à cette heure unique, où il savait qu'elle avait résisté à l'attrait d'une grande fortune, point n'était besoin de se contenir. Elle voulait lui narrer la visite du maître de forges et ce qu'elle avait répondu à sa proposition, mais Karl Artur ne l'écoutait pas, l'interrompant par des baisers. Fina-

lement, ils se turent tous deux et restèrent immobiles, dans une longue étreinte.

Où étaient les fières et sévères paroles qu'il avait préparées ? Elles étaient effacées de sa mémoire. D'ailleurs n'étaient-elles pas inutiles ? Il avait la conviction que cette jeune fille qu'il aimait n'était pas esclave de Mammon. La richesse lui importait moins que l'amour de son fiancé, elle venait de le prouver.

Enlacée par le bras de Karl Artur, Charlotte souriait doucement. Elle paraissait heureuse, plus heureuse qu'à aucun autre moment. Il ne l'avait jamais vue ainsi. À quoi songeait-elle ? Se disait-elle peut-être qu'elle ne tenait qu'à son seul amour, qu'elle renonçait à l'idée de ce professorat qui avait failli les séparer ?

Elle ne proférait pas une parole, mais il devinait ses pensées : « Unissons-nous bientôt ! Je ne pose pas de conditions, je ne demande que ton amour. »

Pouvait-il accepter tant de générosité ? Non, il ne se laisserait pas dépasser de la sorte. Il allait à son tour lui faire une grande joie. Il murmurerait à son oreille qu'il reconnaissait enfin la valeur de son caractère, et qu'il chercherait à se procurer une situation convenable : il pouvait enfin l'oser.

Mais que ce silence était doux ! Entendait-elle ce qu'il se disait en son âme ? Entendait-elle ses promesses tacites ?

Il fit un effort sur lui-même pour exprimer ses pensées.

— Ah, Charlotte, commença-t-il, de quelle façon te revaudrais-je jamais ce que tu as aujourd'hui refusé pour moi, pour notre amour ?

Elle était assise la tête sur l'épaule de son fiancé et il ne pouvait pas voir le visage de la jeune fille.

— Mon bien-aimé, l'entendit-il murmurer, je ne suis pas inquiète à ce sujet. Je suis convaincue que tu me donneras une pleine compensation.

Compensation ? Qu'entendait-elle par là ? Pourquoi ne relevait-elle pas la tête ? Pourquoi ne le regardait-elle pas les yeux dans les yeux ? Estimait-elle qu'il représentait un parti si médiocre que sa fidélité devait être récompensée ? Il était en somme pasteur, docteur en théologie, docteur ès-lettres, fils de parents notables, il avait toujours cherché à remplir ses devoirs, il avait mené une vie exemplaire et sa réputation de prédicateur commençait à être bien établie. Pensait-elle donc avoir fait un gros sacrifice en refusant Schagerström ?

Non, non, tel ne pouvait être le sens des paroles qu'elle avait murmurées. Il s'agissait de garder son calme, de sonder avec douceur le fond de l'âme de sa fiancée.

— Qu'entends-tu par compensation ? Tu sais que je n'ai rien à t'offrir.

Elle se blottit plus près de lui pour pouvoir lui glisser à l'oreille :

— Tu te mésestimes, mon ami. Tu peux devenir doyen d'un chapitre, ou même évêque, un jour.

Il s'écarta d'elle si brusquement qu'elle faillit perdre l'équilibre.

— C'est donc parce que tu penses que je serai doyen de chapitre ou évêque que tu as refusé Schagerström ?

Elle leva la tête vers lui, l'air égaré comme si elle s'éveillait d'un rêve. Certes, elle avait rêvé et, pareille à une somnambule, dévoilé ses pensées les plus intimes. Elle ne répondit pas.

— Je te demande si c'est parce que tu te figures que je serai un jour évêque que tu as dit non à Schagerström ?

Le rouge monta aux joues de la jeune fille. Le sang des Löwensköld se mettait à bouillonner. Elle ne daigna pas répondre.

Cependant, il fallait à Karl Artur une réponse, une réponse à tout prix.

— Tu entends, je te demande si tu as refusé Schagerström parce que tu penses que je serai un jour évêque ?

Elle se redressa brusquement ; ses yeux flamboyaient, et sur un ton de profond mépris, elle jeta ces mots :

— Mais naturellement !

Karl Artur se leva. Quelle que fût la douleur que lui causait cette réponse, il n'en laisserait rien paraître devant une créature aussi méprisable ! D'autre part, il ne voulait pas avoir de reproches à se faire. C'est pourquoi il tenta un nouvel effort pour raisonner doucement, ramener à de meilleurs sentiments cette enfant de la perdition.

— Ma chère Charlotte, je te suis reconnaissant de ta franchise. Si je te comprends bien, la situation dans le monde est à tes yeux la chose importante. Une vie sans tache, le désir de marcher sur les traces du Christ, mon maître, te paraissent choses secondaires ?

Belles paroles de paix. Il guetta avec inquiétude sa réponse.

— Mon cher Karl Artur, je crois que j'estime à sa valeur ta personne, bien que je ne te prodigue pas les grimaces et les simagrées de ces dames de la paroisse.

Cette réponse parut tout bonnement grossière à Karl Artur. Elle révélait le dépit d'une personne démasquée.

Charlotte se leva à son tour et se prépara à partir. Mais il lui saisit le bras et la retint. Il fallait aboutir à une solution.

L'allusion de Charlotte sur « ces dames de la paroisse » le fit penser à Thea Sundler. Il se souvint de ce qu'elle lui avait raconté, et sa colère s'accrut. Une agitation violente s'empara de lui.

Soudain, les portes de son âme qui menaient au jardin secret s'ouvrirent ! Des paroles fortes et éloquentes attendaient là qu'il les cueillît, dans cette violente émotion, comme des grappes de raisin. Il commença à faire entendre à sa fiancée des exhortations et des reproches. Il la blâmait pour son amour du monde, son orgueil, sa vanité.

Charlotte ne l'écouta pas longtemps.

— Quelque mauvaise que je sois, dit-elle doucement, je n'en ai pas moins refusé Schagerström aujourd'hui.

Le jeune homme se récria à cette effronterie.

— Mon Dieu, mon Dieu, de quelle argile est-elle donc pétrie, cette femme ? ! Elle vient d'avouer qu'elle a refusé Schagerström parce qu'elle jugeait préférable d'être un jour l'épouse d'un évêque.

Tout en parlant il entendait s'élever dans son cœur une petite voix qui disait : « Charlotte Löwensköld est de celles qui dédaignent de se défendre. Si on l'accuse injustement, elle ne cherchera jamais à se disculper. »

Mais il n'écouta pas cette voix apaisante. Charlotte, d'ailleurs, ne dévoilait elle pas en chacune des paroles qu'elle prononçait de nouvelles profondeurs d'inconscience ! Elle répondit à l'exclamation de son fiancé :

— Mon cher Karl Artur, n'attache donc pas tant d'importance à ce que je disais au sujet de tes chances de monter en grade. Je suis bien persuadée que tu n'atteindras jamais à l'épiscopat !…

L'orgueil blessé du jeune homme se cabra à cette nouvelle attaque. Un flot de sang lui monta au visage, ses oreilles bourdonnèrent, ses mains furent agitées d'un tremblement nerveux, et la petite voix timide se tut.

Cette malheureuse, vouée à la perdition, lui faisait perdre toute maîtrise de lui-même : elle le rendait littéralement fou.

Il avait conscience de trépigner devant Charlotte, de lever les bras au ciel. Ses lèvres frémissaient convulsivement et laissaient échapper des cris inarticulés. Mais il n'essaya pas de se dominer.

L'horreur que lui inspirait Charlotte était indicible et ne pouvait s'exprimer que par gestes.

— Ta bassesse m'est enfin apparue, hurla-t-il, enfin je te vois telle que tu es. Jamais, jamais, jamais, je n'épouserai une créature de ton espèce. Tu me conduirais à ma perte.

— Je t’ai pourtant été utile à quelque chose, riposta Charlotte. C’est à moi que tu dois d’être licencié et docteur ès-lettres.

Dès ce moment ce ne fut plus lui-même qui répondit. Non pas qu’il ne sût ce qu’il disait, mais les paroles lui montaient aux lèvres, dictées par un autre, qui lui était étranger.

— Voilà ! s’écria-t-il. Elle me rappelle qu’elle m’a attendu pendant cinq ans et que je me trouve de ce fait dans l’obligation de l’épouser. Mais c’est en vain. Je n’épouserai qu’une femme que Dieu m’aura désignée.

— Ne parle pas de Dieu ! fit-elle.

Il leva le front et rejeta la tête en arrière : il lisait dans les nuages. « Oui, oui, oui ! il en sera ainsi ! Je laisserai Dieu choisir mon épouse. La première que je rencontrerai, si elle n’est pas mariée, sera ma compagne ! »

Charlotte poussa une exclamation et courut à lui.

— Karl Artur ! Karl Artur ! Voyons ! dit-elle, et elle chercha à ramener ses bras toujours dressés vers le ciel.

— Arrière, ne m’approche pas, cria-t-il.

Elle ne comprit pas à quel paroxysme de colère était parvenu son fiancé et elle chercha à l’enlacer.

Il entendit lui-même le cri d’horreur qui monta de son gosier. D’une main de fer, il saisit Charlotte et la rejeta loin de lui.

Puis il s’enfuit.

LA DALÉCARLIENNE

Le presbytère de Korskyrka, résidence du doyen, était situé au bord de la route, entouré de vieux tilleuls comme un château, enclos d'une palissade verte et d'une grille blanche aux portants élevés, par lesquels on apercevait la cour sablée dont le centre était occupé par une pelouse circulaire ; le long bâtiment rouge à un étage faisait face à l'entrée, flanqué de deux pavillons, celui de droite destiné au pasteur suffragant, celui de gauche au fermier. Lorsque, pour la première fois, Karl Artur Ekenstedt avait vu tout cela, il s'était dit que tel devait bien être un presbytère suédois, d'un aspect à la fois accueillant, familier et vénérable.

Et par la suite, quand il avait pu observer les gazons toujours fraîchement tondus, les corbeilles soigneusement entretenues, où toutes les plantes étaient à égale distance les unes des autres et de même hauteur, les allées où le râteau avait tracé un dessin régulier, la vigne vierge autour du petit perron, ainsi que les grands rideaux aux plis impeccables qui apparaissaient derrière les vitres brillantes, cet ensemble l'avait pénétré des mêmes sensations de bien-être et de respect. Il avait senti que quiconque habitait cette maison devait s'estimer dans l'obligation d'observer un maintien posé et calme.

Certes, il ne se fût jamais figuré que lui-même, Karl Artur Ekenstedt, pourrait courir vers la grille blanche en gesticulant comme un fou, le chapeau sur l'oreille, et poussant des cris rauques.

Il éclata d’un rire sauvage en fermant la grille derrière son dos. Il croyait voir la maison et les fleurs le regarder avec stupeur.

Mais oui, les arbres s’étonnaient, les pelouses s’étonnaient, le domaine entier s’étonnait. Il les entendait exhaler leur indignation.

Était-ce bien le fils de la toute charmante colonelle Ekenstedt, la femme la plus cultivée du Vermland, celui qui sortait du jardin, se sauvant éperdument comme on fuit une demeure de péché et de vice ?

Était-ce possible que ce fût le jeune pasteur adjoint si timide et si réservé, si plein d’égards, et qui prononçait de si beaux sermons, celui qui maintenant, rouge échauffé, les traits décomposés, traversait en courant la place devant la maison ?

Était-ce possible que ce fût un pasteur de cette paroisse de Korskyrka, où avaient vécu tant de dignes serviteurs du Seigneur, cet homme qui se tenait près du portillon sur le point de s’engager sur la grand’route, fermement résolu à demander en mariage la première femme non mariée qu’il rencontrerait ?

Était-ce possible que ce fût ce jeune Ekenstedt, qui avait reçu une éducation si raffinée et qui avait toujours vécu parmi les gens du monde, était-ce bien lui qui de son plein gré s’exposait à prendre pour femme, pour compagne de toute sa vie, une créature peut-être cancanière ou fainéante, une mijaurée, une virago ?

Ne se rendait-il pas compte qu’il risquait la démarche la plus dangereuse de son existence ?

Pendant un court instant, Karl Artur demeura immobile à la grille : on eût dit qu'il percevait ce murmure de stupeur qui s'exhalait des arbres et des fleurs.

Oui, Karl Artur était conscient du danger que constituait sa décision. Mais il était également conscient d'avoir, pendant cet été passé à Korskyrka, aimé le monde plus que Dieu. Il savait que son âme s'était trouvée en grand péril à cause de Charlotte Löwensköld, et il voulait dresser entre elle et lui un mur infranchissable.

Il savait qu'en arrachant de son cœur l'amour de Charlotte, il l'ouvrait au Christ. Il allait montrer à son Sauveur qu'il l'aimait sans restriction et se fiait entièrement à lui. Aussi laisserait-il Jésus lui choisir une femme. C'était la grande, l'effroyable confiance qu'il plaçait en lui dont il allait donner le témoignage.

Il n'avait pas peur en regardant cette route qui s'étendait devant ses yeux, mais il se disait qu'il allait faire preuve du plus grand courage que puisse montrer un homme : il remettait son sort entre les mains de Dieu.

La dernière chose qu'il fit avant de s'éloigner de la grille fut de réciter un Notre Père ; et pendant qu'il priait, le calme revint dans son âme. Le rouge de la colère disparut de son front, et les mouvements spasmodiques de sa mâchoire s'arrêtèrent.

En s'engageant sur la route qui menait au bourg, comme il devait le faire s'il voulait rencontrer du monde, il n'était pourtant pas totalement exempt de trouble.

Il n'avait pas même atteint le bout du jardin attenant au presbytère qu'il s'arrêta net. Le vieil homme pusillanime se réveillait en lui : il se rappelait qu'une heure plus tôt, alors

qu'il suivait ce même chemin en sens inverse, il avait à cet endroit précis croisé la vieille mendiante sourde, Karin Johansdotter, qui, dans son châle râpé et sa jupe rapiécée, sa grosse besace sur le dos, se rendait au bourg. Elle était veuve et, par conséquent, susceptible de contracter mariage.

À la pensée qu'elle pouvait être sur le chemin du retour, Karl Artur ralentit le pas. Mais il se mit à narguer ce vieil homme pusillanime qui habitait sa poitrine et qui se figurait pouvoir l'empêcher de suivre la voie qu'il s'était tracée.

Quelques secondes après, un bruit de roues se fit entendre derrière lui, et un véhicule attelé d'un superbe cheval le dépassa.

C'était la voiture d'un des riches et fiers propriétaires de mines du pays, un vieux paysan qui possédait tant de forges et de parts de mines qu'on le considérait comme aussi opulent que Schagerström. Il avait sa fille à ses côtés, et s'il était arrivé dans l'autre sens, le jeune pasteur se serait cru forcé, en raison de son vœu, de faire signe de s'arrêter à cet homme autoritaire et orgueilleux afin de lui demander la main de sa fille.

Il n'est pas facile de savoir quel aurait été le résultat d'une pareille entreprise. Peut-être un coup cinglant du fouet à travers la figure. C'est qu'Aron Mansson mariait ses filles à des comtes et à des barons et non pas, certes, à de pauvres pasteurs suffragants.

De nouveau le vieil homme, le grand pécheur, prit peur. Il conseilla à Karl Artur de rebrousser chemin : les aléas de cette démarche étaient trop forts.

Mais, derechef, l'homme régénéré, l'homme de Dieu, fit taire l'autre en élevant sa voix pleine d'allégresse : il se ré-

jouissait de marcher sur ce chemin semé d'embûches, il se réjouissait de pouvoir donner à Dieu une preuve de sa confiance et de sa foi.

À droite s'élevait une crête sablonneuse assez escarpée, dont les pentes étaient couvertes de jeunes sapins, de petits bouleaux et de merisiers. Sous ce taillis, quelqu'un se promenait en chantant. Karl Artur ne pouvait pas voir la personne, mais la voix lui était familière. C'était celle de la fille de l'aubergiste, une créature désordonnée et dissolue, qui courait après tous les hommes. Elle était tout près de lui. D'un moment à l'autre, elle sauterait peut-être sur la route.

Involontairement Karl Artur se mit à marcher doucement, à pas feutrés, afin que la chanteuse ne l'entendît pas. Il jetait même des regards de tous côtés pour éviter une rencontre.

À gauche du chemin s'étendait un pré, où paissaient quelques vaches. Mais elles n'étaient pas seules : une femme était en train de les traire. C'était la vachère employée par l'homme qui exploitait à ferme les terres du presbytère. La vachère était grande et hommasse ; elle avait trois enfants naturels. Le jeune pasteur sentit tout son être frissonner de terreur, mais il éleva à Dieu une prière ardente, et poursuivit sa marche.

La fille de l'aubergiste continuait à chantonner sous le taillis, la grosse vachère terminait la traite des vaches et s'apprêtait à partir, mais ni l'une ni l'autre ne s'engagèrent sur la route. Karl Artur ne les rencontra point, bien qu'il les vît et les entendît.

Alors le vieil homme intérieur imagina de tendre un piège au serviteur de Dieu. Il lui suggéra doucement que

Dieu avait peut-être mis non loin de son chemin ces deux femmes de mauvaises mœurs, non pour éprouver sa foi et sa constance, mais pour lui faire comprendre que sa résolution était une folie et une témérité.

Karl Artur réussit de nouveau à imposer silence à ce misérable pécheur de peu de foi qui murmurait en lui, et ne ralentit même pas son allure. Allait-il écouter sa propre terreur au lieu de se fier à la toute-puissance divine ?

Enfin, une femme apparut, venant en sens inverse. Celle-là, il ne pourrait pas l'éviter.

Bien qu'elle fût encore loin, il reconnut la fille d'un journalier, Eline Mattsdotter, qui avait la figure presque entièrement couverte d'une tache de vin. Un instant, il s'arrêta. Cette malheureuse n'était pas seulement d'une laideur terrible, c'était la créature la plus pauvre peut-être de toute la commune. Orpheline de père et de mère, elle avait neuf frères et sœurs à sa charge.

Il avait visité la cabane délabrée où elle logeait et qui était remplie d'enfants loqueteux et sales qu'en qualité de sœur aînée elle s'efforçait vainement d'habiller et de nourrir.

Le jeune pasteur sentit une sueur froide perler à son front, mais il joignit les mains et alla au-devant d'elle. « C'est pour elle, pour qu'elle soit aidée, que ceci arrive », murmura-t-il, tandis que rapidement ils se rapprochaient l'un de l'autre.

C'était le martyre qui attendait Karl Artur, mais il n'hésita cependant pas. Pour cette pauvre fille, il n'éprouvait pas le dégoût que les deux autres femmes lui avaient inspiré.

Or, lorsqu'ils ne se trouvaient plus qu'à quelques pas de distance, Eline tourna à droite. Quelqu'un l'avait hélée du fond du bois, et elle disparut rapidement entre les buissons.

Quand Eline Mattsdotter eut été ainsi écartée de son chemin, le jeune pasteur sentit sa poitrine allégée d'un poids énorme. Une confiance toute nouvelle lui dilatait le cœur et, la tête haute, il avançait, fier comme s'il avait donné la mesure de sa foi en marchant sur les flots.

« Dieu est avec moi, se dit-il. Le Christ m'accompagne et guide mes pas ; son bouclier me couvre. »

Cette certitude le transportait d'allégresse.

« Celle qui m'est destinée ne tardera pas à venir, songea-t-il. Dieu a voulu me mettre à l'épreuve. Il a vu que je suis bien résolu, que je ne recule pas. La femme qu'il m'a choisie s'approche. »

Une minute plus tard, il avait parcouru la courte distance qui séparait le presbytère du bourg, et comme il allait s'engager dans la rue, la porte d'une maison s'ouvrit et livra passage à une jeune fille.

Cette maison, comme toutes les autres habitations du bourg, était précédée d'un jardinet ; la jeune fille le traversa et sortit sur la route juste en face de Karl Artur.

Elle était venue si brusquement qu'il ne la vit que lorsqu'elle ne fut plus qu'à deux pas de lui. Il s'immobilisa net. Sa première pensée fut : « La voilà. C'est elle. Je ne me suis pas trompé. Je sentais que le moment était venu où elle allait apparaître. »

Il joignit les mains pour remercier Dieu de la grande grâce qu'il lui faisait.

Celle qui venait à sa rencontre n'était pas une personne du pays, mais une jeune femme d'une des communes du Nord de la Dalécarlie, qui parcourait la province en marchande ambulante. Selon la coutume de sa commune natale, elle était vêtue de rouge et de vert, de blanc et de noir, et à Korskyrka où l'ancien costume du pays était depuis longtemps abandonné, elle brillait comme une rose sauvage. D'ailleurs, elle était elle-même plus belle encore que ses habits. Ses cheveux frisés encadraient un front magnifique qui, sans cette parure, aurait paru trop haut, et ses traits étaient d'une harmonie sculpturale. Mais ce qui séduisait surtout, c'étaient ses yeux, profonds et mélancoliques, ombragés d'épais sourcils noirs. En les voyant, on était forcé de reconnaître qu'ils auraient conféré de la beauté à n'importe quel visage.

La jeune fille était en outre grande et presque majestueuse, non pas mince et élancée mais robuste et bien bâtie. Qu'elle fût saine et forte, cela ne faisait pas de doute : elle portait sur le dos un immense sac en cuir noir, rempli de marchandises, et néanmoins elle se tenait très droite et marchait d'un pas si souple qu'elle ne semblait point sentir le poids de son fardeau.

Karl Artur la regarda, presque ébloui. Il se disait que l'été avançait au-devant de lui. Elle incarnait le splendide, le riche été, le bel été fleuri qui avait régné cette année. Si le jeune homme avait pu le représenter en peinture, il lui aurait donné une telle apparence.

Mais si c'était l'été, ce n'était pas un été qu'il dût craindre et fuir à l'exemple de l'autre. Au contraire, Dieu voulait qu'il la serrât sur son cœur et qu'il se réjouît de sa beauté. Cette épouse si jeune et si belle venait des lointaines

régions montagnardes : pauvre et humble, elle ignorait les attraits de la richesse et cet amour des biens terrestres qui pousse les habitants de la plaine opulente à oublier le créateur pour les choses créées. Elle, cette fille de la misère, n'hésiterait pas à s'unir à un homme qui avait fait vœu de pauvreté pour toute la vie.

En vérité, rien n'égale la Sagesse divine. D'un signe, Dieu avait envoyé sur le chemin de celui qui s'était fié à lui, juste la femme qu'il lui fallait.

Le jeune pasteur suffragant était si absorbé par ses pensées qu'il ne faisait pas un pas pour s'approcher de la belle Dalécarlienne. Mais celle-ci qui se rendait compte qu'il la dévorait des yeux, ne put s'empêcher de rire.

— Tu me regardes comme si j'étais une bête curieuse, dit-elle. On croirait que tu as rencontré un ours !

Karl Artur rit aussi. Il se sentait le cœur si étrangement léger !

— Oh ! non, répondit-il, je ne croyais point voir un ours.

— La « dame des bois » alors ? On prétend que les hommes deviennent fous en la voyant, et qu'il leur est impossible de bouger.

Elle eut un rire qui découvrit des dents d'une blancheur éblouissante, et elle voulut passer devant lui. Il se hâta de l'arrêter.

— Ne t'en va pas. Il faut que je te parle. Assieds-toi ici, sur le talus, à côté de moi !

Elle parut surprise de cette invite, mais crut qu'il avait l'intention de lui acheter quelque chose.

— Allons, je ne peux pas ouvrir mon sac ici, sur la route.

Soudain, une lumière se fit en elle.

— Dis-moi, n'es-tu pas le pasteur de la commune ? demanda-t-elle. Il me semble bien t'avoir vu hier en chaire.

Karl Artur fut heureux qu'elle l'eût entendu prêcher et qu'elle sût qui il était.

— Certainement. C'est moi qui ai prêché hier. Cependant je ne suis que suffragant, tu comprends.

— Tu habites quand même le presbytère ? J'y allais justement. Viens tout à l'heure à la cuisine, et tu pourras acheter tout ce qu'il y a dans le sac si tu le désires.

Elle crut qu'il allait la laisser passer, mais il restait toujours immobile au milieu du chemin.

— Je ne veux pas acheter tes marchandises, dit-il. Je viens te demander si tu veux être ma femme.

Sa voix s'étranglait en prononçant ces mots. Une émotion violente le bouleversait. Il lui semblait que la nature entière : les oiseaux, le feuillage bruissant des arbres, le bétail des prés, étaient conscients de l'acte solennel qui s'accomplissait, et que tout se taisait afin de guetter la réponse de la jeune fille.

Elle se tourna brusquement vers lui comme pour se rendre compte s'il était sérieux, mais parut au surplus assez indifférente.

— Nous pouvons nous donner rendez-vous ici ce soir, à dix heures, si tu veux, dit-elle. Pour l'instant ; il faut que je m'occupe de mon commerce.

Elle se remit en route dans la direction du presbytère et il la laissa partir. Il avait la certitude qu'elle reviendrait et qu'elle accepterait sa proposition. N'était-elle pas l'épouse désignée pour lui par la main de Dieu ?

Ne se sentant pas d'humeur à rentrer et à se mettre au travail, il s'engagea sous bois et monta sur la colline que le chemin contournait. Arrivé assez loin dans les broussailles pour n'être plus vu, il se jeta sur la mousse.

Quel bonheur ! quel merveilleux bonheur ! À combien de dangers il échappait ! Et quelle miraculeuse succession d'événements avait apportée cette journée !

Tous ses soucis avaient fui. Charlotte Löwensköld ne ferait pas de lui un esclave du vil Mammon. Il allait pouvoir vivre selon ses idées. L'épouse humble et pauvre lui permettrait de marcher sur les traces de Jésus. Il évoquait en esprit la petite maison grise. Il y mènerait une existence d'une exquise simplicité ! Ce serait l'harmonie complète réalisée entre ses doctrines et ses actes.

Longtemps, étendu sur le sol, il laissa errer ses yeux dans la ramure broussailleuse que les rayons du soleil tentaient de percer. Et Karl Artur songeait que c'est ainsi qu'un nouvel amour prometteur de bonheur cherchait à s'insinuer dans son pauvre cœur déchiré.

LE PETIT DÉJEUNER DU MATIN

I

Il existait une personne qui aurait pu remettre les choses au point si elle avait voulu. Mais c'eût peut-être été trop demander à une créature qui avait passé des années dans une inactivité forcée, gorgeant son cœur de souhaits stériles.

On prouverait malaisément que des désirs puissent influer en quoi que ce soit sur la marche des événements de ce monde. Mais on ne saurait douter qu'ils n'arrivent à affaiblir la volonté et à faire taire la voix de la conscience en exerçant un pouvoir dominateur sur celui qui les formule.

Mme Sundler n'avait cessé, pendant tout l'après-midi du lundi, de s'adresser d'amers reproches pour avoir rapporté ces propos de Charlotte qui avaient mis en fuite Karl Artur. Il se trouvait sous son toit. Il lui avait parlé familièrement, s'était montré plus charmant que dans ses rêves mêmes. Or, par sa bêtise, elle l'avait blessé au point de l'amener à déclarer qu'il entendait ne jamais la revoir.

Elle s'en était voulu à elle-même et elle en avait voulu à l'univers entier. Et lorsque son mari, l'organiste Sundler, lui avait proposé d'aller un moment à l'église pour chanter comme ils avaient l'habitude de le faire assez fréquemment les soirs d'été, elle l'avait si mal reçu qu'il avait quitté la maison et cherché un refuge au café.

Le remords de cet acte augmentait son chagrin, car elle cherchait à se montrer irréprochable non seulement aux yeux du monde mais à ses propres yeux, et elle n'ignorait pas que l'organiste Sundler l'avait épousée parce qu'il admirait tant sa belle voix qu'il voulait l'entendre tous les jours. Elle avait toujours très honnêtement acquitté par son chant ce qu'elle devait à Sundler. Grâce à lui, elle avait un gentil petit intérieur, et elle n'était plus obligée de gagner péniblement son pain comme une pauvre gouvernante, mais ce jour-là elle ne se sentit pas capable d'un tel effort. S'il lui avait fallu élever sa voix ce soir dans le temple, ce n'auraient point été de pieuses paroles et des harmonies sacrées qui seraient sorties de ses lèvres, mais des cris de douleur et des blasphèmes.

Cependant, à la grande, à l'indicible joie de Thea, Karl Artur était revenu la trouver vers huit heures et demie du soir. Il était entré chez elle, joyeux et naturel, et lui avait demandé si elle voulait bien lui offrir à souper. Elle avait sans doute eu l'air surpris, mais il avait expliqué qu'il s'était endormi au bois. Il devait, certes, être bien fatigué, car il avait laissé passer en dormant non seulement le dîner de midi mais le souper qui, au presbytère, était servi à huit heures précises. Mme Sundler pouvait-elle lui offrir un peu de pain et de beurre pour assouvir sa faim ?

Mme Sundler n'était pas en vain la fille d'une ménagère aussi renommée que Malvina Spaak. Elle eut donc vite fait de tirer de son garde-manger non seulement du pain et du beurre, mais encore du jambon, des œufs et du lait.

Dans la joie de voir Karl Artur venir lui demander un service comme à une vieille amie de sa famille, elle reprit assez d'assurance pour pouvoir lui exprimer ses regrets

d'avoir, dans la matinée, laissé échapper quelque propos désobligeants à l'égard de Charlotte Löwensköld. Il n'avait pas cru, au moins, qu'elle eût eu l'intention de semer la discorde entre lui et sa fiancée ? Elle comprenait bien que c'était une belle vocation aussi que de se consacrer à l'enseignement. Mais, – elle ne voulait pas le lui dissimuler, – elle priait Dieu chaque jour que Karl Artur, tout docteur ès lettres et en théologie qu'il fût, restât en qualité de pasteur dans cette paroisse de campagne si négligée, où l'on avait si rarement l'occasion d'entendre une prédication vivante.

Karl Artur répondit, naturellement, que si quelqu'un avait des excuses à présenter, c'était lui. Elle ne devait d'ailleurs conserver aucun regret. Il savait, en ce moment, que la Providence divine avait dicté les paroles que Mme Sundler avait prononcées. Ces paroles lui avaient rendu un service inappréciable, elles avaient opéré comme un réveil en lui.

Puis une confidence en avait amené une autre, et, de fil en aiguille, Karl Artur avait révélé à son hôtesse, tout ce qui s'était passé depuis qu'il l'avait quittée. Il était si transporté de joie, si débordant de gratitude envers Dieu pour la grâce dont il avait été l'objet, qu'il ne pouvait garder pour lui ce bonheur ; il éprouvait un besoin pressant de tout confier à quelqu'un. Quelle heureuse chance que Thea Sundler, qui déjà connaissait tout ce qui concernait la famille de Karl Artur, se fût trouvée sur son chemin !

En apprenant la rupture des anciennes fiançailles et l'existence d'un nouvel engagement, Mme Sundler aurait dû comprendre que de tout cela il ne pouvait résulter que du malheur. Elle aurait dû comprendre que Charlotte, en répondant comme elle l'avait fait aux questions de son fiancé au

sujet de l'épiscopat, avait agi par dépit. Elle aurait dû comprendre que le lien qui attachait Karl Artur à la Dalécarlienne n'était pas encore assez fort pour qu'on ne pût le défaire.

Mais, où trouver le courage de parler raison à un délicieux jeune homme la première fois qu'il vous ouvre son cœur, si pendant des années on a désiré l'heureux hasard qui vous mettrait en présence, qui ferait de vous son amie, sa confidente ? ? Or, rien de plus…

Peut-être était-ce trop demander à Thea Sundler que d'exiger qu'elle ne se confondît pas en admiration devant cette promenade vers le bourg et n'y vît pas une véritable prouesse ?

Pouvait-on lui demander d'essayer de disculper Charlotte ? De rappeler par exemple à Karl Artur que Charlotte, si elle prodiguait son merveilleux talent pour embellir l'existence des autres, n'en conservait guère pour ce qui la concernait personnellement ? Non. On ne pouvait raisonnablement demander cela à Thea.

Il est possible que Karl Artur ne fût pas, au fond, aussi sûr de lui qu'il voulait bien le faire croire. Une simple petite objection l'aurait peut-être fait hésiter. Il se peut que le spectacle d'une franche et honnête consternation l'eût amené à renoncer à ces nouvelles fiançailles. Mais Mme Sundler ne fit rien pour le retenir sur la pente. Elle trouvait tout merveilleusement beau. Placer de la sorte sa destinée entre les mains de Dieu, arracher de son cœur l'amour d'une jeune femme pour marcher dans la voie du Christ, quel exemple ! Loin d'être arrêté par Thea Sundler, le jeune pasteur fut encouragé à poursuivre son chemin.

Et qui sait ? Il est possible que Mme Sundler fût sincère. Elle avait les livres des grands romantiques sur sa table, elle était elle-même toute pénétrée de romantisme. Elle assistait enfin à un véritable roman. C'était un magnifique sujet d'exaltation !

Dans tout l'exposé de Karl Artur, il n'y avait qu'une chose qui inquiétât Mme Sundler. Comment expliquer que Charlotte eût refusé Schagerström ? Si, elle était aussi attachée aux biens de ce monde que le prétendait Karl Artur – ce que ne contestait pas Mme Sundler, pourquoi – pourquoi avait-elle refusé Schagerström ? Quel avantage avait-elle de le refuser ?

Thea Sundler se creusait la tête sans arriver à une conclusion. Or, soudain la lumière se fit. Elle comprenait enfin ! Elle comprenait Charlotte ! Celle-ci avait joué gros jeu, mais Thea Sundler n'en voyait pas moins au travers de ses combinaisons.

Regrettant d'avoir écarté l'offre de Schagerström, Charlotte avait souhaité reconquérir sa liberté de façon à pouvoir donner une autre réponse au riche maître de forges. Et, dans cette intention, elle avait fait une scène à Karl Artur afin qu'il rompît leurs fiançailles. Voilà l'explication. Voilà ce qui s'était passé.

Mme Sundler fit immédiatement part à Karl Artur de sa découverte ; il ne voulut pas la croire. Elle eut beau expliquer et soutenir sa thèse, il continuait à ne pas y ajouter foi. Mais elle tint bon : elle se permettait de le contredire.

Sur le coup de dix heures, lorsque Karl Artur dut aller au rendez-vous fixé par la Dalécarlienne, leur controverse durait encore. Tout ce que Mme Sundler avait obtenu, c'était

que Karl Artur se sentit un peu hésitant. Quant à elle, elle gardait sa certitude. Elle affirmait que le lendemain ou un des jours suivants, Charlotte se fiancerait avec Schagerström.

Telle avait été l'entrevue de Thea Sundler et de Karl Artur. Thea n'avait nullement aplani le différend existant entre le suffragant et Charlotte : elle avait, au contraire, jeté un nouveau brandon de discorde dans l'âme du jeune homme. Pouvait-on attendre autre chose d'elle ?

Une autre personne encore aurait pu arranger les choses. C'était Charlotte. Bien entendu. Mais de quelle façon eût-elle pu agir en ce moment ? Karl Artur l'avait arrachée de son cœur comme on arrache une mauvaise herbe. Elle se dressait entre lui et son Dieu. Elle n'existait plus pour lui.

Et même s'il avait consenti à l'écouter, était-il vraisemblable que Charlotte eût trouvé ce qu'il convenait de dire, qu'elle, cette créature jeune et ardente, eût été assez raisonnable pour faire taire son orgueil et prononcer les bonnes paroles de douceur et de paix qui eussent réussi à sauver l'homme qu'elle aimait ?

II

Le lendemain matin, en faisant sa promenade ordinaire entre le pavillon qu'il habitait et le corps de logis où il prenait son café, Karl Artur s'arrêta à plusieurs reprises pour admirer la fraîcheur de l'air, le velouté des pelouses couvertes de rosée, l'éclatante couleur des giroflées et le gai bourdonnement des abeilles. Il sentait avec une douce satis-

faction que, pour la première fois depuis qu'il s'était détaché des séductions mondaines, il pouvait jouir sans mélange des splendeurs de la nature.

À son entrée dans la salle à manger, il eut la surprise d'y trouver Charlotte prête à le recevoir comme à l'ordinaire. Son égalité d'âme fit place à un léger dépit. Il avait cru qu'il était libre, que la lutte était terminée. Or, Charlotte ne semblait pas avoir compris que leur rupture était consommée irrévocablement.

Il souhaita un rapide bonjour à la jeune fille, ne voulant pas être taxé d'impolitesse ; mais il feignit néanmoins de ne pas voir la main qu'elle lui tendait et alla droit s'installer à table.

Cela suffirait, pensa-t-il, pour lui montrer qu'elle ne comptait plus pour lui et ne devait plus l'importuner de sa présence. Mais Charlotte ne voulait décidément rien comprendre, car elle resta pour lui tenir compagnie. Bien qu'il n'eût garde de lever les yeux, afin de ne pas rencontrer son regard, il avait du premier coup d'œil remarqué qu'elle était très pâle et avait les yeux cernés. Tout, dans l'aspect de Charlotte, indiquait qu'elle avait passé une nuit blanche, lourde d'angoisse et peut-être de remords.

Eh bien, tant pis ! Karl Artur non plus n'avait guère dormi. De dix heures du soir à deux heures du matin, assis dans un petit bois, il avait causé avec l'épouse que Dieu lui avait choisie. L'habituelle ondée matinale les avait séparés et lui avait fait regagner le presbytère, mais ces heures, durant lesquelles un amour nouveau s'était insinué dans son cœur, ces heures avaient été trop exquises pour qu'il les gaspillât en dormant. Il s'était mis à son bureau pour annoncer à ses parents ce qui était arrivé et revivre ainsi la félicité des mo-

ments envolés. Il était sûr que nul ne verrait qu'il n'avait pas fermé l'œil de la nuit. Jamais il ne s'était senti plus dispos ni plus heureux de vivre.

Mais d'entendre Charlotte aller et venir autour de lui, tranquille comme si de rien n'était, l'énerva. Elle mit à sa portée le pot de lait et le panier de biscottes, puis alla chercher le café chaud au passe-plats du mur s'ouvrant sur l'office.

Pendant qu'elle le lui versait, elle demanda avec calme et avec un parfait sans-gêne, comme s'il se fût agi d'une chose fort banale :

— Eh bien, comment cela s'est-il passé ?

Karl Artur répugnait à répondre. Il planait encore une espèce de nimbe de spiritualité sur cette nuit consacrée à son entretien avec la jeune Dalécarlienne. Il avait occupé son temps non pas à lui prodiguer des caresses mais à lui expliquer comment il entendait organiser sa vie sur l'exemple du Christ. La façon calme dont elle l'avait écouté, la modestie de ses réponses, son adhésion timide à ce programme lui avaient donné la certitude dont il avait besoin. Mais comment Charlotte pourrait-elle comprendre la paix et la béatitude qu'il avait ressenties ?

— Dieu m'a aidé, fut la seule chose qu'il trouva à dire.

Charlotte était en train de verser du café dans sa propre tasse, quand cette réponse lui parvint. Elle en parut effrayée. Peut-être avait-elle cru que l'hésitation de Karl Artur à répondre provenait de ce qu'il n'avait point mis à exécution son projet. Elle se rassit brusquement, comme si ses jambes s'étaient dérobées sous elle.

— Mon Dieu, Karl Artur, j'espère que tu n'as pas été commettre une sottise !

— Je vous ai appris ce que je comptais faire en vous quittant hier. Vous n'avez donc pas entendu ?

— Bien sûr que si, mais, mon cher, je me suis figurée qu'il ne s'agissait que d'un propos en l'air, pour me faire peur.

— Vous pouvez être convaincue, Charlotte, que quand je dis que je remets mon sort entre les mains de Dieu, j'agis en conséquence.

Charlotte se tut un moment. Elle se servit du sucre et du lait et cassa une des dures biscottes de seigle. Karl Artur supposait qu'elle voulait ainsi gagner du temps et arriver à se calmer.

Pour sa part, il était étonné de la voir si inquiète. Il se rappelait ce que Mme Sundler avait dit du désir secret qu'avait Charlotte de provoquer une rupture. De toute évidence, sa nouvelle amie s'était trompée là-dessus. Charlotte n'avait certainement pas l'idée d'épouser Schagerström.

— Alors, tu t'es précipité sur la première femme que tu as rencontrée pour lui demander sa main ? reprit Charlotte du ton dégagé qu'elle avait pris au début de la conversation.

— Oui, Charlotte, j'ai remis à Dieu le soin de choisir à ma place.

— Et naturellement, ç'a été une folie.

Karl Artur reconnut la Charlotte d'autrefois à cette riposte impertinente, et il ne put résister au plaisir d'en relever le caractère sacrilège.

— Oui, répliqua-t-il, se reposer sur Dieu, cela a toujours été une folie aux yeux du monde.

La main de Charlotte trembla un peu. Un léger choc fit tinter la cuiller contre la tasse, mais elle ne se laissa pas entraîner à une explosion de colère.

— Allons, dit-elle, ne recommençons pas comme hier.

— Vous avez raison. Je n'en ai d'ailleurs aucune envie, tant je me sens heureux.

C'était peut-être une cruauté, mais il éprouvait un désir irrésistible de lui faire savoir qu'il était réconcilié avec son Dieu et que son âme avait trouvé la paix.

— Ah ! tu es heureux ! fit Charlotte.

Il était difficile de démêler ce qui se cachait sous ces quelques mots. Était-ce une douleur amère ou un étonnement moqueur ?

— Je vois ma route libre devant moi. Tous les obstacles qui auraient pu m'empêcher de mener une vie dans le vrai sens chrétien ont disparu. Dieu a envoyé sur mon chemin la femme qu'il me fallait.

Il insistait à dessein sur son bonheur actuel, et plus qu'il n'eût été nécessaire. Mais il y avait dans le calme de Charlotte quelque chose d'inquiétant. Elle ne semblait pas comprendre que c'était sérieux et que la question se trouvait tranchée pour toujours.

— On dirait que tu as eu plus de chance que je n'aurais cru, repartit Charlotte d'une voix paisible, comme s'il se fût agi d'une question sans importance. Je ne me prononcerai cependant pas avant de savoir quelle est l'élue.

— Elle s’appelle Anna Svärd, dit-il, Anna Svärd.

Il lui fallait répéter ce nom : tout le charme de la nuit d’été, le pouvoir enchanteur de son jeune amour lui revenaient à la mémoire en prononçant ces syllabes, et effaçaient ce que l’heure présente pouvait avoir de désagréable.

— Anna Svärd ? répéta Charlotte, mais hélas ! avec quelle différence d’intonation. Est-ce quelqu’un que je connais ?

— Je pense que vous avez dû la voir. Elle est de Dalécarlie.

Le visage de Charlotte continuait à refléter la même ignorance désemparée.

— C’est une femme simple et pauvre, Charlotte. Ne cherchez pas parmi vos belles relations.

— Voyons ! il n’est pas possible que ce soit !… – Elle avait jeté cette exclamation avec une telle violence qu’il ne put s’empêcher de la regarder. Le visage mobile de Charlotte exprimait une véritable terreur.

— Cette Dalécarlienne qui est entrée dans la cuisine hier… Mon Dieu, Karl Artur ! Il me semble avoir entendu dire qu’elle s’appelle Anna Svärd.

La frayeur de Charlotte n’était point simulée, Karl Artur n’en pouvait douter. Elle n’en était pas plus agréable pour cela. Charlotte se croyait-elle donc le droit d’exercer sur lui une sorte de tutelle ? Quel manque de compréhension ! Il était vraiment regrettable qu’elle n’eût pu entendre la façon dont Thea Sundler avait accueilli la nouvelle le soir précédent.

Il s'empressa de faire tremper une nouvelle biscotte dans sa tasse de café. Il importait de manger vite et d'échapper à toutes les considérations qui ne manqueraient pas de suivre.

Chose bizarre, les lamentations auxquelles il s'attendait ne se produisirent pas. Charlotte se retourna simplement sur sa chaise, de sorte qu'il ne put voir sa figure. Bien qu'elle restât muette, il crut comprendre qu'elle pleurait.

Karl Artur se leva pour partir, quoi qu'il eût encore volontiers mangé un morceau. Voilà donc comme elle prenait les choses ! Il n'était pas possible d'envisager l'hypothèse émise par Mme Sundler et d'après laquelle Charlotte aurait sciemment provoqué la rupture. Il fallait bien croire à son chagrin. Et comme ce chagrin lui causait un léger remords, il aimait mieux se retirer que d'en être témoin.

— Non, non, ne t'en va pas ! supplia Charlotte sans se retourner. Ne t'en va pas ! Il faut que nous parlions encore de cette terrible chose. Cela ne peut pas se passer ainsi. C'est impossible…

— Je regrette, Charlotte, que vous preniez tellement à cœur cette affaire. Je vous assure que nous n'étions pas faits pour vivre ensemble.

À ces mots, Charlotte se redressa et se leva brusquement.

Débout, en face de lui, tête haute, elle le fixait d'un regard étincelant et frappait le plancher du pied.

— Alors, tu t'imagines que je pleure pour moi ? fit-elle en essuyant d'un revers de main dédaigneux une larme qui perlait au coin de sa paupière. Tu t'imagines qu'en ce mo-

ment j'attache la moindre importance à ma propre souffrance ? Tu ne comprends donc pas que c'est sur toi que je pleure ? Tu étais destiné à devenir quelqu'un de grand, mais tout ton avenir est dans l'eau, si tu t'embarrasses d'une femme de cet acabit.

— Oh ! Charlotte, comme vous parlez !

— Je dis ce que je pense. Et je te conseille, s'il faut que tu épouses une paysanne, d'en prendre au moins une d'ici, de ce pays, et que tu connaisses. Ne va pas te marier avec cette espèce de colporteuse qui a couru le monde seule et sans protection ! Tu n'es plus un enfant. Tu dois bien comprendre ce que cela signifie.

Karl Artur essaya d'arrêter cette diatribe blessante venant d'une créature à courte vue comme Charlotte, qui se refusait à examiner le fond de la question.

— C'est l'épouse que Dieu m'a destinée ! répéta-t-il.

— Mais pas du tout !

Sans doute pensait-elle que cette épouse choisie par Dieu n'était autre qu'elle-même. Ne serait-ce pas pour cette raison que les larmes ruisselaient sur son visage ? Serrant les poings, elle luttait pour reprendre possession d'elle-même.

— Songe à tes parents !

Il l'interrompit :

— Je n'ai aucune inquiétude à ce sujet. Mes parents sont de vrais chrétiens et ils me comprendront.

— La colonelle Beate Ekenstedt, s'écria Charlotte suffoquée, elle te comprendrait ? Mon Dieu, Karl Artur, que tu

connais peu ta mère si tu te figures quelle acceptera pour belle-fille une marchande ambulante ! Ton père rompra avec toi et te déshéritera.

La colère monta à la tête du jeune suffragant qui, jusque-là, avait réussi à conserver son calme.

— Ne parlons pas de mes parents, Charlotte !

Charlotte parut s'aviser quelle avait dépassé les bornes.

— Non, ne parlons pas de tes parents. Parlons plutôt des gens d'ici, de Korskyrka ; parlons du pasteur et de sa femme ! Et de l'évêque de Karlstad, et de tout le chapitre !… Que crois-tu qu'ils diront d'un pasteur qui court chercher sa femme sur la grand'route, décidé à demander en mariage la première venue ? Et dans notre bourg, à Korskyrka, où l'on est si entiché d'une bonne tenue, où l'on tient tant à la conduite irréprochable du pasteur ?… Peut-être même ne te gardera-t-on pas ici. Tu seras forcé de t'en aller… Et que penseront les autres pasteurs de la région ? Ils pousseront les hauts cris, sois-en sûr. Comme d'ailleurs tout le monde dans le Vermland entier. Et tu verras, tes paroissiens cesseront de te respecter. Personne n'ira à l'église le jour où tu prêcheras. On t'enverra là-haut, dans le Nord, dans quelque pauvre commune finnoise. Tu n'auras jamais d'avancement. Tu finiras tes jours comme simple suffragant…

Elle était lancée au point qu'elle aurait pu continuer longtemps ainsi, mais elle dut soudain se rendre compte que ses critiques ne faisaient aucune impression sur Karl Artur, et elle se tut.

Le jeune suffragant, s'étonnait de sa propre attitude. Quel changement ! Hier encore le moindre mot de Charlotte

avait eu pour lui une grande importance. Cette fois, ce qu'elle pensait de sa conduite le laissait indifférent.

— Ce n'est pas vrai ce que je dis ? demanda-t-elle. Oserais-tu nier que ce ne soit vrai ?

— Je ne peux pas, Charlotte, discuter avec vous de pareilles questions, prononça-t-il non sans une certaine hauteur, car il se sentait depuis la veille très supérieur à elle. Vous parlez de faveurs auprès des puissants de ce monde et d'avancement, alors que je considère justement ces choses-là comme nuisibles à un disciple du Christ. J'estime qu'en vivant dans la pauvreté auprès d'une femme simple, qui fait cuire elle-même le pain du ménage et lave les planchers, un pasteur se détache des contingences de ce monde. C'est ainsi qu'il se dégage et se libère.

Charlotte tarda à répondre. Quand il tourna le regard de son côté, il vit qu'elle tenait les yeux baissés et que du bout de son pied elle décrivait des cercles, ainsi que fait un enfant qu'on a grondé.

— Je ne veux pas être un de ces pasteurs qui se contentent d'indiquer le bon chemin aux autres, reprit-il. Je veux le suivre moi-même.

Charlotte persistait à garder le silence. Une faible rougeur lui était montée aux joues, un sourire d'une douceur extraordinaire se jouait sur ses lèvres. Puis, tout à coup, elle prononça quelques paroles très surprenantes :

— Ne crois-tu pas que, moi aussi, je saurais faire cuire le pain et laver mes planchers ?

Plaisantait-elle ? qu'entendait-elle par là ? Elle avait l'air d'une première communiante.

— Je ne chercherai pas à entraver ton chemin, Karl Artur. Toi, tu serviras le Christ et moi je te servirai. Je suis venue ici ce matin pour te dire que notre vie sera celle que tu voudras. Je pourrai faire tout pour toi, pourvu que tu ne me repousses pas.

Karl Artur fut si surpris qu'il avança de quelques pas vers elle, mais il s'arrêta, comme craignant de tomber dans un piège.

— Mon bien-aimé, poursuivit-elle d'une voix à peine perceptible, mais tremblante de tendresse, tu ne peux pas te figurer ce que j'ai souffert cette nuit. Il me fallait sans doute être si près de te perdre pour savoir combien je t'aimais.

Il fit encore un pas vers elle et chercha à scruter son âme.

— Tu ne m'aimes donc plus, Karl Artur ? interrogea-t-elle en levant vers lui un visage altéré par l'anxiété.

Il allait répondre qu'il l'avait arrachée de son cœur, mais il sentit soudain que ce n'était pas vrai. Les paroles de Charlotte le touchaient. Elles ravivaient une flamme en train de s'éteindre.

— Tu ne te joues pas de moi ? fit-il.

— Karl Artur, ne vois-tu donc pas que je pense ce que je dis ?

À ces mots, une résurrection s'opéra en lui. Comme un feu sur lequel on jette une nouvelle brassée de bois, l'ancien amour flamba dans son cœur. La nuit dans le bois, la nouvelle fiancée s'effaçaient telle une brume qui se dissipe. Il oubliait, ainsi qu'on oublie un rêve.

— J'ai déjà demandé à Anna Svärd d'être ma femme, murmura-t-il d'une voix incertaine.

— Ah ! Karl Artur, tu pourrais, si tu le voulais, réparer cela. Elle n'a été que ta fiancée d'une nuit.

Elle fit cette proposition d'une voix anxieuse et suppliante. Karl Artur se sentait attiré vers elle de plus en plus fortement. L'amour qui rayonnait d'elle était irrésistible.

Soudain, elle l'enlaça de ses bras.

— Je n'exige rien, rien. Mais ne me repousse pas !

Il hésita encore un moment. Il n'osait croire qu'elle cédât sur tous les points.

— Me laisseras-tu suivre mon chemin ?

— Tu seras mon guide vivant, Karl Artur. Tu apprendras aux hommes à marcher sur les traces de Jésus, et je t'aiderai dans ton apostolat.

Elle s'exprimait avec une pleine et chaude conviction, et il la crut enfin ! Il comprit que la longue lutte qui s'était poursuivie entre eux pendant cinq ans était terminée, et qu'il en sortait vainqueur.

Il se penchait vers elle pour conclure par un baiser leur nouvelle union, quand la porte du vestibule s'ouvrit.

Charlotte avait le visage tourné de ce côté. Une subite frayeur se refléta dans ses regards. Karl Artur se retourna brusquement et aperçut la servante debout sur le seuil, un bouquet à la main.

— Le jardinier vient d'apporter ceci, de la part du maître de forges de Sjötorp, dit-elle. Il attend à la cuisine si Mademoiselle a quelque chose à lui faire dire.

— C'est une erreur, balbutia Charlotte. Pourquoi le maître de forges m'enverrait-il des fleurs ? Allez, Alma, rendre au jardinier son bouquet.

Karl Artur suivait cet échange de paroles avec une extrême attention. C'était une épreuve. Il serait vite fixé.

— Le jardinier a spécifié que les fleurs étaient destinées à Mademoiselle, s'obstina à préciser la servante, qui ne pouvait concevoir pourquoi on faisait tant d'histoire pour un bouquet.

— Eh bien alors, posez-les là ! dit Charlotte en indiquant une table.

Karl Artur aspira l'air.

Elle acceptait donc les fleurs. Il n'avait pas besoin d'en savoir davantage.

Quand la femme de chambre fut sortie et que Charlotte se tourna à nouveau vers Karl Artur, il n'éprouva plus aucun désir de l'embrasser. L'avertissement lui était heureusement parvenu à temps.

— Je suppose, – et je comprends qu'il en soit ainsi – que vous voulez aller voir le jardinier pour qu'il transmette vos remerciements à son maître, dit-il. Et s'inclinant avec une politesse où il mettait autant de raillerie dédaigneuse qu'il lui était possible, il gagna la porte et disparut.

III

Charlotte ne le suivit pas. Un profond découragement s’était emparé d’elle. Ne s’était-elle pas humiliée suffisamment pour sauver l’homme qu’elle aimait ?

Pourquoi fallait-il que ce malheureux bouquet arrivât juste au moment décisif ? Dieu ne voulait donc pas que Karl Artur fût sauvé ?

Elle s’approcha de la gerbe fraîche et brillante de rosée qui reposait sur la table et, les yeux embués de larmes, sans bien songer à ce qu’elle faisait, elle se mit à déchiqueter les fleurs.

Elle n’avait pas eu le temps de les lacérer toutes, que la femme de chambre revenait avec une seconde commission. C’était une petite enveloppe qui portait une suscription de la main de Karl Artur.

Lorsqu’elle l’ouvrit, une bague s’en échappa et roula par terre. Elle ne s’en occupa point, pressée de parcourir les quelques lignes que Karl Artur avait jetées sur le papier.

« Une personne que j’ai rencontrée hier soir et avec qui je me suis entretenu confidentiellement des affaires qui m’intéressent, a laissé échapper la supposition que, regrettant sans doute d’avoir repoussé l’offre de Schagerström, vous m’aviez peut-être poussé à bout pour me faire rompre nos fiançailles. De la sorte, il vous était loisible d’accueillir favorablement une seconde proposition du maître de forges. Je n’ai pas voulu croire que ce fût possible, mais comme je viens d’en avoir la confirmation, je vous rends votre bague.

« J'imagine que vous aviez dès la journée d'hier informé M. Schagerström que notre engagement n'existait plus. Voyant tarder la réponse, vous avez estimé convenable de tenter une réconciliation avec moi. Le bouquet de fleurs était sans doute le signe convenu. S'il n'en avait pas été ainsi, vous n'auriez certainement pas, dans les circonstances actuelles, pris le parti de l'accepter. »

Charlotte Löwensköld lut et relut la lettre sans comprendre. « Une personne que j'ai rencontrée hier soir… »

— Je n'y comprends rien, murmura-t-elle désemparée, puis elle recommença : « Une personne que j'ai rencontrée hier soir… Une personne que j'ai rencontrée… »

Elle eut l'impression que quelque chose de glissant et de visqueux, quelque chose ressemblant à un gros serpent, montait autour d'elle, l'enlaçant jusqu'à l'étouffer.

C'était le serpent de la calomnie qui l'enserrait et qui allait la garder prisonnière pour longtemps.

LE SUCRIER

Lorsque Karl Artur Ekenstedt, cinq ans plus tôt, avait fait sa première apparition à Korskyrka, c'était un piétiste rigoureux. Il avait considéré Charlotte Löwensköld comme un être perdu et avait à peine voulu échanger une parole avec elle.

Cette attitude avait piqué au vif la jeune fille, et elle avait résolu de l'amener à faire promptement amende honorable.

Elle s'était vite rendu compte de sa complète inexpérience en ce qui concerne les connaissances pratiques, indispensables à un pasteur et elle avait essayé de lui venir en aide. Au début, il s'était montré timide et très réservé, mais après quelque temps, au lieu de l'éconduire, il avait de plus en plus eu recours à ses services, plus même qu'elle ne l'aurait désiré.

Il faisait de longues promenades pour aller voir de pauvres vieilles gens demeurant dans des cabanes au fonds des bois, et il priait fréquemment Charlotte de raccompagner. Il affirmait qu'elle s'entendait mieux que lui à causer avec les vieux, à les remonter et à les consoler dans leurs petits soucis.

C'est au cours de ces expéditions à deux que Charlotte s'était mise à aimer Karl Artur. Jusque-là son rêve avait été d'épouser un bel et vaillant officier, mais elle s'éprit du jeune vicaire si discret et si distingué, qui n'aurait pas voulu tuer une mouche et n'avait jamais prononcé un gros mot.

Pendant quelque temps, ils avaient pu continuer en toute liberté leurs promenades et leurs causeries. Or, au début de juillet, Jacquette Ekenstedt, la sœur de Karl Artur, vint en visite à Korskyrka. Il n'y avait là rien d'étonnant, car la femme du pasteur Forsius était une vieille amie de la colonelle Ekenstedt. Il était bien naturel qu'elle eût invité la sœur du jeune vicaire à venir faire un séjour au presbytère.

Jacquette Ekenstedt partagea la chambre de Charlotte, et les deux jeunes filles devinrent de grandes amies. Jacquette se prit d'une telle affection pour Charlotte qu'on eût pu croire qu'elle s'était rendue à Korskyrka à cause d'elle plutôt qu'à cause de son frère.

Après le départ de Jacquette, la colonelle Ekenstedt envoya à Mme Forsius une lettre que celle-ci donna à lire à Charlotte. La lettre contenait une invitation pour Charlotte à venir à Karlstad voir Jacquette. La colonelle écrivait que sa fille ne tarissait pas d'éloges sur la charmante jeune fille dont elle avait fait la connaissance à Korskyrka. Elle en avait parlé en termes si enthousiastes qu'elle avait rendu sa mère curieuse de voir Charlotte.

D'ailleurs, disait la lettre, la colonelle s'intéressait tout particulièrement à Charlotte, puisque celle-ci était une Löwensköld. Elle appartenait à la branche cadette, qui n'avait jamais été érigée en baronnie, mais n'en descendait pas moins du vieux général de Hedeby. Il existait donc un lien de parenté entre les deux familles.

Dès que Charlotte eut pris connaissance de la lettre, elle déclara qu'elle ne voulait pas aller à Karlstad. Elle n'était pas assez sotte pour ne pas comprendre que Jacquette avait fait part à sa mère des sentiments de Karl Artur à son égard. Elle devinait qu'on ne l'appelait à Karlstad que parce que la colo-

nelle voulait, de ses propres yeux, juger si elle constituait une bru acceptable.

Cependant Mme Forsius, et surtout Karl Artur, avaient insisté pour qu'elle acceptât l'invitation. Karl Artur et Charlotte étaient à cette époque secrètement fiancés, et Karl Artur supplia la jeune fille de déférer au désir exprimé par la colonelle. Comme il avait embrassé l'état ecclésiastique contre la volonté de ses parents, et bien qu'il ne pût être question pour lui, quoi qu'il arrivât, de rompre ses fiançailles, il était désireux de leur épargner un nouveau chagrin. Ils seraient heureux et charmés dès qu'ils la verraient, cela ne faisait par l'ombre d'un doute. Jamais Karl Artur n'avait rencontré de jeune fille qui sût autant qu'elle s'entendre avec des gens d'âge. C'est en constatant combien elle était bonne envers le vieux ménage du presbytère, – et du reste envers tous les vieillards – qu'il s'était attaché à elle. Si seulement elle consentait à se rendre à Karlstad, il répondait du succès : tout se passerait à merveille.

À force de persuasions et de prières, il avait fini par obtenir gain de cause.

Il fallait une journée entière de voyage pour aller à Karlstad, et comme il n'était pas convenable qu'une jeune fille voyageât seule, Mme Forsius s'était arrangée pour ménager à Charlotte une place dans la voiture du maître de forge Moberger qui, en compagnie de sa femme, devait assister à un mariage, précisément à Karlstad.

Mme Forsius n'avait pas négligé d'adresser en l'embarquant une foule de conseils et d'exhortations à la jeune fille, qui lui avait promis d'être raisonnable.

Le fait de passer toute une journée sur le strapontin d'une voiture fermée, en face de M. et de Mme Moberger qui ronflaient chacun dans un coin, ne constituait pas une très heureuse préparation pour le séjour à Karlstad.

Mme Moberger redoutait les courants d'air et ne permettait d'ouvrir les glaces que d'un côté, et encore fort rarement. Et plus la chaleur augmentait, plus on suffoquait dans la berline, mieux elle dormait. Au début Charlotte avait essayé d'engager la conversation avec ses compagnons de voyage, mais les Moberger avaient eu beaucoup à faire chez eux avant de se mettre en route, et ils entendaient se reposer.

Les petits pieds de Charlotte tambourinaient contre le fond de la voiture sans qu'elle s'en rendît compte. Tout à coup, Mme Moberger s'était réveillée et l'avait priée d'avoir l'amabilité de rester tranquille.

Aux relais, les Moberger ouvraient leurs sacs de provisions, mangeaient copieusement et n'oubliaient certes pas d'offrir à Charlotte de partager leur repas. Ils furent en somme très gentils pour elle durant tout le voyage, ce qui n'empêche que ce fut miracle qu'on arrivât à destination sans qu'elle leur eût faussé compagnie.

Plus le voyage se prolongeait, plus la jeune fille, moite de sueur, s'énervait à la chaleur torride, et plus son courage l'abandonnait. Elle entreprenait cette expédition pour l'amour de Karl Artur, mais elle finit par ne plus même sentir cet amour, et par se demander pourquoi, au fond, elle allait à Karlstad s'offrir en spectacle. Plusieurs fois, elle fut tentée d'ouvrir la portière, de sauter à terre et de rentrer à pied chez elle. Si elle ne céda pas à la tentation, c'est qu'elle était trop lasse et trop dégoûtée de tout pour accomplir un geste.

Quand on arriva enfin à la maison des Ekenstedt, elle était d'une humeur à crier, à trépigner ou à casser quelque chose, ce qui l'aurait remise d'aplomb. Jacquette Ekenstedt vint au-devant d'elle, gaie et affectueuse, mais dès que Charlotte l'aperçut, elle eut l'intuition d'être fagotée dans des vêtements démodés, et surtout d'être bizarrement chaussée. Ses souliers étaient tout neufs, fabriqués pour le voyage par le cordonnier de la commune, qui avait certes fait de son mieux, mais ils étaient lourds, ils craquaient et sentaient exagérément le cuir.

Jacquette la conduisit par une enfilade de belles pièces au boudoir de la colonelle. En traversant l'appartement et en admirant les beaux parquets de marqueterie, les grandes glaces et les élégants panneaux peints au-dessus des portes, Charlotte perdait tout espoir d'être acceptée pour bru dans cette maison. Quelle stupidité d'être venue en un pareil endroit !

Quand elle eut été introduite auprès de la colonelle, le désarroi de Charlotte et son impression d'avoir fait fausse route, n'en furent que plus grands. La colonelle était assise près de la fenêtre dans un fauteuil sculpté et lisait ; un livre français, sans doute, car en apercevant Charlotte, elle prononça quelques mots en cette langue : était-elle si absorbée par sa lecture qu'elle ne s'aperçut pas de sa distraction ? Charlotte comprit ce qu'on lui disait, mais elle fut vexée de ce qu'elle considérait comme un coup de sonde lancé par la colonelle pour se rendre habilement compte du degré d'éducation linguistique que possédait son invitée. Charlotte répondit donc en usant du vermlandais populaire.

La belle dame écarquilla légèrement les yeux, l'air fort amusé, et la jeune fille continua d'étaler ses effarantes con-

naissances du dialecte de sa province. Comme elle ne pouvait ni crier, ni sauter, ni rien casser, c'était une détente pour elle de parler vermlandais. La partie étant perdue sans espoir, elle tenait à montrer à ces gens du monde qu'elle ne cherchait nullement, pour leur plaire, à paraître autre qu'elle n'était.

Charlotte était arrivée si tard que ses hôtes avaient déjà soupé ; aussi, après un petit moment, la colonelle dit à Jacquette de conduire son amie à la salle à manger et de lui faire servir de quoi se restaurer.

Ce fut la fin de la journée.

Le lendemain était un dimanche. Aussitôt le déjeuner terminé, on se rendit à l'église, et l'on y entendit le sermon du pasteur Sjöberg, doyen du chapitre. Le service religieux dura deux bonnes heures et demie, et, à la sortie, le colonel et sa femme, Jacquette et Charlotte se promenèrent sur la place de Karlstad. On y rencontrait une foule de connaissances et d'amis, et un certain nombre de messieurs se joignirent au petit groupe. Mais tous s'entretenaient exclusivement avec la colonelle sans honorer Jacquette et Charlotte d'un regard.

Après la promenade, Charlotte regagna ainsi que les autres la maison des Ekenstedt où il y avait, comme à l'ordinaire, un dîner de famille, auquel assistaient le doyen du chapitre, le conseiller général, les frères Stake et Eva Ekenstedt, escortée de son lieutenant.

Au cours du repas, la colonelle entama une conversation spirituelle et distinguée avec le doyen et le conseiller. Eva et Jacquette n'ouvraient pas la bouche, et Charlotte restait muette elle aussi, car elle comprenait qu'il était de règle dans

la maison que la jeunesse ne parlât point à table. Pendant tout le dîner, elle souhaita de se trouver à mille lieues de là. On eût cru qu'elle guettait l'occasion de prouver aux parents de Karl Artur qu'elle ne convenait pas à leur fils et ne conservait au surplus aucun doute à cet égard. Parler patois n'avait peut-être pas suffi, il fallait trouver autre chose de plus efficace et de plus décisif.

Après un pareil voyage, un pareil sermon, une pareille promenade et un pareil dîner, elle était prête à manifester qu'elle en avait assez.

Une des vieilles domestiques bien stylées du logis, qui faisait le service à table, passait en ce moment en offrant des framboises, et Charlotte en mit dans son assiette comme les autres convives. Puis elle tendit la main, atteignit un sucrier placé devant elle et se mit machinalement à saupoudrer ses framboises de sucre. Elle ne se rendait pas compte qu'elle en prenait plus que de raison. Jacquette lui glissa tout à coup à l'oreille :

— Ne mets pas tant de sucre ! Maman n'aime pas ça.

Charlotte savait bien que les personnes âgées considéraient comme un luxe inutile de sucrer les plats à table. À Korskyrka, à peine touchait-elle au sucrier que le pasteur Forsius arrêtait cette tentative par une admonition. Elle ne fut donc nullement surprise de l'avertissement de Jacquette. Mais elle y vit un moyen de mettre en évidence l'esprit d'opposition et de rébellion qui avait fermenté en elle dès le départ de Korskyrka. Elle enfonça donc profondément la cuiller dans le sucrier et saupoudra de son contenu les framboises jusqu'à les transformer en un monceau de neige.

Il y eut un moment de silence. Tout le monde sentait qu'il ne pourrait pas ne pas y avoir un éclat. Et, en effet, une petite observation de la colonelle ne tarda pas à venir.

— Vous devez avoir des framboises bien acides à Korskyrka. Chez nous elles ne sont pas aussi terribles. Je ne crois pas qu'elles aient besoin de plus de sucre.

Mais Charlotte fit comme si elle n'avait rien entendu et continua à sucrer les fruits. Et, ce faisant, elle se disait : « Si je ne m'arrête pas, je n'épouserai certainement pas Karl Artur et je serai malheureuse toute ma vie. »

Alors le colonel voulut soutenir sa femme.

— Vous n'allez plus pouvoir sentir le goût des framboises, ma chère demoiselle Charlotte.

Il avait à peine terminé sa phrase que Charlotte déposa la cuiller, saisit le sucrier des deux mains et en renversa le contenu dans son assiette.

Puis, ayant reposé le sucrier sur la table, elle se raidit sur sa chaise et dévisagea les convives, prête à tenir tête à l'ouragan.

— Jacquette, fit le colonel, tu pourrais peut-être accompagner ton amie dans ta chambre.

Mais Mme Ekenstedt écarta d'un geste cette proposition.

— Non, non, non, prononça-t-elle. Non, pas ça.

Rien qu'un instant elle sembla chercher ce qu'elle allait dire. Puis une lueur amusée fit briller ses beaux yeux, et elle reprit, en s'adressant cette fois au doyen et non plus à Charlotte.

— Vous avez entendu raconter, mon cousin, ce qui est arrivé lorsque ma tante Clémentine épousa le comte Cronfelt ? Les pères des deux jeunes gens s'étaient rencontrés à Stockholm à la diète et y avaient décidé le mariage, mais l'affaire une fois arrangée entre eux, le jeune Cronfelt déclara qu'il voulait voir sa future avant de rien conclure. Or, ma tante Clémentine était à Hedeby, et comme cela aurait fait sensation si on l'avait mandée à Stockholm, il fut entendu que le comte Cronfelt se rendrait à Bro et regarderait la jeune fille le dimanche à l'église. Remarquez, mon cousin, que ma tante Clémentine aurait avec plaisir consenti à épouser un beau jeune homme de vieille noblesse, mais elle avait appris qu'il allait venir au temple pour la voir et il lui déplaisait fort d'être exposée en spectacle. Elle aurait volontiers manqué le service ce dimanche-là, mais, à cette époque, il ne pouvait être question de s'opposer à la volonté des parents. Elle dut se faire aussi belle que possible et s'installer dans le banc réservé des Löwensköld pour permettre au comte Cronfelt et à un ami de ce jeune homme de l'examiner à loisir. Savez-vous ce qu'elle fit alors, mon cousin ? Eh bien, quand l'organiste eut entonné le premier cantique, elle se mit à chanter très fort, et à chanter faux. Et elle persévéra, cantique après cantique, jusqu'à la fin de l'office. Lorsque, ensuite, elle sortit sur le parvis de l'église, le comte Cronfelt vint au-devant d'elle et s'inclinant profondément, lui dit : « Je comprends qu'une Löwensköld n'accepte pas de se laisser examiner comme un cheval à la foire, et je vous présente mes excuses. » Là-dessus, il s'en alla, mais il revint, mon cousin, et fit la connaissance de la jeune fille chez elle à Hedeby ; ils se marièrent, et vécurent sans doute très heureux ensemble. Mais vous avez certainement déjà entendu cette histoire, mon cousin ?

— Peut-être bien, mais pas aussi bien racontée, dit le doyen, qui n'avait rien compris.

Charlotte, en revanche, avait compris. Elle, avait écouté le cœur rempli d'une attente anxieuse, et elle dévorait des yeux la colonelle. Celle-ci la regarda, sourit et se tourna de nouveau vers le doyen.

— Vous voyez, mon cousin, que nous avons ici à table, au milieu de nous, une jeune fille. Et elle est venue pour que moi et mon mari nous puissions la passer en revue et décider si nous la jugeons digne d'être la femme de Karl Artur. Mais c'est une Löwensköld, mon cousin ; elle tient de famille, elle n'aime pas qu'on la donne en spectacle. Et vous savez, cousin, depuis son arrivée hier soir, elle n'a pas cessé de chanter faux, tout comme ma tante Clémentine.

Aussi vais-je suivre l'exemple du comte Cronfelt et lui présenter mes excuses, en disant comme lui que je comprends qu'une demoiselle Löwensköld n'admette pas qu'on l'examine ainsi que l'on ferait d'un cheval à la foire.

À ces mots, elle se leva et ouvrit ses bras. Charlotte s'y jeta et embrassa la colonelle en pleurant de bonheur, d'admiration et de gratitude.

Depuis cette minute, elle avait aimé sa belle-mère presque plus que Karl Artur lui-même. À cause d'elle, pour qu'elle vît se réaliser ses rêves, Charlotte avait persuadé à Karl Artur de retourner à Upsal et de terminer ses études ; à cause d'elle, elle avait voulu cet été le pousser au professorat pour qu'il eût une situation convenable et ne restât pas toujours le pauvre pasteur suffragant d'une paroisse de campagne.

À cause d'elle, elle venait ce matin de vaincre son orgueil et de s'humilier.

LA LETTRE

Installée dans sa chambre, Charlotte Löwensköld écrivait à sa belle-mère, ou du moins à celle que jusqu'à ce jour elle avait considérée comme telle, à la colonelle Ekenstedt.

Elle écrivait longuement, couvrant son papier de lignes serrées. Elle écrivait à la seule personne au monde qui l'avait toujours comprise, pour lui expliquer son plan d'action.

Elle avait débuté par un compte rendu de la proposition de Schagerström et de ce qui en était résulté, narrant la conversation au jardin sans se faire meilleure qu'elle n'était. Elle avouait qu'elle s'était mise en colère et avait taquiné Karl Artur, mais elle affirmait que pas une seconde elle n'avait eu l'intention de rompre avec lui.

Puis elle avait passé à la conversation du matin et à l'effarant aveu de Karl Artur concernant ses fiançailles avec une colporteuse dalécarlienne. Elle racontait comment elle avait essayé de le reprendre, qu'elle s'était vue sur le point de réussir, mais que tout était perdu, par suite de la malencontreuse arrivée d'un bouquet de fleurs, envoyé par Schagerström.

Elle fit part à la colonelle du billet insensé que Karl Artur lui avait adressé et enfin de la ferme résolution qu'elle avait prise à ce sujet. Elle espérait que sa belle-mère allait la comprendre, comme elle l'avait comprise dès le premier jour de leur rencontre.

Elle n'avait pas le choix. Une personne – elle ne savait qui, mais supposait que c'était une des dames du bourg, –

l'avait accusée d'être fausse, sournoise et calculatrice. Une calomnie pareille ne pouvait rester impunie.

Et comme elle n'était qu'une jeune fille pauvre, mangeant le pain d'autrui et n'ayant ni père ni frère pour prendre sa cause en main, elle se ferait justice elle-même.

D'ailleurs elle se sentait de taille à terminer cette affaire toute seule. Elle n'était pas de ces femmes douces et timorées qui ne savent manier que l'aiguille et le balai. Elle était capable de charger un fusil et de viser : lors de la dernière chasse d'automne c'est elle qui avait abattu le plus grand élan.

Et le courage ne lui manquait pas. Un jour à la foire, elle avait allongé une gifle à un maquignon qui avait maltraité un cheval. Elle s'était attendue à ce qu'il lui donnât un coup de couteau, mais cette considération n'avait pas arrêté son geste.

Elle s'était fait un ennemi mortel du capitaine Hammarberg en refusant, à un dîner, d'être placée à côté de lui. Elle n'aurait pu rester pendant un long repas à converser avec un homme qui avait ruiné un ami au jeu et l'avait poussé de la sorte au suicide. Après avoir montré tant de hardiesse pour une affaire qui ne la concernait pas, comment hésiterait-elle lorsqu'il s'agissait de sa propre cause ?

La créature qui l'avait accusée devant Karl Artur devait être si vile qu'elle empestait l'air autour d'elle et répandait du venin partout. On ne pourrait rendre un meilleur service à l'humanité que de détruire un pareil monstre.

Après avoir lu le billet de Karl Artur, Charlotte avait su ce qu'il lui restait à faire. Elle aurait voulu monter tout de suite dans sa chambre et prendre le fusil qui était chargé.

Elle n'aurait eu qu'à le décrocher du mur et le jeter sur son épaule.

Personne au presbytère ne l'eût arrêtée. Elle aurait sifflé le chien et pris le chemin du lac, comme si elle fût allée voir si les jeunes canards étaient assez grands pour qu'on pût les tirer. Une fois hors de vue du presbytère, elle se serait dirigée vers le bourg, car ce ne pouvait être que là que se trouvait l'être malfaisant qui avait empoisonné l'âme de Karl Artur.

La calomniée s'était dit qu'elle ferait halte devant la maison où habitait la personne en question et l'appellerait. Alors, dès que celle-ci serait sortie, Charlotte la tuerait net, d'une balle au cœur.

Cependant la difficulté était de savoir qui, parmi les femmes du bourg, était la coupable. Il lui fallait attendre d'être fixée à ce sujet. Un moment, elle avait songé à suivre l'exemple de Karl Artur et à marcher droit devant elle, se fiant à Dieu pour qu'il envoyât sur son chemin la maudite, mais Charlotte n'avait pas osé. Quant à aller trouver Karl Artur dans le pavillon et à tâcher de savoir par lui le nom de cette personne, elle n'était pas assez sotte pour ne pas comprendre que cela n'eût servi à rien et qu'il se serait refusé à toute dénonciation.

Aussi avait-elle résolu d'employer la ruse. Elle allait se montrer calme et impassible. Elle pensait pouvoir ainsi arracher son secret à Karl Artur.

Elle avait essayé sur-le-champ de se maîtriser. Dans son désarroi, elle avait déchiré le bouquet de Schagerström, mais elle s'était imposé de ramasser les pétales de roses éparpillés. Elle avait également pris sur elle de chercher la bague de

fiançailles que Karl Artur lui avait renvoyée et qui avait roulé sous un meuble. Puis elle était montée dans sa chambre et comme elle s'était aperçue qu'il n'était que sept heures et demie et qu'elle disposait par conséquent de beaucoup de temps avant de rencontrer Karl Artur à la table du déjeuner, elle en avait profité pour écrire cette lettre à sa chère belle-mère.

Au moment où la lettre arriverait à Karlstad, le dénouement aurait eu lieu. Sa résolution était inébranlable. Mais elle se félicitait d'un retard qui lui avait permis de tout expliquer à la seule personne dont le jugement lui importât, et de l'assurer que, du fond du cœur, elle restait attachée à l'admirable amie, à la mère qu'elle aimait par-dessus tout.

Charlotte en était là. Son épître était terminée et elle se mit à la relire. Oui, c'était bien cela. C'était clair et net. La colonelle allait certainement comprendre que la faute n'incombait pas à elle, Charlotte, mais qu'elle était faussement accusée et avait le droit de se venger.

Mais au fur et à mesure que Charlotte avançait dans sa lecture, elle y discerna autre chose. Elle comprit que dans son désir de se disculper, elle avait jeté un jour défavorable sur Karl Artur. Et plus elle lisait, plus le sang lui montait aux joues. Le colonel et Mme Ekenstedt n'allaient-ils pas se fâcher contre Karl Artur ?

Elle venait le matin même de lui conseiller de prendre garde à la colère de ses parents, et voilà que, par cette lettre, elle allait peut-être déchaîner en eux une irritation dont il serait victime.

En somme, elle se mettait en lumière au préjudice de Karl Artur. Elle avait parlé de lui comme d'un être absolument privé de raison.

Et c'était une pareille lettre qu'elle comptait envoyer à la mère de Karl Artur, elle qui pourtant la chérissait ? N'était-elle pas complètement folle, elle aussi ?

Allait-elle vraiment causer un pareil chagrin à la femme qu'elle aimait tant ? Elle avait donc oublié l'indulgent accueil qu'elle avait reçu à Karlstad lors de sa première visite ? Manquerait-elle complètement de charité ?

Charlotte déchira la longue lettre et entreprit d'en écrire une autre. Elle s'y donnerait tous les torts. Elle disculperait Karl Artur. Elle ne ferait que son devoir en agissant ainsi. Karl Artur était destiné à une œuvre pleine de grandeur. Elle se réjouirait de pouvoir écarter de lui tous les maux.

Il s'était séparé d'elle, mais elle l'aimait toujours ; elle l'aiderait et le protégerait ce jour-là comme auparavant.

Elle reprit la plume et commença urne autre lettre :

« Ma très chère belle-mère, puissiez-vous ne pas me juger trop sévèrement… »

Mais là-dessus elle se trouva à court. Qu'allait-elle dire ? Mentir n'avait jamais été son fait, et il n'était pas facile de présenter la vérité sous un jour mitigé.

D'ailleurs avant qu'elle eût eu le temps de beaucoup réfléchir, la cloche du déjeuner sonna.

Alors Charlotte se contenta de mettre tout simplement sa signature sous les deux lignes écrites, plia la lettre et la

cacheta. Puis elle l'emporta en descendant et la glissa dans la sacoche du courrier.

En entrant dans la salle à manger, elle se dit soudain qu'elle n'avait plus besoin de chercher à savoir qui était la calomniatrice. Si elle voulait réellement prendre sur elle la faute, elle ne pouvait punir personne.

DANS LES NUAGES

I

Le déjeuner au presbytère, composé d'œufs frais, de pain, de beurre, de bouillie avec de la crème fouettée, et qui se terminait par une légère tasse de café accompagnée de ces délicieux petits pains au lait qu'on n'arrivait nulle part dans la paroisse à confectionner aussi bien, était d'ordinaire le plus agréable de tous les repas du jour. Les deux vieux, le pasteur et sa femme, qui venaient de se lever, étaient gais comme s'ils avaient eu dix-sept ans. Le repos de la nuit leur avait redonné des forces. La lassitude des ans, qui se faisait sentir plus tard au cours de la journée, avait disparu ; ils plaisantaient d'ordinaire avec leurs deux convives et se taquinaient mutuellement.

Mais ce matin-là, il ne pouvait évidemment être question de rire ni de bavarder. Les jeunes gens étaient l'un et l'autre en disgrâce : Charlotte pour la façon dont elle avait répondu à Schagerström, et le vicaire pour le sans-gêne avec lequel, la veille, il avait négligé de paraître aux deux repas sans avertissement préalable.

Aussi, lorsque Charlotte arriva en coup de vent dans la salle à manger, où les autres se trouvaient déjà installés, fut-elle reçue par une exclamation courroucée de Mme Forsius :

— Est-ce que tu comptes te mettre à table avec des mains pareilles ?

Charlotte jeta un coup d'œil sur ses doigts qui étaient en effet tout barbouillés d'encre.

— Ah, mais non ! répondit-elle en riant. Vous avez tout à fait raison, ma tante. Pardon ! Pardon !

Elle sortit précipitamment et revint bientôt les mains nettes, ne manifestant pas le moindre dépit d'avoir été ainsi réprimandée, et par-dessus le marché, en présence de son fiancé.

Mme Forsius la regarda légèrement surprise.

« Que se passe-t-il ? songea-t-elle. Un jour elle siffle comme un serpent, le lendemain elle roucoule comme une colombe. Ah ! que la jeunesse d'aujourd'hui est difficile à comprendre ! »

Karl Artur se hâta de présenter des excuses au sujet de sa négligence. Il avait voulu faire une promenade, mais s'étant senti fatigué, il s'était étendu pour se reposer dans le bois. Il s'était endormi, et à son réveil il avait constaté à sa profonde surprise qu'il avait laissé passer non seulement l'heure du dîner, mais encore celle du souper.

Mme Forsius fut heureuse de voir que le jeune suffragant possédait assez de savoir-vivre pour fournir une explication de son absence.

— Il ne faut pas être si discret, déclara-t-elle gracieusement. Nous aurions bien pu vous servir quelque chose, même si nous avions déjà fini notre repas.

— Vous êtes trop aimable, tante Regina.

— Eh bien, il s'agit maintenant de prendre une revanche et de mettre les bouchées doubles.

— Je vous dirai, ma tante, que je n'ai pas été trop à plaindre. Je suis entré chez l'organiste, en passant, et Mme Sundler m'a donné à souper.

Une légère exclamation poussée par Charlotte incita le jeune homme à se retourner, et il rougit violemment. Il se dit qu'il n'aurait pas dû prononcer le nom de Mme Sundler. Charlotte n'allait-elle pas bondir, crier qu'elle comprenait que Thea Sundler était son accusatrice de la veille et causer ainsi une scène ?

Mais Charlotte ne bougea pas. Ses traits reflétaient une parfaite sérénité. Si Karl Artur n'avait pas été prévenu de l'hypocrisie que cachait ce front d'une blancheur immaculée, il l'aurait jugé rayonnant d'une sorte de clarté intérieure.

On ne saurait s'étonner que Charlotte, ce matin, intriguât les personnes réunies autour de la table. C'est qu'un mystérieux phénomène se passait en elle.

Peut-être avons-nous tort de parler de mystère, car il s'agissait simplement de l'impression que nous avons tous dû ressentir, quand nous avons essayé, dans la faible mesure de nos forces, de remplir un devoir pénible ou de nous imposer un sacrifice. Il est plus que probable que nous étions alors d'humeur maussade, qu'aucun enthousiasme, pas même la certitude de prendre un parti sage et juste, ne venait nous réconforter, et que, personnellement, nous ne nous attendions qu'à des ennuis et à de la souffrance. Or, soudain, voici que notre cœur a tressailli d'allégresse, qu'il s'est mis à battre avec une légèreté insoupçonnée, et qu'une indicible satisfaction a envahi notre être. Comme par miracle, nous nous sommes sentis élevés au-dessus de nous-mêmes, nous avons éprouvé une indifférence complète à l'égard de tous les désagréments possibles, nous avons même eu la convic-

tion que, dès ce moment, nous allions traverser, impassibles, l'existence, que rien ne pourrait jamais troubler la joie calme et solennelle dont nous étions pénétrés.

C'est une impression de cette nature qui s'était emparée de Charlotte pendant le déjeuner. Le sentiment de son malheur, la colère, la soif de vengeance, l'orgueil blessé, l'amour dédaigné, tout avait cédé la place au bonheur ineffable qu'elle éprouvait à l'idée du sacrifice qu'elle s'imposait pour sauver l'objet de son amour.

En ce moment il n'y avait en elle qu'une tendre compréhension et une sympathie affectueuse. Elle trouvait tout le monde admirable, et n'avait qu'un regret : celui de ne pas aimer assez.

Elle regardait le doyen du diocèse, le pasteur Forsius. C'était un petit vieux, sec et maigre, à la tête chauve, au menton rasé, au front trop haut, avec de petits yeux vifs et éveillés. Il avait plutôt l'air d'un savant professeur d'université que d'un ecclésiastique. D'ailleurs, il s'était d'abord destiné à la carrière scientifique. Né dans ce XVIIe siècle où le nom de Linné brillait de son plus vif éclat, il avait étudié les sciences naturelles et venait d'être nommé professeur de botanique à la faculté de Lund, lorsqu'on lui offrit la chaire de pasteur à Korskyrka. La paroisse n'avait cessé depuis des années d'être administrée par des membres de la famille Forsius. Elle, avait passé de père en fils, ainsi qu'un majorat, et du moment que le professeur de botanique, Petrus Forsius, était le dernier du nom, on l'avait prié, ou plutôt supplié d'assumer la direction spirituelle des gens de Korskyrka, et d'abandonner les plantes à leur sort.

Tout cela, Charlotte le savait depuis longtemps, mais elle ne s'était jamais rendu compte du sacrifice que le vieux

doyen avait fait en abandonnant ses études bien aimées. Il était devenu un très digne pasteur. Dans ses veines coulait le sang de tant d'ecclésiastiques excellents qu'il exerçait son ministère avec une capacité qui semblait innée. Mais à de multiples petits signes, Charlotte avait cru comprendre qu'il regrettait encore de n'avoir pu rester à la place qui paraissait lui avoir été naturellement assignée pour réaliser son œuvre.

Depuis qu'on lui avait adjoint un suffragant, on voyait ce vieillard de soixante-quinze ans reprendre ses chères études, s'en allant herboriser pour ensuite, rentré chez lui, s'occuper à sécher ses plantes, les coller sur du papier et classer ses collections. Il n'en négligeait pas pour cela les intérêts de sa paroisse. Son principal souci était de maintenir la concorde et la bonne entente entre ses ouailles, d'aplanir tous les petits différends qui aigrissent les esprits. C'est pourquoi, la veille, il avait si sévèrement jugé la réponse brusque de Charlotte à Schagerström. Mais la veille, Charlotte n'était pas la même. Elle avait alors jugé le vieillard inutilement déférent et pusillanime… Ce matin, elle le comprenait d'une tout autre façon.

Et Mme Forsius…

Charlotte tourna les yeux vers la vieille dame ; elle était grande, maigre, osseuse, et manquait complètement de grâce. Ses cheveux, qui s'obstinaient à ne pas blanchir, bien qu'elle fût du même âge que le pasteur, étaient séparés par une raie médiane et lui couvraient presque les oreilles avant de disparaître sous une coiffe de tulle noir. Ils cachaient ainsi une partie du visage, et Charlotte se disait que c'était peut-être avec intention, attendu que Mme Forsius n'avait rien de bien beau à montrer. Peut-être trouvait-elle suffisant de laisser voir ses yeux qui ressemblaient à deux grains de poivre

tout ronds, son nez camus aux narines largement dilatées, ses sourcils qui n'étaient que deux petites touffes de poils, sa large bouche et ses pommettes saillantes.

Elle avait l'air sévère, mais si elle se montrait un peu exigeante à l'égard des gens de sa maison, elle ne se passait non plus rien à elle-même. Jamais elle ne s'accordait de repos. On avait coutume de dire dans la commune que servir de corps à l'âme de Mme Forsius ne constituait point une sinécure. Elle ne restait pas une heure tranquille, une broderie ou un tricot en main, non, elle n'était dans son élément qu'au milieu des gros ouvrages. De sa vie, elle ne s'était livrée à ces inutiles occupations qui consistent à lire un roman ou à tapoter sur un piano.

Charlotte, qui l'avait parfois considérée comme exagérément ardente au travail, ne pouvait aujourd'hui se lasser de l'admirer. N'était-il pas beau de ne jamais se ménager, de déployer une infatigable activité jusque dans une vieillesse reculée ? N'était-il pas beau de vouloir que tout fût propre et en ordre dans le moindre recoin et de ne demander à la vie que le droit au labeur ?

Elle n'était d'ailleurs jamais ennuyeuse. Quel sens du comique elle avait ! Et quel don de dire des choses amusantes qui faisaient se pâmer de rire ses auditeurs !

Mme Forsius avait continué à parler de Mme Sundler avec Karl Artur. Il lui avait confié qu'il était allé la voir parce qu'elle était fille d'une vieille amie de la famille, Malvina Spaak.

— Mais oui ! mais oui ! opina Mme Forsius, qui connaissait sur le bout du doigt toute sa province, et notamment toutes les personnes qui s'étaient acquis une réputation de

bonnes ménagères. Malvina Spaak était une femme capable et travailleuse.

Karl Artur demanda si elle ne jugeait pas que la fille avait hérité des bonnes qualités de la mère.

— Je ne conteste pas qu'elle ne tienne correctement sa maison, répondit Mme Forsius, mais je crains qu'elle ne soit un peu toquée.

— Toquée ? répéta Karl Artur.

— Mais oui, toquée. Personne ici ne l'aime ; aussi ai-je voulu causer un peu avec elle et savez-vous, Karl Artur, ce qu'elle m'a dit un jour au moment de prendre congé ? Elle m'a dit textuellement en roulant des yeux blancs : « Quand vous verrez un nuage d'argent bordé d'or, pensez à moi ! » Oui, elle a dit ça. Qu'entendait-elle par là ?

Lorsque Mme Forsius eut raconté cette histoire, on vit tressaillir les muscles de sa bouche. Il y avait quelque chose de si comique dans cette idée : un être doué de raison lui demandant, à elle, Regina Forsius, de contempler des nuages bordés d'or !

Elle fit son possible pour réprimer un fou rire. Ne s'était-elle pas promis d'être grave et sévère envers la jeunesse pendant tout le déjeuner ? C'était un dur combat, Charlotte s'en apercevait. Mais soudain tout le visage de Mme Forsius se contracta. Ses yeux se plissèrent, ses narines se gonflèrent, la bouche serrée se détendit, et enfin, le rire jaillit. Et tandis que la figure entière n'était que grimaces, le corps se mettait à exécuter des mouvements désordonnés.

Et tout le monde fut forcé de partager cette hilarité, il n'y avait pas moyen d'agir autrement. Au fait, se disait Char-

lotte, on n'avait qu'à voir rire une seule fois Mme Forsius pour l'aimer.

On ne voyait plus sa laideur. On se sentait attiré et séduit par sa gaîté.

II

Après le déjeuner, aussitôt que Karl Artur eut quitté la pièce, Mme Forsius confia à Charlotte que le pasteur avait décidé de faire une visite à Sjötorp. Bien que se trouvant dans le même état d'exaltation, la jeune fille n'en éprouva pas moins un certain sentiment d'inquiétude. Cette visite ne semblerait-elle pas confirmer les soupçons de Karl Artur ? Pourtant elle reprit vite son calme. Elle vivait dans les nuages. Peu importait au fond ce qui se passait en bas, sur la terre.

À onze heures et demie, la grande voiture couverte était devant la porte. Le pasteur ne se promenait pas dans un équipage à quatre chevaux comme Schagerström, mais ses deux chevaux gris pommelé, à crinières et à queues noires, son cocher imposant qui, avec beaucoup de dignité, portait la livrée sombre, pouvaient tenir dignement leur place dans toute circonstance. À vrai dire, la seule chose qu'on eût pu reprocher à l'équipage du presbytère, c'était l'embonpoint des chevaux. Le pasteur les ménageait trop. Il lui en avait même coûté de les sortir ce jour-là. Si cela avait pu se faire, il aurait préféré s'en aller dans un cabriolet, avec un seul cheval.

Mme Forsius et Charlotte étaient invitées à venir prendre une tasse de café chez la femme du pharmacien, Mme Graberg, dont c'était la fête, et comme le chemin de Sjötorp passait près du bourg, le pasteur les emmena un bout de chemin. Au moment où le véhicule franchissait la grille, Charlotte se tourna vers le pasteur comme si une idée soudaine lui traversait l'esprit.

— Le maître de forges m'a envoyé ce matin un bouquet de belles roses, avant que vous fussiez levés. Si vous le jugez à propos, mon oncle, vous pourriez lui adresser un mot de remerciements.

La surprise et le plaisir des deux vieilles gens furent manifestes. Ils ressentaient un vrai soulagement. Il n'y aurait pas de brouille, Schagerström n'était pas froissé, alors qu'il eût été en droit de l'être.

— Et tu dis ça maintenant ! s'écria Mme Forsius. Tu es bien bizarre, il faut l'avouer.

Elle n'en était pas moins ravie. Elle se renseigna sur la façon dont le bouquet était arrivé au presbytère, voulut savoir s'il était bien arrangé, s'il n'y avait pas eu, par hasard, un billet glissé au milieu des fleurs, et ainsi de suite…

Le pasteur se contenta de faire un signe de tête et d'assurer qu'il transmettrait les remerciements de Charlotte. En parlant il se redressait. Il semblait qu'il fût délivré d'un grand poids.

Charlotte se demandait si elle avait encore une fois commis une imprudence. Mais il lui était impossible, ce matin-là, de ne pas chercher à rendre tout le monde content et heureux. Elle éprouvait un besoin immense de se sacrifier pour le bonheur d'autrui.

La voiture s'arrêta à la bifurcation de la route, à l'entrée du bourg, et les deux femmes descendirent. C'était presque au même endroit que, la veille, Karl Artur avait rencontré la belle Dalécarlienne.

La vue y était charmante. Charlotte avait l'habitude de s'arrêter là pour l'admirer. Le petit lac, qui formait le centre du paysage, apparaissait dans toute sa beauté, alors qu'on le voyait mal du presbytère, situé un peu en contrebas, il faut l'avouer.

Du point où les deux dames se trouvaient en ce moment, l'œil embrassait tout le rivage, dont l'aspect ne manquait pas de variété. À gauche s'étendaient des terres cultivées et, à voir le nombre de villages dispersés dans la plaine, on pouvait juger de sa fertilité. Au nord se dressait le presbytère, qui s'entourait également de champs de blé et de prés, mais vers le nord-est commençait une région de bois à feuillage clair. Une rivière s'y frayait un passage torrentueux, et entre les arbres on apercevait des toitures et de hautes cheminées. Là-bas se dessinait la masse des deux importantes usines qui, plus encore que l'exploitation d'un sol généreux, contribuaient à la richesse du pays. Si l'on tournait les yeux vers le sud, plus de terres fertiles, mais des collines de faible altitude, couvertes de forêts sombres. La rive orientale offrait un décor identique. Ce côté du lac aurait paru monotone, si un riche maître de forges n'eût eu l'idée de construire un château sur une hauteur, au milieu des bois. Le grand bâtiment blanc qui émergeait de la forêt de sapins était d'un très bel effet. Grâce à une ingénieuse disposition des arbres du parc, on avait produit un curieux trompe-l'œil : on eût dit un château-fort avec ses remparts et ses tours. C'était le plus bel ornement du site, et on aurait regretté qu'il n'existât point.

Charlotte qui, en ce moment, vivait dans un autre monde, ne daigna pas honorer d'un regard le magnifique spectacle. Ce fut la vieille dame, pourtant d'ordinaire peu encline à s'intéresser aux splendeurs de la nature, qui cette fois s'arrêta et promena ses yeux sur le paysage.

— Attends quelques instants ! dit-elle. Regarde donc Berghamra ! Et on dit que Sjötorp est encore plus grand et plus beau ! Si je savais qu'un être pour qui j'ai de l'affection habitait à un endroit si plaisant, j'en éprouverais une réelle joie.

Elle n'en dit pas davantage mais demeura un instant immobile, dodelinant de la tête et joignant comme en un geste d'adoration ses deux vieilles mains ridées.

Charlotte avait fort bien saisi le sens des paroles de Mme Forsius. Elle répondit du tac au tac :

— Certes, ce doit être délicieux de demeurer là-haut dans la forêt de sapins où jamais personne ne passe. Autrement agréable que d'habiter sur la grand'route, comme nous au presbytère…

Mme Forsius qui aimait bien voir du monde et des allées et venues sur le chemin, la menaça du doigt :

— Oh !… quelle enfant !

Sur ce, elle prit le bras de Charlotte et s'engagea avec elle dans la rue du bourg, qui était bordée de grandes et belles maisons, d'apparence bourgeoise, sur tout son parcours, sauf à l'entrée où subsistaient quelques chaumières. S'il y en avait ailleurs, elles devaient se trouver en arrière, sur la côte boisée, car de la rue on n'en distinguait aucune. La vieille église en bois, avec son clocher élevé qui se dres-

sait comme un poinçon, la justice de paix, la mairie, la grande auberge pleine d'animation, la demeure du docteur, celle du juge un peu en retrait, deux grandes fermes et la pharmacie située au haut de la rue et qui en était, en quelque sorte, l'aboutissant, tout cela témoignait de la richesse de Korskyrka mais indiquait aussi que la population n'y était ni rétrograde ni oisive.

Néanmoins, tandis que Mme Forsius et Charlotte, bras dessus bras dessous, avançaient dans l'intérieur du bourg, elles remerciaient Dieu de ne pas les avoir forcées à résider en ces parages où l'on se trouvait entouré de voisins, où l'on ne pouvait mettre le nez dehors sans que tout le monde commentât votre sortie, se demandant où vous alliez. Elles n'étaient pas plus tôt dans le bourg qu'elles regrettaient l'isolement du presbytère qui permettait une existence indépendante. Elles ne se sentaient à l'aise que sur le chemin du retour, quand surgissaient au loin les gros troncs des tilleuls entourant le logis.

Elles avaient enfin gagné la pharmacie. Elles devaient être un peu en retard, car en montant l'escalier grinçant, elles entendirent au-dessus de leurs têtes un bavardage, ressemblant au bourdonnement d'une ruche.

— Aujourd'hui elles sont lancées, fit Mme Forsius. Écoute-les donc ! Il doit être arrivé quelque chose.

Charlotte s'arrêta net au milieu de l'escalier. Elle n'avait pas une seconde songé que la proposition de Schagerström, la rupture de son mariage avec Karl Artur et les fiançailles de celui-ci avec la Dalécarlienne, pussent constituer déjà un sujet de conversation général. Mais elle commença à craindre que ce fût bien le motif de cette discussion et de ces commentaires aussi bruyants que passionnés.

« Cette vilaine cancanière, la femme de l'organiste, a déjà jasé, se dit-elle. Une jolie confidente, vraiment, que Karl Artur a trouvée là ! »

Cependant elle ne songea pas un instant à rebrousser chemin. Se laisser intimider par un tas de vieilles commères, Charlotte Löwensköld n'en aurait jamais eu l'idée, même en temps ordinaire. À plus forte raison ce jour-là, où elle était complètement insensible au blâme, de quelque côté qu'il pût venir.

Quand les deux nouvelles invitées pénétrèrent dans la pièce où se trouvaient les dames venues pour souhaiter la fête à la femme du pharmacien, il se produisit un brusque silence. Seule une vieille dame, très occupée à raconter quelque chose à sa voisine, et qui brandissait son index, continua :

— Et encore une chose, ma chère ! Vous ne savez donc pas ce qui est arrivé récemment…

Tout le monde eut l'air gêné. On ne s'attendait pas, sans doute, à l'arrivée des dames du presbytère.

La femme du pharmacien se précipita à leur rencontre, et Mme Forsius qui ignorait encore la folie de Charlotte et de Karl Artur, se montra parfaitement à l'aise, tout en se rendant, bien compte qu'il y avait anguille sous roche. Si vieille qu'elle fût, elle avait les jarrets souples comme une danseuse, et dès le seuil elle esquissa une belle révérence, à l'adresse de toute la société. Puis elle fit le tour de la pièce en saluant chaque personne séparément et en la gratifiant d'une nouvelle courbette. Charlotte, qui se sentait l'objet d'une désapprobation muette, la suivait. Ses révérences étaient bien moins profondes que celles de Mme Forsius, mais

en pareille matière, celle-ci jouissait d'une supériorité à jamais inégalable.

La jeune fille ne tarda pas à remarquer que toutes les dames l'évitaient. Quand on lui eut apporté sa tasse de café et qu'elle eut pris place à une petite table devant une des fenêtres, personne ne vint s'asseoir en face d'elle sur la chaise vide. Il en fut de même lorsque, après le café, les tricots et les broderies sortirent des réticules. On la laissa seule, sans avoir l'air de remarquer sa présence.

Autour d'elle, des groupes de visiteuses causaient, les têtes si rapprochées que les dentelles et les plissés de leurs grandes coiffes de tulle s'entremêlaient. Toutes parlaient à voix basse, mais Charlotte entendit à plusieurs reprises leurs : « Et encore une chose, ma chère ! Vous ne savez donc pas ce qui est arrivé récemment ! »

Ces dames se racontaient certainement qu'elle avait d'abord refusé Schagerström, puis s'était ravisée et avait, dans son astuce, cherché querelle à son fiancé pour que, transporté de colère, il rompît leurs fiançailles. Elle avait été bien maligne : tous les torts seraient ainsi attribués au suffragant. Personne ne pourrait dire qu'elle avait envoyé promener un jeune homme pauvre afin d'être maîtresse à Sjötorp. Et ce beau plan aurait réussi, elle se serait tirée d'affaire exempte de blâme, si la femme de l'organiste n'avait deviné ses mauvaises intentions.

Charlotte ne bougeait pas, écoutant le bourdonnement des voix. Il ne lui vint pas une seconde à l'esprit qu'elle pouvait se lever et se défendre. L'exaltation où elle avait vécu durant la matinée la soutenait encore. Elle ne ressentait aucune peine, aucun dépit, elle planait dans les nues, au-dessus de la terre…

Ce clabaudage haineux se serait tourné contre Karl Artur si elle ne l'avait protégé. On aurait entendu de tous côtés : « Et encore une chose, ma chère ! Vous ne savez donc pas ? Le jeune Ekenstedt a rompu ses fiançailles avec Charlotte Löwensköld. Et encore une chose ! Encore autre chose ! Il a couru ramasser sur la grand'route la première venue pour en faire sa femme. Et encore une chose ! Encore une chose ! Trouvez-vous, ma chère, qu'un pareil homme puisse rester à Korskyrka comme pasteur ? Et encore une chose ! Encore une chose ! Que va dire l'évêque ? »

Charlotte se félicitait que ce fût sur elle que se déversât toute cette vertueuse indignation.

Pendant que Charlotte s'exaltait ainsi à l'idée qu'elle protégeait Karl Artur, une petite femme pâle et souffreteuse vint la rejoindre.

C'était sa sœur, Marie-Louise Löwensköld, épouse du docteur Romelius. Elle avait six enfants et son mari buvait. De dix ans l'aînée de Charlotte, elle n'avait jamais vécu dans une grande intimité avec cette dernière.

Mme Romelius ne posa aucune question ; elle se contenta de s'asseoir en face de Charlotte et de tricoter un bas d'enfant. Mais l'expression volontaire qui lui contractait les lèvres prouvait qu'elle savait fort bien ce qu'elle faisait en s'installant à la table de Charlotte.

Les deux sœurs demeurèrent assises face à face. Elles percevaient l'éternel refrain : « Encore une chose, ma chère ! »

À un moment donné, elles remarquèrent que Mme Sundler s'entretenait à voix basse avec la femme du pasteur.

— Maintenant, tante Regina va tout savoir, fit observer Marie-Louise.

Charlotte se leva à moitié, réfléchit et s’assit de nouveau.

— Dis-moi, Marie-Louise, dit-elle après quelques instant, qu’est-ce qu’il y avait donc à propos de cette Malvina Spaak ? N’existait-il pas à son sujet une prédiction ?

— Je crois, ma fois, que tu as raison, répondit Mme Romelius, mais je ne me souviens pas bien, moi non plus, de ce dont il retournait. Il s’agissait d’un sort qui devait frapper les Löwensköld.

— Ne pourrais-tu pas savoir ce qu’il en était ? demanda Charlotte.

— Oh ! oui. Je dois avoir noté cela quelque part. D’ailleurs, la chose ne concernait que les Löwensköld de Hedeby, et non pas nous.

— Je te remercie, dit Charlotte. Puis, de nouveau, le silence s’établit entre elles.

Bientôt Mme Romelius sembla perdre patience, en écoutant les murmures calomnieux qui circulaient autour d’elles. Elle se pencha vers Charlotte.

— Je comprends ce qu’il y a, chuchota-t-elle. Tu te tais à cause de Karl Artur. Mais je leur expliquerai…

— Oh, tais-toi ! Ne dis rien ! s’écria Charlotte, au comble de la frayeur. Qu’importe ce qui m’arrive ! Karl Artur a des dons si merveilleux !

Marie-Louise la comprit sur-le-champ. Elle-même aimait son mari, bien qu'il la rendît malheureuse depuis leur mariage. Elle espérait toujours qu'il s'amenderait et deviendrait un médecin sans égal.

Lorsque, la fête enfin terminée, les invités prirent congé, ce fut la grosse femme de l'organiste qui, dans l'antichambre, s'empressa d'aider Mme Forsius à mettre son manteau et à nouer les brides de son chapeau.

Charlotte qui, d'habitude, se réservait le droit de rendre ce service à sa vieille amie, la regardait faire, un peu pâle, mais en silence. Une fois dans la rue, ce fut encore la femme de l'organiste qui offrit le bras à Mme Forsius. Charlotte dut se contenter de marcher à côté d'elles.

Mme Sundler imposait une rude épreuve à la patience de la jeune fille, mais celle-ci se disait qu'elle serait débarrassée de l'importune lorsqu'on serait parvenu à la maison de l'organiste, à l'entrée de la rue.

Hélas ! à cet endroit, Mme Sundler sollicita le plaisir d'accompagner la femme du pasteur jusqu'au presbytère. Un peu de mouvement lui serait si salutaire après cette longue visite à la pharmacie.

Mme Forsius ne fit aucune objection, et les trois femmes continuèrent à avancer comme précédemment. Charlotte ne disait rien. Elle se contentait d'allonger le pas, de façon à prendre un peu d'avance et à ne plus entendre la voix traînante et pleine d'onction de Mme Sundler.

SCHAGERSTRÖM

En revenant du presbytère après sa malencontreuse demande en mariage, Schagerström garda tout le long du chemin un léger sourire aux lèvres. N'eût été la présence du cocher et du valet de pied, il aurait éclaté de rire, tant le fait lui paraissait drôle, voire risible : partir pour faire une bonne action envers une pauvre demoiselle de compagnie, et regagner sa demeure après avoir été remis à sa place d'aussi dédaigneuse façon !

« Mais elle avait parfaitement raison, murmurait-il. Elle avait joliment raison, ma foi. Je ne comprends pas que je n'y aie pas songé avant de me mettre en route.

« D'ailleurs, cela lui allait très bien, de prendre feu ainsi, conclut-il. J'emporte malgré tout une satisfaction, celle de l'avoir vue si belle. »

Après avoir parcouru un nouveau bout de chemin, il se dit qu'il ne regrettait pas trop sa démarche, puisqu'elle lui avait permis de faire la connaissance d'une personne qui ne s'occupait pas de savoir s'il était ou non l'homme le plus riche de Korskyrka. Elle avait semblé ignorer qu'elle se trouvait devant un millionnaire, et elle l'avait traité comme le premier loqueteux venu.

« Elle a du cran, cette petite ! se disait-il. Si elle pouvait me voir d'un œil tant soit peu indulgent ! Certes, je ne la demanderai pas en mariage une seconde fois, Dieu m'en préserve ! mais j'aimerais lui montrer que je ne suis pas assez

sot pour lui garder rancune de son refus légèrement cavalier. »

Pendant tout l'après-midi, il chercha un moyen de s'excuser auprès d'elle de son impertinence, et finalement il crut avoir trouvé quelque chose qui fût susceptible de lui être agréable. Mais cette fois il s'agissait de ne rien faire à l'aveuglette. Il fallait sonder le terrain d'avance pour ne pas risquer une nouvelle bévue.

Vers le soir, l'idée lui vint qu'en attendant il ne serait pas mauvais de donner à Charlotte une délicate preuve de sa déférence. Il lui enverrait volontiers quelques fleurs. Si elle les acceptait, il pourrait aller de l'avant avec moins d'aléa. Sans tarder il courut au jardin.

— Dites donc, mon ami, dit-il au jardinier, je voudrais que vous me prépariez un très joli bouquet. Qu'est-ce que vous auriez à y mettre ?

— Je crois que ce que j'ai de plus beau, ce sont ces œillets rouges, répondit le jardinier. On pourrait les placer au milieu et les entourer de quelques giroflées et d'un peu de réséda.

Mais Schagerström fronça le sourcil.

— Des œillets, des giroflées et du réséda ! maugréa-t-il. Des fleurs qu'on voit dans tous les jardins. Pourquoi pas, tant que vous y êtes, des marguerites et des bluets ?

Les gueules-de-lion, les pieds-d'alouette et le myosotis n'eurent pas plus de succès.

Finalement Schagerström s'arrêta devant un petit rosier, couvert de fleurs et de boutons. Les boutons étaient particu-

lièrement charmants. Les pétales roses sortaient d'un Calice aux bords si déchiquetés qu'il ressemblait à de la mousse.

— Ah ! ah ! voilà qui est délicieux ! s'écria-t-il.

— Mais, monsieur, c'est la rose mousseuse ! Ce pied fleurit cet été pour la première fois. Pareille espèce ne s'acclimate que difficilement si loin au nord. Ce rosier n'a pas son égal dans tout le Vermland !

— Alors voilà justement ce qu'il me faut ! C'est pour envoyer au presbytère de Korskyrka. Vous savez qu'on y possède toutes les autres espèces.

— Ah ! pour le presbytère ! fit le jardinier, un peu apaisé. Ça, c'est différent. J'aime bien que le pasteur voie mes roses mousseuses. C'est un connaisseur.

Les pauvres roses furent donc coupées et envoyées à la demeure du doyen, où un sort cruel les attendait.

Un accueil bien différent était réservé au pasteur Forsius, lorsque le lendemain il arriva à Sjötorp.

Le vieux petit pasteur se montra certes un peu cérémonieux et solennel pour commencer, mais au fond c'était un homme simple et franc, de même que Schagerström. Ils se rendirent vite compte que compliments et façons étaient inutiles entre eux, et bientôt ils s'entretinrent comme des amis de longue date, à cœur ouvert.

Schagerström en profita pour poser quelques questions au sujet de Charlotte. Il désirait des renseignements sur sa famille, sa situation de fortune, et surtout sur le fiancé et les perspectives d'avenir de celui-ci. Un suffragant avait-il des émoluments suffisants pour se marier ? Est-ce que le pasteur

savait si le jeune Ekenstedt avait des chances d'avancer rapidement ?

Le pasteur fut très étonné, mais comme rien de ce que Schagerström demandait n'était confidentiel, il répondit sans ambages.

« C'est un homme d'affaires, pensa le vieillard. Il va droit au but. Oui, oui, c'est comme cela que les choses se passent aujourd'hui. »

Schagerström finit par expliquer qu'il présidait le conseil d'administration d'une aciérie d'Uppland et qu'en cette qualité il avait le droit de nommer l'aumônier attaché à l'usine. Le poste était vacant depuis deux semaines. Les appointements n'atteignaient pas un chiffre considérable, mais le presbytère était agréable, et le vicaire précédent s'y était bien plu. M. Forsius croyait-il que la place conviendrait au jeune Ekenstedt ?

Le doyen avait rarement entendu proposition plus surprenante, mais c'était un vieux bonhomme plein de finesse : il ne laissa rien paraître de cette surprise.

Il tira sa tabatière, bourra de tabac à priser son large nez, l'essuya avec un mouchoir de soie et répondit :

— Monsieur Schagerström, vous ne pourriez jamais trouver un homme plus digne d'être aidé !

— En ce cas, c'est une affaire réglée, dit Schagerström.

Le pasteur avait remis sa tabatière dans sa poche. Il était extrêmement content. Quelle bonne nouvelle à apporter à la maison ! L'avenir de Charlotte l'avait tant de fois préoccupé ! M. Forsius tenait en grande estime son suffragant, mais il lui

faisait un grief de ne pas songer à se procurer une situation lui permettant de se marier.

Soudain le vieillard, toujours bienveillant, se tourna vers Schagerström.

— Vous aimez à rendre les gens heureux, monsieur, dit-il. Ne le faites pas à moitié ! Accompagnez-moi, et vous annoncerez vous-même à notre jeune couple vos bonnes intentions. Venez assister à leur joie ! C'est un plaisir que vous méritez, monsieur.

À cette proposition, un sourire éclaira la figure du maître de forges. On voyait qu'il en était ravi.

— Peut-être tomberai-je mal à propos ? hasarda-t-il.

— Voyons ! pas du tout ! Mal à propos ! Quand on apporte de pareilles nouvelles !

Schagerström fut sur le point d'accepter, mais soudain il se frappa le front.

— Je ne peux pas. Je pars en voyage aujourd'hui. Le coupé doit être avancé à deux heures.

— Ah ! par exemple ! s'exclama le pasteur. Quel dommage ! Mais je vous approuve : on ne saurait être trop exact.

— Oui, j'ai envoyé des bulletins de relais aux diverses auberges, dit Schagerström, l'air visiblement déçu.

— Mais ne pourriez-vous pas venir en ma compagnie, dans ma voiture qui est attelée et qui nous amènerait rapidement chez moi ? proposa le pasteur. Le coupé de voyage pourrait vous prendre au presbytère à l'heure fixée.

Ainsi fut fait. Le pasteur et Schagerström partirent aussitôt ; le coupé devait les suivre dès qu'on aurait préparé les provisions de route et les valises.

Pendant le trajet, les deux hommes furent aussi gais que des paysans se rendant à une foire.

— À mon humble avis, dit le pasteur, Charlotte ne méritait guère la chance qui lui échoit, après les procédés dont elle a usé hier à votre égard.

Schagerström éclata de rire.

— Charlotte sera bien embarrassée, reprit le doyen. Cela m'amusera de voir comment elle esquivera la difficulté. Je parie qu'elle trouvera quelque chose de tout à fait inattendu, quelque chose qui ne viendrait pas à l'esprit d'une autre personne. Ah ! ah ! ah ! ce sera drôle !

Ce fut une grosse déception pour les deux hommes, quand la femme de chambre annonça que Madame et Mademoiselle n'étaient pas encore de retour du bourg. Mais le doyen qui savait qu'elles ne pouvaient tarder, invita Schagerström à venir les attendre dans son appartement particulier, au rez-de-chaussée. Ce jour-là, il ne songeait même pas à le faire monter au salon du premier.

Le pasteur disposait de deux pièces pour son usage personnel. La première, vaste et nue, servait de local administratif. Une grande table, deux tabourets, un long canapé de cuir, une étagère fixée au mur, sur laquelle s'alignaient les gros livres de la paroisse, tel était le sommaire ameublement, sans parler de quelques cactus fleuris qui flamboyaient devant une fenêtre. La seconde pièce, celle du fond, avait été fort commodément aménagée par Mme Forsius pour son cher vieux mari. Le plancher se dissimulait sous un tapis tissé à la

maison, les meubles étaient beaux et confortables. Il y avait un canapé et des fauteuils capitonnés, un bureau muni de nombreux casiers, de longs rayons accrochés aux murs, un jeu de pipes à fumer ; sur tous les meubles s'empilaient enfin des liasses de papiers à herbier avec des fleurs.

C'est dans cette pièce que le pasteur comptait faire entrer son hôte, mais en passant par le local administratif, les deux hommes y trouvèrent Karl Artur qui, assis sur un haut tabouret devant la grande table, inscrivait des naissances et décès dans un énorme registre. Il se leva quand ils entrèrent et le pasteur le présenta à Schagerström.

— Aujourd'hui, monsieur, j'ai tout lieu de croire que vous ne partirez pas mécontent comme l'autre jour, dit le suffragant malicieusement en saluant le maître de forges.

On ne s'étonnera pas que le jeune homme se sentît profondément bouleversé en voyant Schagerström revenir au presbytère. Comment aurait-il pu ne pas croire un accord général du doyen, de sa femme et de Charlotte, en vue de revenir sur un refus trop précipité ? S'il avait pu garder quelque doute au sujet de la trahison de Charlotte, l'apparition du prétendant, ramené par le pasteur en personne, lui aurait enlevé toute hésitation. Il n'avait plus, bien entendu, aucun droit de se mêler des affaires de Charlotte, mais pareille hâte lui paraissait un manque de tact et de délicatesse. Il était abominable que, dans un presbytère, on préparât aussi effrontément un mariage d'argent.

Le vieux doyen qui ne savait rien de la rupture des fiançailles, regarda Karl Artur d'un air surpris. Il ne saisissait pas complètement le sens des paroles que ce dernier venait de prononcer, mais leur ton lui fit comprendre que le suffragant était hostile à Schagerström. Aussi le vieillard jugea-t-il bon

de lui signifier dans quelles intentions l'industriel s'était cette fois rendu au presbytère.

— C'est au fond pour te voir, toi, que le maître de forges vient aujourd'hui en passant. Je ne sais si j'ai le droit de divulguer ses projets avant l'arrivée de Charlotte, mais je peux toujours te dire que tu seras content, mon jeune ami, que tu seras content.

La voix amicale n'eut aucun effet sur Karl Artur.

Il resta sombre et réservé, sans un sourire.

— Si Monsieur Schagerström a quelque chose à me communiquer, il n'a aucune raison d'attendre le retour de Charlotte. Elle et moi n'avons plus rien de commun.

En articulant ces mots, il étendit la main gauche, afin que le maître de forgea et le pasteur vissent que la bague des fiançailles ne brillait plus à son annulaire.

Le vénérable doyen pivota presque sur lui-même, tant sa surprise était grande.

— Voyons, voyons, mon jeune ami ? Vous venez de faire cette sottise en mon absence ?

— Mais non. Cela date d'hier. M. Schagerström a sollicité la main de Charlotte vers midi. Une heure après, nos fiançailles étaient rompues.

— Vos fiançailles rompues ? fit le pasteur. Et Charlotte qui n'en a pas soufflé mot !

— Pardon ! dit Karl Artur qui commençait à perdre patience devant ce qu'il considérait comme une tentative de dissimulation. Pardon ! Mais il me paraît bien évident, mon-

sieur le Pasteur, que vous avez joué le rôle de « *postillon d'amour* »[3].

Le vieillard se redressa, raide et solennel.

— Entrons chez moi, dit-il. Il faut aller au fond de cette histoire.

Quelques minutes plus tard, quand ils se trouvèrent installés, le pasteur devant son bureau, Schagerström à l'angle d'un canapé au fond de la pièce et Karl Artur dans le fauteuil à bascule, le pasteur se tourna vers son suffragant :

— Il est absolument exact, mon ami, que j'aie conseillé hier à la petite-fille de ma sœur d'accepter la proposition de M. Schagerström. Elle t'a attendu pendant cinq ans. Je t'ai demandé cet été même, si tu ne comptais pas tenter une démarche afin de rendre possible votre union. Tu m'as répondu que non. Tu te rappelles peut-être que je t'ai déclaré alors que je ferais tout ce qui était en mon pouvoir pour persuader à Charlotte de rompre vos fiançailles. Charlotte ne possède pas un sou vaillant, et quand je m'en irai, elle sera sans abri. Tu n'ignorais donc point mon opinion, et je n'éprouve aucun scrupule d'avoir parlé dans le sens que tu sais. Mais elle n'en a fait qu'à sa tête et a refusé M. Schagerström. La question était donc tranchée, et il n'en a plus été question entre nous. Voilà, mon ami.

Schagerström, de son coin, observait attentivement Karl Artur. Il y avait dans les manières du jeune homme quelque chose qui lui déplaisait. Renversé en arrière contre le dossier du fauteuil, le vicaire imprimait au fauteuil à bascule un

---

[3] En français dans le texte.

mouvement de va-et-vient rapide, comme pour montrer qu'il n'attachait aucune importance aux paroles du vieux pasteur. À plusieurs reprises, il chercha à l'interrompre, mais le vieillard poursuivit ses explications :

— Tu parleras après, mon jeune ami, tu parleras autant que tu voudras, mais lorsque j'aurai fini. Quand je suis parti pour Sjötorp aujourd'hui, j'ignorais que votre mariage fût rompu, et je n'avais nullement en vue d'offrir la main de Charlotte à M. Schagerström. Je suis allé chez lui parce que je désire sauvegarder la bonne entente dans ma paroisse, et parce qu'à mes yeux le maître de forges avait des raisons d'en vouloir à Charlotte pour la façon dont elle l'avait éconduit. Mais, arrivé à Sjötorp, j'ai constaté que M. Schagerström était d'un autre avis. Il considère mes idées à ce sujet comme surannées, un peu vieux jeu, et il trouve la réponse de Charlotte franche et juste. Il était si peu froissé qu'il ne songeait qu'à votre bonheur à tous les deux et voulait te donner le poste de pasteur aux mines d'Örtofta, dont il a le droit de conférer le bénéfice. C'est pour vous parler à tous les deux de cette proposition qu'il est venu. Et tu peux en conclure que M. Schagerström, pas plus que moi, ne se doutait de votre brouille. Et maintenant que tu as entendu ce que j'avais à te dire, tu peux commencer par nous présenter des excuses et par retirer tes vilaines accusations, mon ami.

— Je ne me permettrai jamais de mettre en doute vos paroles, monsieur le Pasteur, commença Ekenstedt, en se levant et en prenant une pose d'orateur, les bras croisés sur la poitrine, le dos appuyé contre une étagère. Connaissant votre droiture et votre franchise, je comprends que Charlotte n'ait pas songé à vous prendre pour confident de ses machinations. Je reconnais également que vous avez raison de penser que je ne suis pas un parti convenable pour Charlotte,

et si Charlotte avait avoué son erreur avec la même sincérité que vous, monsieur le Pasteur, j'aurais certes éprouvé une profonde douleur, mais j'aurais excusé ma fiancée, je lui aurais pardonné. Charlotte a suivi une autre voie. Par crainte sans doute de se diminuer aux yeux des gens, elle commencé par refuser M. Schagerström avec un noble désintéressement. Mais comme il n'entre pas le moins du monde dans ses intentions de le repousser définitivement, elle s'arrange pour que ce soit de moi que vienne l'initiative de la rupture. Elle connaît la susceptibilité de mon caractère, et elle s'en sert. Elle prononce des paroles qui vont susciter ma colère, elle le sait. Et elle atteint son but. Je romps avec elle, maintenant elle estime la partie gagnée. Elle compte mettre tous les torts de mon côté. C'est contre moi qu'elle tournera l'indignation de tous, à commencer par vous, monsieur le Pasteur. Je romps avec celle qui vient de refuser un mariage superbe. Je romps avec celle qui pendant cinq ans m'a attendu. Qui pourrait, après une telle conduite de ma part, blâmer Charlotte d'agréer la proposition de M. Schagerström ?

Karl Artur termina sa tirade par un geste large. Le pasteur, d'un mouvement brusque, se détourna à demi.

Sur le front haut du vieillard, il y avait un réseau de cinq petites rides. Pendant que Karl Artur parlait, ces rides avaient commencé de rougir, et quand il eut fini, elles étaient aussi empourprées qu'une plaie. C'était le signe que le pacifique pasteur Forsius était au suprême degré de l'irritation.

— Mon jeune ami…

— Excusez-moi, monsieur le Pasteur, j'ai encore quelques mots à ajouter. Au moment où, pour le salut de mon âme, j'ai cru devoir m'écarter de Charlotte, Dieu a placé

sur mon chemin une autre femme, une simple et modeste femme du peuple, et hier soir j'ai échangé avec elle des promesses d'éternelle fidélité. J'ai donc trouvé une pleine et entière compensation. Je suis parfaitement heureux et ne parle nullement pour me plaindre. Néanmoins, je n'estime pas que je doive porter le faix du mépris général, dont Charlotte entend me charger.

Schagerström leva tout à coup les yeux. Durant les dernières phrases lancées par Karl Artur, il avait pris conscience d'un changement qui lui semblait s'être produit dans l'atmosphère de la pièce. Il s'aperçut alors que Charlotte Löwensköld se tenait sur le seuil de la porte, derrière son ancien fiancé.

Elle était entrée si doucement que nul ne l'avait entendue ; Karl Artur, sans soupçonner sa présence, continuait à parler. Et pendant qu'il commentait l'hypocrisie et la rouerie de Charlotte, celle-ci se tenait immobile, douce comme un ange gardien, et le regardait avec la plus grande pitié, la tendresse la plus dévouée. Schagerström avait vu cette expression assez souvent sur le visage de sa femme pour en connaître le sens et savoir qu'il n'y avait là rien de simulé.

Le maître de forges ne se demandait pas si Charlotte était belle tandis qu'elle restait près de cette porte. Il se disait qu'elle était ce que doit être une personne après avoir passé à travers un brasier qui ne l'a ni noircie ni brûlée, mais a fait disparaître toutes les scories et les imperfections, la laissant transfigurée. Il s'étonnait que Karl Artur ne sentît pas la chaleur de ces regards et tout cet amour qui l'enveloppait.

Schagerström, pour sa part, trouvait que ce rayonnement emplissait la pièce entière. Il en percevait la force

jusque dans le coin où il était assis. Son cœur en palpita d'émoi.

En même temps, il était péniblement affecté de la savoir là, écoutant toutes ces insultes, qui lui paraissaient aussi injustes que stupides. Il fit un mouvement pour se lever.

À ce moment, Charlotte tourna son regard vers lui, et l'aperçut. Elle dut comprendre son impatience, car elle lui adressa un petit sourire d'intelligence et porta un doigt à ses lèvres pour lui indiquer qu'elle désirait rester invisible.

Puis elle disparut aussi silencieusement qu'elle était venue. Ni le pasteur, ni le suffragant ne s'étaient rendu compte de sa présence. Une vive inquiétude avait envahi l'âme de Schagerström. Jusque-là, il n'avait pas prêté une grande attention aux tirades de Karl Artur. Il s'était figuré qu'il s'agissait d'une querelle d'amoureux, qui s'arrangerait toute seule, dès que le fiancé aurait eu le temps de se calmer. Mais, après avoir vu Charlotte, il comprenait qu'un véritable drame se jouait au presbytère.

Et comme il semblait bien que ce fût lui-même qui, par son imprudente demande en mariage, avait déclenché le malheur, il chercha un moyen d'apaiser le différend entre les deux jeunes gens. Il s'agissait de prouver l'innocence de Charlotte. Ce ne devait pas être une tâche impossible.

En sa qualité de grand propriétaire terrien et de président de nombreux conseils d'administration, il avait acquis une certaine habileté à concilier des opinions contraires. Il ne désespéra pas de trouver bientôt, dans ce cas-là aussi, la méthode à suivre.

Au moment où Karl Artur arrivait à la fin de son argumentation, on entendit dans la pièce voisine le pas lourd d'une vieille personne, et Mme Forsius apparut sur le seuil.

Elle aperçut immédiatement Schagerström.

— Tiens, vous voilà revenu ici, monsieur Schagerström !

Son exclamation avait jailli toute naturelle, exprimant purement et simplement une certaine surprise. Elle n'avait pas eu le loisir de se composer un maintien cérémonieux et digne.

— Mais oui, repartit Schagerström, et il est écrit que j'aurai toujours la même malchance. Hier, je suis venu apporter l'offre de Sjötorp, aujourd'hui j'apporte celle d'une paroisse avec résidence, et c'est toujours par un refus qu'on m'accueille.

L'arrivée de sa femme semblait avoir rendu son courage au pasteur Forsius. Il se leva, – les cinq petites rides de son front étaient d'un rouge cramoisi – et fit un geste impérieux qui mettait Karl Artur à la porte, ou peu s'en faut.

— Il vaut mieux que tu descendes chez toi et que tu réfléchisses sérieusement encore une fois à tout ceci. Charlotte a ses défauts, les défauts communs à tous les Löwensköld. Elle est emportée et fière, mais quant à être sournoise, astucieuse ou âpre au gain, elle ne l'a jamais été. Si je ne voyais en toi le fils de mon honorable ami, le colonel Ekenstedt…

Mme Forsius lui coupa la parole.

— Il est naturel que mon mari et moi, nous désirions prendre fait et cause pour Charlotte, mais je ne sais si nous pouvons le faire actuellement. Trop de choses me paraissent incompréhensibles. D'abord, je ne m'explique pas pourquoi

elle ne nous a rien dit hier ni aujourd'hui. Je ne m'explique pas non plus pourquoi elle semblait si contente quand mon mari est allé à Sjötorp et pourquoi elle a envoyé à M. Schagerström des remerciements pour les roses, alors qu'elle savait ce que Karl Artur pensait d'elle. Mais je ne l'aurais pas jugée d'après cela, s'il n'y avait eu autre chose.

— Quelle chose ? s'enquit le pasteur avec impatience.

— Pourquoi se tait-elle ? Là-bas, chez les Graberg, tout le monde était au courant du mariage rompu et de la proposition de M. Schagerström. Quelques dames l'évitaient, d'autres affichaient leur réprobation, elle a tout supporté, sans chercher à se défendre. Si elle avait jeté sa tasse de café à la figure de l'une d'elles, j'aurais remercié le Créateur, mais elle est restée douce comme l'agneau qu'on immole et résignée à subir l'affront.

— Allons ! tu ne vas pas la croire capable d'un acte aussi vil, uniquement parce qu'elle ne se défend pas ! objecta le pasteur.

— En rentrant, j'ai voulu la mettre à l'épreuve. Celle qui s'était le plus acharnée contre elle, était cette Thea Sundler que je n'ai jamais pu souffrir. Alors j'ai pris le bras de Mme Sundler et l'ai laissée m'accompagner jusqu'à notre grille. Et Charlotte n'a encore rien dit. Pas une protestation ! Charlotte Löwensköld aurait-elle toléré qu'une autre personne me reconduisît si elle avait eu la conscience nette ? Je vous le demande ?

Aucun des trois hommes ne répondit. Finalement le pasteur prit la parole d'un ton las :

— Il ne semble pas possible d'arriver à élucider cette affaire tout de suite. On y verra peut-être clair plus tard.

— Pardon, monsieur le Pasteur, fit Karl Artur, mais pour ma part j'ai besoin d'être fixé sans retard. Ma manière d'agir doit forcément paraître peu digne d'un serviteur de Dieu, et très blâmable si l'on ne comprend pas que c'est Charlotte elle-même qui a provoqué la rupture.

— Il n'y a qu'à demander des explications, suggéra le doyen.

— Il me faut un témoignage moins sujet à caution, riposta Karl Artur.

— S'il m'était permis d'intervenir, dit Schagerström, j'aurais quelque chose à proposer, qui trancherait la question. Il s'agit en somme de savoir si Mlle Löwensköld a, de propos délibéré, amené son fiancé à rompre leur mariage. Et cela pour avoir l'occasion de revenir sur le refus qu'elle m'avait précédemment opposé. C'est bien ça ?

Oui, c'était bien cela.

— Je considère toute cette histoire comme un malentendu, poursuivit Schagerström. J'offre donc de renouveler ma demande en mariage. Je crois, je suis même convaincu qu'elle refusera.

— Et subirez-vous les conséquences de cette initiative, monsieur ? interrogea Karl Artur. Songez qu'elle dira peut-être oui.

— Elle dira non, dit Schagerström. Et comme, de toute évidence, je suis responsable du malentendu survenu entre M. Ekenstedt et Mlle Charlotte, je ne demande pas mieux que de faire tout ce qui est en mon pouvoir pour rétablir la bonne entente entre eux.

Karl Artur eut un sourire un peu sceptique.

— Elle dira oui, à moins qu'elle ne soit avertie de ce dont il s'agit.

— Je ne compte pas lui demander sa main de vive voix, poursuivit Schagerström, mais par lettre.

Il s'avança vers le bureau du pasteur, prit un papier et une plume et écrivit quelques lignes.

« Excusez-moi, si je vous importune encore une fois, mademoiselle, mais comme je viens d'apprendre par M. Ekenstedt que vous avez renoncé à l'épouser, je me permets de réitérer ma proposition d'hier. »

Il montra à Karl Artur ce qu'il avait écrit. Celui-ci approuva d'un signe de tête.

— Oserais-je vous prier, madame, de faire porter par une de vos domestiques ce mot à Mlle Löwensköld ?

Le pasteur tira un cordon de sonnette brodé de perles qui pendait le long du mur, et la femme de chambre apparut.

— Savez-vous, Alma, où est Mademoiselle ?

— Mademoiselle est dans sa chambre.

— Alors, portez-lui immédiatement cette lettre de la part de M. Schagerström et dites-lui qu'il attend la réponse.

Tous se turent après le départ de la bonne. Seules les notes frêles d'une épinette perçaient le silence.

— Elle est dans la pièce au-dessus. C'est elle qui joue.

Les quatre personnages de cette scène n'osaient pas se regarder. Ils étaient tout oreilles. On perçut les pas de la

bonne sur l'escalier, puis le bruit d'une porte qui s'ouvrait. La musique cessa.

« Maintenant, Charlotte lit la lettre », c'était la pensée de tous.

La vieille Mme Forsius tremblait. Le pasteur avait joint les mains pour une prière. Karl Artur s'était jeté dans le fauteuil à bascule, un sourire sarcastique aux lèvres. Schagerström avait l'air impassible, comme c'était son habitude quand d'importantes affaires allaient se conclure.

Quelqu'un marcha au-dessus.

« Charlotte va se mettre à écrire. Que répondra-t-elle ? »

Deux minutes s'écoulèrent, et les pas légers traversèrent la pièce, dans la direction de la porte. Puis celle-ci s'ouvrit et se referma. La femme de chambre s'en allait.

Bien qu'ils eussent voulu garder le calme extérieur, ils s'étaient levés tous les quatre pour aller au-devant de la bonne.

Alma tendit à Schagerström un billet qu'il ouvrit et lut :

— Elle accepte, dit-il, et sa voix trahit une déception très nette.

Il fit la lecture de la lettre.

« Si vous voulez, monsieur, m'épouser malgré tous les mauvais bruits qui circulent à mon sujet, je ne puis qu'accepter votre proposition. »

— Permettez-moi de vous féliciter, monsieur, lança Karl Artur de sa voix la plus narquoise.

— Mais ce n'est là qu'une épreuve, dit Mme Forsius. Vous n'êtes nullement lié, monsieur Schagerström.

— Cela va de soi, renchérit le pasteur. Charlotte serait la première à…

Schagerström semblait en effet ne plus savoir où il en était, ni quel parti prendre.

À cette minute, un roulement de voiture se fit entendre, et tous les regards se portèrent vers la fenêtre. Le coupé de voyage du maître de forges s'arrêtait devant le perron.

— Puis-je vous demander, monsieur le Pasteur et madame Forsius, prononça Schagerström non sans solennité, de transmettre à Mlle Löwensköld mes remerciements pour l'honneur qu'elle me fait. Un voyage, décidé depuis longtemps et que je ne puis différer, me force à m'absenter pendant une quinzaine de jours. Dès mon retour, j'espère qu'elle me permettra de prendre des mesures pour la publication de bans et la cérémonie nuptiale.

LA SEMONCE

— Gina, mon cher cœur, dit le vieux pasteur, je ne comprends pas Charlotte. Il faut qu'elle me fournisse des explications.

— Certainement. Tu as raison, acquiesça Mme Forsius. Veux-tu que je l'appelle ?

Schagerström venait de partir et Karl Artur avait regagné sa chambre. Les deux vieux demeuraient seuls dans la chambre du pasteur. Si celui-ci voulait soumettre Charlotte à un petit interrogatoire, le moment était favorable.

— Un jour elle refuse Schagerström, le lendemain elle accepte avec reconnaissance sa proposition, dit le vieillard. Comment qualifier pareille versatilité ? Il est de mon devoir de lui adresser quelques mots de reproche.

— Elle n'a jamais fait cas de ce que les gens pensent d'elle, soupira Mme Forsius, mais ceci passe les bornes.

Elle s'apprêtait à tirer le cordon de sonnette brodé de perles. Cependant elle n'acheva pas son geste : elle venait de jeter les yeux sur la figure de son mari. Les cinq petites rides du front rougeoyaient comme de la braise sur un teint couleur de cendre.

— Écoute, dit-elle, je me demande si tu es assez préparé à un entretien immédiat avec Charlotte. Elle n'est pas commode. Si tu remettais ta semonce à cet après-midi : peut-être aurais-tu le temps de trouver des arguments qui la frapperaient davantage, qu'en penses-tu ?

La vieille femme ne demandait pas mieux que de voir adresser à sa dame de compagnie une réprimande sérieuse et bien méritée, mais elle se rendait compte que son mari se trouvait las, d'abord du voyage de la matinée, puis des émotions récentes. Il était préférable qu'il n'eût point, par surcroît, la fatigue d'une nouvelle entrevue.

La bonne apparut presque au même moment, annonçant le dîner. C'était une nouvelle raison pour remettre l'interrogatoire de Charlotte.

Le repas se déroula dans un silence oppressant. L'appétit ne valait guère mieux que l'humeur chez les quatre convives. Les plats étaient desservis presque intacts. On dînait parce que c'était l'heure de se mettre à table.

Une fois le repas terminé, quand Charlotte et Karl Artur eussent disparu chacun de son côté, Mme Forsius insista pour que son mari ne se privât pas, à cause de Charlotte, de sa sieste habituelle. Sermonner la jeune fille n'était guère urgent. Rien ne pressait, puisqu'elle habitait la maison et qu'on pouvait l'appeler quand on voudrait.

Le pasteur se laissa persuader assez facilement, mais il eût sans doute mieux fait de livrer la bataille tout de suite. En effet, à peine se réveillait-il de sa sieste qu'on vit arriver une noce dont les conjoints désiraient recevoir la bénédiction nuptiale du doyen lui-même. On atteignit de la sorte l'heure du goûter, et comme on se levait de table, le bailli vint pour une partie de trictrac, et les deux vieux joueurs firent manœuvrer leurs dames jusqu'à l'heure du coucher. Ainsi se termina cette journée.

Mais ce n'était que partie remise. Le mercredi, le pasteur parut frais et dispos. Il n'y avait plus de raison pour qu'il ne fît pas la morale à Charlotte.

Hélas ! Au milieu de la matinée, Mme Forsius surprit son mari occupé à sarcler un plant de salade dans le potager, où les chardons menaçaient de prendre le dessus. Elle accourut.

— Je sais, je sais, expliqua le pasteur aussitôt qu'il l'aperçut. Tu veux que je parle à Charlotte. Je ne pense qu'à ça. Elle aura une de ces leçons comme elle n'en a pas encore eues. Je suis descendu au jardin pour me recueillir.

Mme Forsius regagna sa cuisine, en poussant un léger soupir. Elle se trouvait surchargée de besogne. On arrivait à la fin de juillet. C'était le moment de faire des conserves d'épinards, de mettre à sécher les pois jaunes et de confectionner les gelées ainsi que le sirop de framboises.

— Aï Aï ! se dit-elle. Il se donne trop de peine. Il est en train de composer un sermon en règle. Voilà bien les pasteurs. Ils nous prodiguent bien inutilement leur éloquence à nous autres, pauvres pécheurs.

Elle garda cependant Charlotte à vue, de crainte que celle-ci ne fît quelque bêtise. Surveillance d'ailleurs inutile, car depuis le lundi matin, avant l'arrivée de Schagerström qui avait déclenché tous ces ennuis, Charlotte s'était mise à couper en minces lanières des étoffes usagées pour le tissage d'un tapis. Avec Mme Forsius, elle était montée au grenier afin de trier vieilles robes et autres vêtements, qui ne valaient plus la peine d'être raccommodés. Elle s'était installée avec les loques dans l'office, où en général on se tenait quand il s'agissait de travaux encombrants ou susceptibles de salir les pièces bien rangées et bien époussetées de la

maison. Pendant tout l'après-midi du mardi ainsi que tout le jour suivant, Charlotte coupa, coupa sans arrêt. Elle ne mit pas le nez dehors. On l'aurait crue condamnée à des arrêts de rigueur.

— Quelle reste où elle est ! songea Mme Forsius. Elle n'a que ce qu'elle mérite.

Elle gardait également à vue son mari. Il ne quitta point son plant de légumes et n'envoya nullement chercher Charlotte. « Forsius est en train de préparer un sermon qui durera deux heures, pensa Mme Forsius. Charlotte s'est certes mal conduite, mais je commence presque à avoir pitié d'elle. »

Avant midi rien de nouveau ne se produisit, et après le repas ce fut la sieste, puis le goûter, enfin les parties de trictrac, toutes choses se succédant suivant l'ordre habituel. Mme Forsius ne voulait plus talonner son mari. Elle regrettait seulement de ne pas l'avoir laissé agir la veille, alors qu'il était en si bonnes dispositions et qu'il n'eût point mis de gants pour dire son fait à Charlotte.

Mais le soir, quand les deux vieux époux furent couchés côte à côte dans leur large lit, le pasteur chercha à excuser le retard qu'il mettait à parler.

— Ce n'est vraiment pas facile, tu sais, de gronder Charlotte. Il y a tant de choses qu'on se rappelle.

— Ne t'occupe donc pas du passé ! conseilla Mme Forsius. Je conçois que tu songes à toutes ces vieilles histoires, que tu la revois par exemple faisant seller tes chevaux en pleine nuit et accompagnée du valet d'écurie, entreprenant des chevauchées pour empêcher tes bêtes de trop engraisser. Bah ! laisse donc tout ça ! Tâche seulement de savoir si c'était bien elle qui a poussé Karl Artur à rompre

leur mariage. Déjà l'on commence à s'étonner que nous la gardions chez nous après ce qui s'est passé.

Le pasteur sourit.

— C'était un véritable service amical que Charlotte entendait me rendre en faisant sortir nos chevaux. Tout comme le jour où, voulant par gentillesse me montrer que mes chevaux étaient capables de courir aussi vite que n'importe quels chevaux, elle lutta de vitesse avec les bêtes des maquignons.

— Elle nous en a fait voir de toutes les couleurs, soupira Mme Forsius. Mais tout cela est pardonné et oublié.

— Soit, acquiesça le pasteur, mais il y a autre chose dont je me souviens. Te rappelles-tu comment nous étions il y a sept ans, lorsque Charlotte perdit ses parents et que nous nous sommes vus forcés de la recueillir ? Gina, mon cœur, tu n'étais pas ce que tu es maintenant. À cette époque on t'aurait donné quatre-vingts ans. Tu étais si lasse que tu traînais la jambe. Je craignais tout le temps de te perdre.

Mme Forsius comprit tout de suite à quoi il faisait allusion. Le jour où elle atteignit ses soixante-cinq ans, elle s'était dit qu'elle avait trimé assez longtemps dans le ménage, et elle s'était procuré une gouvernante. Elle était tombée sur une personne fort capable. Elle n'avait plus eu besoin de s'occuper de quoi que ce fût ; la gouvernante lui avait même fait comprendre que sa présence à la cuisine était peu désirable. Mme Forsius avait alors fortement décliné, elle s'était sentie lasse, découragée et malheureuse. On avait en vérité craint qu'elle ne se rétablît pas.

— Oui, dit-elle, c'est vrai. Je n'étais pas bien quand Charlotte est venue, et pourtant je n'avais jamais eu autant

de loisirs qu'à cette époque. Mais Charlotte ne pouvait pas s'entendre avec la gouvernante. Et je n'oublierai jamais la façon dont elle lui allongea une chiquenaude le jour même de la Sainte-Lucie, au beau milieu des préparatifs de Noël, si bien que la gouvernante, furieuse, nous quitta. Et ce fut moi, pauvre malade, qui dus descendre dans la buanderie pour brasser la bière de Noël et aider à bourrer les saucisses. Ah ! non, jamais je n'oublierai ça !

— Mais c'est ce qu'il ne faut pas non plus, répliqua le pasteur en riant. Gina, mon cœur, tu es une esclave du travail. Tu as recouvré ta santé dès que tu as été forcée de brasser la bière et de faire la cuisine de nouveau. Charlotte a toujours été étourdie et impertinente, je n'en disconviens pas, mais grâce à cette fameuse chiquenaude, elle t'a sauvé la vie.

— Et toi alors ! Parlons un peu de toi ! repartit la vieille dame, qui n'aimait guère à s'entendre dire quelle était attachée aux rudes besognes du ménage au point de ne pouvoir s'en passer pour vivre. – Parlons de toi ! Tu serais peut-être mort et enterré à l'heure qu'il est, si Charlotte n'avait pas dégringolé de son banc à l'église.

Le pasteur éclata de rire en évoquant cette scène. À l'époque où Charlotte était arrivée au presbytère, il assumait lui-même toutes les charges de son ministère et prêchait en outre chaque dimanche.

Sa femme lui avait en vain conseillé sur tous les tons de s'adjoindre un suffragant. Elle voyait qu'il usait ses forces et qu'il n'était jamais tout à fait heureux, puisqu'il ne pouvait trouver le temps de s'occuper de ses chères plantes. À ces exhortations, il avait répondu qu'il continuerait jusqu'au bout, tant qu'il aurait un souffle de vie, de remplir ses fonctions. Charlotte, elle, ne lui faisait pas d'observations, mais

un dimanche elle s'endormit si profondément pendant le sermon du pasteur qu'elle tomba du banc, au grand scandale des paroissiens. Le vieillard s'était fâché. Il n'en avait pas moins compris qu'il était trop âgé pour prêcher. Il s'était pourvu d'un suffragant et avait échappé à une foule de corvées fastidieuses. Une véritable résurrection en était résultée.

— Eh oui, confessa-t-il. Elle m'a procuré ainsi toute une série de bonnes années. Ce sont ces choses-là, vois-tu, qui me reviennent à la mémoire quand je me prépare à la morigéner. Cela m'arrête net.

Mme Forsius ne répondit pas. Elle essuya furtivement une larme au coin de sa paupière.

Comme elle jugeait néanmoins indispensable que Charlotte reçût une juste admonestation, elle revint à la charge.

— Tout cela est bel et bon, mais tu ne vas pas me dire que tu renonces à savoir si c'est Charlotte qui a rompu les fiançailles ? ou Karl Artur ?

— Lorsqu'on ne voit pas son chemin clairement devant soi, il est préférable de s'arrêter et d'attendre, décréta le vieux pasteur. Et c'est ce que nous avons de mieux à faire, je crois.

— Mais tu ne peux prendre la responsabilité de laisser le maître de forges épouser Charlotte, si elle est telle que les gens prétendent ?

— Suppose que Schagerström vienne me demander mon avis, dit le pasteur, je sais bien ce que je répondrais.

— Ah ? fit Mme Forsius. Et qu'est-ce que tu lui répondrais ?

— Je lui répondrais que si j'avais moi-même cinquante ans de moins et que je fusse célibataire…

— Comment ! s'écria Mme Forsius en se dressant sur son séant.

— Eh bien, oui, reprit le pasteur, je lui dirais que si j'avais cinquante ans de moins, que je fusse célibataire et que je fisse la rencontre d'une jeune fille telle que Charlotte, débordante de vie et douée de ce quelque chose, de ce je ne sais quoi qu'on ne trouve qu'en elle, eh bien, je la demanderais en mariage.

— Bravo ! fit Mme Forsius. Toi et Charlotte ! Eh bien, tu serais bien tombé.

La vieille dame se mit à agiter les bras ; son visage grimaça et elle se rejeta sur l'oreiller, secouée par un rire inextinguible.

Le vieillard la regarda, un peu vexé, mais elle ne s'arrêtait pas. Et bientôt il ne put se dominer. Ils furent saisis d'un tel paroxysme de folle hilarité qu'ils ne réussirent à s'endormir qu'après minuit.

LES BOUCLES COUPÉES

Le jeudi, assez tard dans la soirée, la colonelle Ekenstedt arriva au presbytère dans une grande voiture de voyage. Elle fit arrêter le véhicule devant le perron, mais ne descendit pas. Elle se contenta, lorsque la femme de chambre accourut pour la recevoir, de lui dire qu'elle priât sa maîtresse de sortir un instant : la colonelle n'avait qu'une courte communication à lui faire.

Mme Forsius arriva sans tarder, multipliant les révérences, sa large bouche épanouie en un sourire de bienvenue. Quel plaisir ! Quelle bonne surprise ! Mais, après ce long voyage, sa chère Beate consentirait bien à descendre de voiture et à venir se reposer sous l'humble toit du presbytère ?

Certes, la colonelle ne demandait pas mieux, mais elle avait voulu s'assurer au préalable que l'horrible créature ne se trouvait plus dans la maison.

Mme Forsius la regarda avec l'air de ne pas saisir.

— Tu veux parler de la mauvaise cuisinière que j'avais lors de ta dernière visite ? Elle est partie il y a longtemps. Cette fois tu mangeras mieux.

Mais la colonelle ne bougea pas.

— Ne fais pas celle qui ne comprend pas, Gina ! Tu sais bien qu'il s'agit de cette créature intrigante avec laquelle Karl Artur a été fiancé. Je demande si elle est encore chez vous ?

Cette fois Mme Forsius fut bien forcée de comprendre.

— Excuse-moi, Beate, mais nous ne pouvons jeter sur le pavé aussi vite une jeune personne qui a été comme une fille pour Forsius et moi pendant sept ans. D'ailleurs, personne ne sait encore le fin mot de cette histoire.

— J'ai une lettre de mon fils, j'ai une lettre de Thea Sundler, et j'ai une lettre d'elle-même, repartit la colonelle. Pour moi il n'y a pas de doute.

— Si tu as une lettre de Charlotte elle-même, prouvant qu'elle est coupable, le diable m'emporte si je te laisse partir sans que tu m'aies montré ce papier, s'écria Mme Forsius, si stupéfaite et si excitée qu'une expression malséante avait jailli de ses lèvres.

Elle s'approcha de la petite colonelle qui se blottit dans un coin. On eût dit que la femme du pasteur allait de force la tirer de voiture.

— Allez, cocher ! En route ! ordonna la colonelle.

À ce moment, Karl Artur sortit du pavillon où il demeurait. Il avait reconnu la voix de sa mère et monta en courant vers le corps de logis principal.

Ce fut une rencontre des plus affectueuses. La colonelle serra son fils contre sa poitrine et l'embrassa avec autant de chaleur et de violence que s'il venait d'échapper à un danger mortel.

— Mais vous allez bien descendre de voiture, maman ? demanda Karl Artur, un peu gêné de ces effusions de tendresse sous les yeux du voiturier, du postillon, de la femme de chambre et de Mme Forsius.

— Non, non, déclara la colonelle, pendant tout le trajet je n'ai cessé de me répéter que je ne pourrais pas dormir sous le même toit que cette coquine qui t'a si honteusement trahi. Monte à côté de moi, et nous irons à l'auberge.

— Voyons, ne fais pas l'enfant, Beate ! s'écria Mme Forsius qui avait retrouvé son calme. Si tu restes ici, je te promets que tu ne verras pas Charlotte.

— Je sentirais quand même qu'elle est là !

— Les gens ont déjà suffisamment jasé, dit Mme Forsius. Tu vas encore leur donner à colporter la nouvelle que tu n'as pas voulu descendre au presbytère ?

— Mais, certainement, vous allez rester ici, maman trancha Karl Artur. Je vois Charlotte tous les jours sans que cela me fasse quoi que ce soit.

Devant cette décision catégorique de son fils, la colonelle jeta des regards inquiets auteur d'elle comme pour chercher une issue.

Soudain elle indiqua du doigt le pavillon qu'habitait Karl Artur.

— Ne pourrais-je pas m'installer là-bas chez Karl Artur ? demanda-t-elle. Si je le sentais près de moi dans la pièce voisine, je songerais peut-être moins à cette fille. – Ma chère amie, poursuivit-elle en se tournant vers Madame Forsius, si tu veux que je reste, laisse-moi coucher dans le pavillon. Tu n'as pas besoin de faire de grands préparatifs à cette occasion. Un lit, c'est tout.

— Je ne comprends pas pourquoi tu ne peux pas aussi bien coucher dans la chambre d'amis, répondit en gromme-

lant Mme Forsius. Pourtant il en sera comme tu voudras : tout vaut mieux que ton départ.

Elle était assez vexée, et pendant que la voiture roulait vers le pavillon, elle marmonna que cette Beate Ekenstedt, toute distinguée qu'elle était, manquait de vrai savoir-vivre.

En rentrant dans la salle à manger, elle y trouva Charlotte devant une des fenêtres. La jeune fille avait évidemment tout entendu.

— Oui, tu sais maintenant qu'elle ne veut pas te voir, dit Mme Forsius. Elle ne veut même pas dormir sous le même toit que toi.

Mais Charlotte qui n'avait pas depuis longtemps savouré une minute aussi heureuse que celle où elle avait été témoin de la tendre rencontre de la mère et du fils, demeura calme et souriante. Elle savait que son sacrifice n'avait pas été vain.

— Je me tiendrai à l'écart, fit-elle calmement en se glissant hors de la pièce.

Mme Forsius faillit étouffer. Il lui fallut aller trouver son mari pour conférer avec lui.

— Qu'en dis-tu ? Karl Artur et la femme de l'organiste doivent être dans le vrai. Charlotte entend que la colonelle refuse de dormir sous le même toit qu'elle, et elle sourit. Elle a l'air aussi content que si l'on venait de la proclamer reine d'Espagne.

— Allons ! allons ! mon cœur ! dit le pasteur. Patiente encore un peu. Le voile se soulève lentement. Je suis sûr que l'arrivée de la colonelle va contribuer à éclaircir les choses.

Mme Forsius craignit que son mari, qui jusqu'alors avait, grâce à Dieu, conservé l'intégrité de ses facultés mentales, ne commençât à tomber en enfance. Cette toquée de Beate Ekenstedt, comment pourrait-elle leur être utile ?

Les paroles du pasteur n'avaient fait qu'augmenter le découragement de l'excellente femme. Elle se rendit à la cuisine et donna l'ordre de préparer un lit pour la colonelle dans le pavillon. Elle y fit porter aussi une collation sur un plateau. Puis elle monta dans sa chambre.

— Autant lui servir ses repas là-bas, se dit-elle.

Comme cela elle pourra câliner son fils tout à son aise. Je croyais moi, qu'elle venait lui laver la tête à cause de la sottise de ses nouvelles fiançailles ! Ah, bien, oui, elle ne fait que l'embrasser et le dorloter. Si elle s'imagine qu'elle en aura de la satisfaction…

Le lendemain, la colonelle et Karl Artur apparurent au déjeuner. Mme Ekenstedt était d'une humeur charmante et causa le plus courtoisement du monde avec ses hôtes. Mais quand Mme Forsius vit la colonelle à la pleine clarté du jour, elle la trouva fanée et comme l'ombre d'elle-même. Mme Forsius, qui était pourtant bien plus âgée, n'était point cassée et flétrie comme son amie. « Pauvre femme, songea-t-elle. Elle n'est pas aussi gaie qu'elle veut le paraître ».

Après le déjeuner, la colonelle envoya Karl Artur au bourg pour chercher Mme Sundler, avec qui elle désirait s'entretenir. Le pasteur alla se livrer à ses travaux habituels, et les deux dames demeurèrent seules.

La colonelle mit tout de suite la conversation sur Karl Artur.

— Ah, ma chère Gina, fit-elle, j'éprouve plus de joie que je ne saurais dire. Je suis partie de chez nous à la réception de la lettre de Karl Artur. Je craignais de le trouver au comble du désespoir, pensant peut-être au suicide, et je viens de le trouver content, heureux même. C'est admirable, n'est-ce pas ? Après un choc pareil…

— Oui, il n'a pas été long à se consoler, répliqua Mme Forsius d'une voix sèche.

— Je sais. Cette Dalécarlienne. Une toquade sans lendemain. Un bonbon qu'on suce pour se parfumer la bouche. Comment un homme, ayant l'éducation et les habitudes de Karl Artur, supporterait-il longtemps une femme pareille ?

— Je l'ai vue, dit Mme Forsius. Et je peux t'affirmer, Beate, qu'elle est jolie ; c'est une belle femme.

Une pâleur cendrée envahit le visage de la colonelle pour disparaître presque aussitôt.

— Nous avons décidé, Ekenstedt et moi, de traiter cette affaire comme une bagatelle. Nous n'allons pas refuser notre consentement à notre fils. Il a été si cruellement trahi. Il devait être fou de chagrin. Si on ne le bute pas en lui résistant, il ne tardera pas à oublier ce petit jouet.

Mme Forsius tricotait ce matin-là avec une telle ardeur que ses aiguilles s'entrechoquaient. C'était pour elle le seul moyen de garder son calme devant tant d'aveuglement. « Ma chère amie, pensait-elle, est-ce bien toi que l'on trouve si intelligente et si douée ! Et tu ne te rends pas compte que cela finira mal ! »

Ses narines se dilataient, toutes ses rides frémissaient, mais elle éprouvait en même temps une telle pitié à l'égard de la colonelle qu'elle réussit à réprimer son envie de rire.

— Oui, c'est ainsi que sont, je crois, les enfants d'aujourd'hui. Ils ne supportent aucune contradiction de la part des parents.

— Nous avons déjà commis une erreur en ce qui concerne Karl Artur, répondit la colonelle. Nous nous sommes opposés à son désir de se faire pasteur. Cela n'a servi qu'à l'éloigner de nous ; cette fois nous ne contrarierons pas ses projets d'union avec la Dalécarlienne. Nous ne voulons pas risquer de le perdre.

Mme Forsius écarquilla les yeux au point que ses sourcils atteignaient presque la racine de ses cheveux.

— Tu m'en diras tant ! Voilà une preuve d'amour, une incroyable preuve d'amour !

La colonelle confia ensuite à Mme Forsius qu'elle désirait connaître l'avis de Thea Sundler à ce sujet. Thea lui semblait très sensée et très attachée à Karl Artur. La colonelle avait la plus grande confiance en son jugement.

Mme Forsius tenait à peine en place. La femme de l'organiste, cette créature insignifiante, allait être consultée par la colonelle Ekenstedt, si remarquable en dépit de tous ses petits travers ! Elle n'osait pas faire entendre raison elle-même à son fils ! Il fallait qu'une autre s'en chargeât, et pour cette mission de confiance elle choisissait la femme de l'organiste, cette nullité !

— Ce sont là des délicatesses qui n'étaient pas de mise quand j'étais jeune.

— J'ai reçu de Thea Sundler une lettre parfaite, et si réconfortante, après la rupture.

À ce mot de lettre, Mme Forsius sursauta et se frappa le front.

— Heureusement que je n'ai pas oublié une chose ! Voudrais-tu me raconter ce que Charlotte t'a écrit ?

— Tu peux le lire, dit la colonelle, j'ai cette lettre dans mon sac.

Elle tendit à Mme Forsius un papier plié, que celle-ci ouvrit. La feuille ne contenait que ces mots : « Ma très chère belle-mère, puissiez-vous ne pas me juger trop sévèrement. »

La femme du pasteur restitua d'un air déçu le billet à son amie.

— Ma foi, je n'en suis pas mieux renseignée.

— Cela me paraît, à moi, tout à fait convaincant, déclara la colonelle en martelant les syllabes.

Mme Forsius remarqua que son interlocutrice n'avait cessé de parler sur un ton extraordinairement élevé ; cela ne lui ressemblait guère, mais peut-être était-ce l'émotion qui la faisait se départir ainsi de ses habitudes.

Au même instant, la vieille dame se dit que, si Charlotte était à l'office en train de couper ses chiffons, elle avait dû tout entendre.

Le guichet pratiqué dans le mur et par lequel on passait les plats ne fermait rien moins qu'hermétiquement. Maintes fois, Mme Forsius avait déploré que le moindre bruit de l'office parvînt dans la salle à manger.

— Et Charlotte, que dit-elle ? demanda Mme Ekenstedt.

— Elle ne dit rien. Forsius avait d'abord l'intention de l'interroger, mais il prétend maintenant que ce n'est pas utile. Je ne sais rien.

— Comme c'est étrange ! fit la colonelle. Comme c'est étrange !

Mme Forsius proposa de monter au salon. Quelle négligence de sa part de n'y avoir pas songé plus tôt ! Laisser une invitée de marque dans la salle à manger, c'était impardonnable.

Mais la colonelle ne voulut à aucun prix se laisser enfermer dans les pièces du premier, qui étaient bien moins agréables que celles où l'on vivait tous les jours. Elle préféra rester dans la salle à manger et continua à parler de Charlotte de la même voix retentissante. Que faisait-elle ? À quel endroit s'était-elle installée pour travailler ? Avait-elle l'air heureuse d'épouser Schagerström ?

À un certain moment, les larmes lui montèrent aux yeux.

— Je l'ai tant aimée, s'écria-t-elle. D'elle je me serais attendue à tout… à tout sauf à cela !

Mme Forsius distingua un bruit de ciseaux tombant par terre. « Elle ne pourra pas entendre plus longtemps de pareilles choses, se dit-elle. Elle va se précipiter ici et se défendre. » Mais on n'entendit plus rien. Charlotte ne se montra pas.

Cette embarrassante situation fut interrompue par l'arrivée de Karl Artur, qui introduisit Thea Sundler. La colonelle se retira dans le jardin avec son fils et Mme Sundler. Mme Forsius en profita pour se rendre à la cuisine afin de

casser du sucre, moudre du café et ranger des petits gâteaux sur une assiette.

Mais tout en vaquant machinalement à ces humbles besognes, elle songeait à ce bout de lettre que Charlotte avait envoyé à sa belle-mère. Pourquoi avait-elle été si brève ? Mme Forsius se rappelait que Charlotte un jour était arrivée à table les doigts barbouillés d'encre. Pouvait-elle vraiment s'être salie à ce point en n'écrivant qu'une seule ligne ?

Peut-être avait-elle écrit une autre lettre. C'était bien le mardi. Le lendemain de la première demande en mariage faite par Schagerström. Il y avait là quelque chose qu'il importait de tirer au clair.

Elle donna à la femme de chambre l'ordre de mettre le couvert sous la tonnelle du jardin, où l'on devait prendre le café. En raison de la présence de ses hôtes, Mme Forsius offrait du café au milieu de la matinée.

« Charlotte a dû écrire une longue lettre, se disait la femme du pasteur. Mais qu'en a-t-elle fait ? L'a-t-elle expédiée ? ou l'a-t-elle déchirée ?

Pendant qu'on prenait le café, ces idées la préoccupaient encore au point que, contrairement à son habitude, elle restait silencieuse. Mme Sundler, en revanche, tenait les dés de la conversation et bavardait sans arrêt. Mme Forsius pensait que la femme de l'organiste ressemblait au crapaud gonflé de la fable, tant elle faisait l'importante et tirait vanité de se voir consultée par des gens du monde aussi huppés que la colonelle Ekenstedt et son fils. Jusque-là la vieille dame avait simplement jugé Mme Sundler ridicule, mais cette fois elle la trouva odieuse. « Elle se rengorge et se réjouit, alors que

nous autres sommes plongés dans l'inquiétude et la désolation, songeait-elle. Ce n'est pas une bonne nature. »

Ce sentiment d'antipathie ne l'empêcha nullement d'offrir à Mme Sundler une seconde tasse, de se mettre en frais de politesse et de lui faire reprendre, presque de force, les meilleurs de ses gâteaux. Les lois de l'hospitalité sont sacrées même à l'égard de votre pire ennemi.

Après le café, Mme Forsius s'éclipsa et regagna la cuisine. La colonelle Ekenstedt devait partir vers deux heures, elle tenait à la faire dîner auparavant. C'était une affaire d'importance, et Mme Forsius entendait surveiller elle-même la préparation du repas.

Il était à peu près une heure, quand Thea Sundler parut à la cuisine pour faire ses adieux. Mme Ekenstedt et son fils étaient restés sous la tonnelle, mais Thea se voyait forcée de rentrer chez elle, afin de préparer le dîner de son mari.

Mme Forsius qui était penchée sur le pot-au-feu, reposa l'écumoire qu'elle tenait et accompagna la femme de l'organiste jusque dans le vestibule, en faisant des révérences, en s'excusant, et en la chargeant de son meilleur souvenir pour M. Sundler.

Thea Sundler, pensait-elle, aurait dû comprendre que son hôtesse était pressée, mais l'intruse prolongea sa visite indéfiniment, tenant la main de Mme Forsius et s'étendant en considérations variées sur la grande pitié que lui inspirait la colonelle à cause de ces nouvelles fiançailles.

Mme Forsius ne pouvait que lui donner raison.

La femme de l'organiste lui pressa la main plus fort. Elle ne voulait pas s'en aller non plus, sans avoir des nouvelles de Charlotte.

— Attendez, vous allez la voir, fit Mme Forsius. Elle est là, à l'office, à couper des bandes d'étoffe pour des tapis. Vous pouvez vous adresser directement à elle.

Les deux femmes se trouvaient alors devant la porte de l'office, et brusquement, avec une ferme résolution, Mme Forsius ouvrit cette porte et poussa Mme Sundler dans la pièce.

— J'ai bien vu que c'est cela qu'elle voulait, se dit la vieille dame. Charlotte s'est tenue sur la réserve avec elle, et maintenant Thea veut la voir humiliée. Quelle vipère ! Espérons que Charlotte la recevra selon ses mérites.

— Ah. Ah. Ah, fit-elle en riant. Je voudrais bien assister à leur rencontre.

Elle traversa le vestibule à pas feutrés et ouvrit avec précaution une autre porte, menant, celle-là, à la salle à manger ; un moment après elle se trouvait devant le passe-plats de l'office. Elle l'entre-bâilla légèrement, juste assez, pour apercevoir le coin où Charlotte était assise, entourée de robes ayant appartenu non seulement à Mme Forsius mais à des femmes de pasteurs du temps jadis. Elle triait les couleurs, mettant le vert d'un côté, le bleu d'un autre et tout ce qui était chiné ou façonné dans un troisième tas. Sur le plancher s'amoncelaient d'étroites lisières coupées, et dans un coffre on voyait de grosses pelotes formées de bandes déjà cousues bout à bout. Il était manifeste que Charlotte n'avait pas été oisive.

Charlotte tournait le dos à Thea Sundler, qui resta quelques instants comme indécise sur le seuil.

— Ah ! elle est encore là, pensa Mme Forsius. Bravo ! Elle va passer un bon moment, je parie.

Elle vit Thea Sundler arborer un air à la fois compatissant et réconfortant, et elle l'entendit prononcer de cette voix doucereuse et apitoyée dont on se sert pour parler aux malades, aux détenus, ou aux assistés de l'hospice :

— Bonjour, Charlotte !

Charlotte ne répondit pas. Elle tenait toujours les ciseaux. Mais elle avait cessé de couper.

Un sourire sarcastique plissa les traits de Thea Sundler et découvrit ses dents pointues. Ce ne fut qu'un éclair, mais c'était assez : Mme Forsius était désormais fixée sur le compte de Mme Sundler.

Celle-ci redevint tout de suite un modèle de mansuétude et d'attendrissement. Elle avança de quelques pas et répéta, du ton enjoué et bienveillant qu'on prend à l'égard de domestiques ignorantes ou d'enfants récalcitrants :

— Bonjour, Charlotte !

Charlotte ne bougea pas davantage.

Alors Thea Sundler se pencha par-dessus l'épaule de sa victime pour voir son visage. Peut-être croyait-elle que Charlotte pleurait à l'idée que la mère de Karl Artur n'avait pas voulu la voir. Thea était coiffée de longues boucles, et au moment où elle faisait ce geste, une d'elle vint effleurer l'épaule nue de Charlotte, car le fichu que celle-ci portait d'habitude autour du cou avait glissé durant son travail.

Dès l'instant où elle sentit ce contact, la jeune fille reprit sa vivacité. Rapide comme un oiseau de proie, elle saisit une poignée de ces cheveux si bien frisés, brandit les ciseaux ouverts et coupa deux boucles.

Il ne s'agissait pas d'un acte réfléchi. À peine l'eut-elle accompli que Charlotte se leva, un peu confuse. Thea poussait des clameurs d'effroi et de colère. Rien ne pouvait lui arriver de plus terrible. Les boucles constituaient son orgueil, l'unique beauté qu'elle possédât. Elle ne pourrait plus se montrer parmi les gens avant que les cheveux fussent repoussés. Elle en pleurait de chagrin et de rage.

Tout à côté, dans la cuisine, régnait un tel vacarme de marmites bouillantes, de feu ronflant et de pilons de mortier qu'on n'entendit rien. La colonelle et Karl Artur, au jardin, n'avaient sans doute rien entendu non plus. Nul n'accourut au secours de Mme Sundler.

— Aussi, qu'êtes-vous venue faire ici ? dit Charlotte. Je me tais à cause de Karl Artur, mais me croiriez-vous par hasard assez bête pour ne pas comprendre que c'est vous qui avez tout manigancé ?

Elle s'approcha de la porte et l'ouvrit violemment.

— Allez-vous-en ! ajouta-t-elle.

En même temps, elle agitait ses ciseaux en l'air ; il n'en fallait pas davantage pour que Thea Sundler se retirât en toute hâte.

Mme Forsius referma doucement le passe-plats, frappa ses mains l'une contre l'autre et murmura : « Mon Dieu, mon Dieu, dire que j'ai vu ça ! Mon pauvre vieux va bien s'amuser, quand je lui raconterai la scène ! »

Mais soudain elle se rembrunit.

« La malheureuse enfant ! soupira-t-elle. Rester silencieuse de la sorte en nous laissant supposer du mal sur son compte. Non, non, il va falloir mettre un terme à cela. »

Un moment plus tard, la femme du pasteur monta l'escalier du premier à pas de loup. Puis, comme une voleuse, elle traversa l'appartement et, arrivée au bout, entra dans la chambre de Charlotte. »

Sans même regarder autour d'elle, la vieille dame se dirigea droit à la cheminée. Elle y découvrit quelques papiers chiffonnés et déchirés.

— Dieu me pardonne ce que je fais là ! Il m'est témoin que c'est la première fois de ma vie que je lis, sans y avoir été invitée, une lettre qui ne m'appartient pas.

Elle rassembla les bouts de papier éparpillés et les emporta dans sa chambre. Là, elle ajusta ses lunettes et commença la lecture des feuillets.

— Mais oui, mais oui, conclut-elle après avoir terminé. Voilà la vraie lettre. C'est bien ce que je pensais.

Les feuilles à la main, elle descendit l'escalier, résolue à montrer sa découverte à la colonelle. Mais quand Mme Forsius fut sur le perron, elle vit son amie assise sur un banc devant le pavillon, à côté de Karl Artur. Comme elle s'appuyait tendrement sur lui ! Quel dévouement ! quelle adoration dans sa façon de lever les yeux vers son fils !

Mme Forsius s'arrêta net. « Comment aurais-je le cœur de lui faire lire ceci ? songea-t-elle. Et, se ravisant, elle rentra trouver son mari.

— Je t'apporte quelque chose dont la lecture te réjouira, mon cher vieux, dit-elle, en étalant devant lui sur la table la lettre reconstituée. J'ai trouvé ce document dans la cheminée de Charlotte. Elle l'y avait sans doute jeté pour le brûler, mais cette petite étourdie a oublié d'y mettre le feu. Prends-en connaissance ! Ça ne te fera pas de mal.

Le vieillard vit que sa femme était transfigurée.

— Oui, oui, prononça-t-il, après avoir fini de lire, c'est ainsi que les choses se sont passées. Mais pourquoi cette lettre n'a-t-elle pas été envoyée ?

— C'est ce que je me demande ! répondit Mme Forsius. Je sais seulement que je descendais avec la ferme résolution de la montrer à Beate, mais, arrivée sur le seuil, je l'ai vue couver son fils du regard, et j'ai pensé à t'avertir en premier lieu.

Le pasteur se leva et regarda par la fenêtre la colonelle et Karl Artur.

— C'est bien cela, dit-il en hochant la tête. Vois-tu, Gina, ma chérie, Charlotte n'a pas eu le courage d'envoyer cette lettre à une telle mère. C'est pourquoi elle l'a jetée dans la cheminée. Elle ne pouvait pas se défendre. Et nous n'avons pas le droit de passer outre à sa volonté.

Ils soupirèrent tous les deux, désolés de ne pas voir le moyen de disculper Charlotte aux yeux du monde ; néanmoins, ils se sentaient intérieurement heureux et soulagés. En retrouvant Mme Ekenstedt dans la salle à manger, ils étaient d'une humeur radieuse.

Et, chose bizarre, la colonelle semblait, de son côté, avoir subi le même changement. Il n'y avait plus rien de for-

cé dans sa gaîté comme au déjeuner. Elle avait l'air de revivre.

Mme Forsius se demandait si c'était Thea Sundler qui avait opéré cette transformation. Et c'était vrai, mais pas absolument comme se le figurait la vieille dame.

La colonelle se tenait assise sur le banc, devant le pavillon, en compagnie de Karl Artur, lorsque Mme Sundler était sortie du presbytère, se sauvant éperdûment, telle une colombe échappée aux serres d'un épervier.

— Qu'est-ce qu'elle a, ton amie Thea ? fit la colonelle. Regarde-la donc courir ! Et elle tient une main devant sa joue. Dépêche-toi, Karl Artur ! coupe au plus court, et tu la rattraperas à la grille. Peut-être est-elle poursuivie par un essaim d'abeilles. Demande-lui si tu ne peux pas l'aider !

Karl Artur se hâta d'obéir à l'invitation de sa mère, et en dépit des signes désespérés que lui faisait Mme Sundler pour qu'il ne l'approchât pas, il la rejoignit à la grille.

En retournant près de sa mère, il avait un air d'extrême indignation.

— C'est Charlotte qui a encore fait des siennes ! Elle est vraiment par trop effrontée. Figurez-vous, maman, que Mme Sundler est allée la voir afin de s'informer de sa santé, et Charlotte en a profité pour lui couper plusieurs boucles au-dessus de l'oreille.

— Comment ? s'écria la colonelle, tandis qu'un sourire espiègle animait son visage. Les belles boucles de Mme Sundler ! Mais elle doit être affreuse !

— C'était une vengeance, maman, fit Karl Artur. Mme Sundler sait ce qu'il faut penser de Charlotte et ce qu'elle vaut. C'est elle qui m'a ouvert les yeux !

— Je comprends, dit la colonelle.

Elle resta quelques secondes, absorbée par ses réflexions. Puis elle se tourna vers son fils.

— Ne nous occupons plus, veux-tu, ni de Thea ni de Charlotte, Karl Artur. Il ne nous reste que quelques minutes avant de nous séparer. Parlons de toi et des projets que tu formes pour nous venir en aide, à nous autres pauvres gens.

À table, la colonelle se montra, nous l'avons dit, gaie et charmante, suivant son habitude. Mme Forsius faisait assaut de compliments avec elle ; toutes deux rivalisaient d'esprit.

De temps à autre, la colonelle jetait un coup d'œil vers le passe-plats qui ouvrait sur l'office. Elle se demandait sans doute comment Charlotte supportait sa solitude et si la jeune fille qui lui avait voué une telle affection, presque un culte, n'éprouvait pas du regret et de la peine de ne point la voir.

Après le dîner, alors que la voiture était déjà avancée, le hasard voulut que la colonelle se trouva un moment seule dans la salle à manger. En un clin d'œil elle fut au passe-plats et l'ouvrit brusquement. Charlotte était devant elle, Charlotte qui, toute la matinée, avait amèrement déploré de ne pas être auprès d'elle, et qui se tenait là, dans l'espoir de surprendre un regard de ces yeux si chers.

— Ma mignonne, te sens-tu capable de résister et de te taire encore quelques jours, ou quelques semaines ? Tout rentrera dans l'ordre. T'ai-je fait souffrir beaucoup ? Mais je ne savais que penser, jusqu'au moment où tu lui as coupé ses

boucles. Va, mon mari et moi, nous arrangerons les choses. Peux-tu tenir bon pour l'amour de Karl Artur et pour moi ? Oh te le rendra, Karl Artur, mon enfant. On te le rendra.

Une main toucha à la serrure de la porte. Le passe-plats se referma précipitamment. Quelques minutes plus tard, la colonelle Ekenstedt montait en voiture et s'éloignait.

LE FAVORI DE LA FORTUNE

Le maître de forges, Schagerström, était convaincu qu'il eût été, sa vie entière, un rustre et un mauvais sujet, si, durant toute sa jeunesse, il n'avait joui d'une chance bizarre.

Fils de parents riches et haut placés, il aurait pu grandir au sein du luxe et des plaisirs. Il aurait pu dormir chaque nuit dans un lit douillet, porter des costumes élégants, avoir une nourriture abondante et délicate, comme ses frères et ses sœurs. Il y avait là de quoi le corrompre, étant donné ses dispositions naturelles. Il le savait mieux que personne.

Or, il avait eu la chance d'être lourdaud et laid. Ses parents, surtout sa mère, n'avaient pu le souffrir. Ils se demandaient d'où leur tombait ce fils à la grosse tête, enfoncée entre les épaules, et au corps trapu. Ils étaient eux-mêmes beaux et de haute taille, et tous leurs autres rejetons étaient aussi gracieux que des chérubins. Gustav leur semblait être un enfant changé en nourrice, et il fut traité en conséquence.

La vie n'est pas drôle, quand on sert de souffre-douleur. Schagerström avouait que bien des fois il avait connu des heures cruelles, mais, arrivé à l'âge d'homme, il avait considéré cet état des choses comme un bienfait. Si, chaque jour, il s'était entendu répéter par sa mère qu'elle l'adorait, s'il avait eu les poches bourrées d'argent ainsi que ses frères, il aurait été perdu. Certes, ces derniers n'en étaient pas moins devenus de braves gens, ayant réussi. Mais peut-être étaient-ils doués de meilleurs caractères, ce qui leur avait permis de supporter l'épreuve de la richesse. Tel n'aurait pas été son cas à lui.

Un autre avantage que lui avait conféré la fortune, c'était une tête si dure qu'on n'avait pu lui inculquer le latin et qu'il avait fallu lui faire doubler toutes ses classes ; il ne s'était bien rendu compte de cette nouvelle chance qu'après coup. Car c'est en raison de cette incapacité que son père l'avait retiré du lycée et envoyé en Vermland comme apprenti commis aux écritures dans les bureaux d'une usine métallurgique.

Là, sa veine ordinaire ne l'avait pas abandonné : il était tombé entre les mains d'un intendant avare et rigide, qui sut dresser le jeune garçon mieux que ses parents n'avaient pu le faire. Chez cet homme, il ne dormait pas sur de la plume. C'était déjà beau qu'on lui accordât une mince paillasse, jetée sur le bois du lit. Chez lui, il apprit à manger la bouillie, même brûlée, et le hareng salé, fût-il rance. Chez lui, il apprit à travailler du matin au soir, non dans le calme, mais avec la certitude d'encaisser des coups à la moindre négligence. Ce n'était pas drôle, évidemment. Pourtant le riche maître de forges reconnaissait qu'il devait une fière chandelle à la destinée qui l'avait habitué à dormir sur la paille et à se contenter d'une pitance de pauvre.

Après avoir été apprenti un nombre respectable d'années, il passa commis aux écritures et fut envoyé à Kronbäcken, du côté de Filipstad, dans une autre forge appartenant à l'industriel Fröberg. Il eut alors un patron bienveillant, une nourriture saine et abondante à la table des maîtres et reçut un petit salaire, qui lui permit de se vêtir convenablement. Du coup, sa vie devenait facile et agréable, ce qui n'aurait peut-être pas été bon à la longue pour le jeune commis. Heureusement, il n'eut jamais le temps d'être gâté, car sa vieille veine l'avait accompagné.

Il ne se trouvait pas depuis un mois à Kronbäcken qu'il devint amoureux d'une jeune personne, pupille et pour ainsi dire, fille adoptive du maître de forges. C'était la pire chose qui pût lui arriver, ou peu s'en faut, car Disa Landberg n'était pas seulement d'une beauté radieuse, pleine d'agrément et fort entourée, elle était en outre l'héritière de forges et de mines représentant plusieurs millions. Il aurait été présomptueux de la part de n'importe quel commis de l'usine de lever les yeux vers elle ; à plus forte raison, pour un soupirant laid et sans esprit, si mal supporté chez lui qu'on l'avait abandonné à ses propres ressources presque dès l'enfance. Aussi Schagerström s'était-il résolu à demeurer le plus possible dans l'ombre et à ne laisser deviner sa folie par personne. Il lui fallait se tenir tranquille dans son coin, et voir de jeunes lieutenants et des étudiants, accourus en masse à Kronbäcken pendant l'été et aux fêtes de Noël, faire leur cour à la pupille de Fröberg. Il lui fallait se mordre les lèvres et serrer les poings quand les autres se vantaient d'avoir dansé la veille tant ou tant de fois avec elle, ou reçu de l'héritière tant ou tant de décorations de cotillon, tant ou tant de sourires et de regards encourageants.

Sa bonne place à Kronbäcken ne procurait pas à Schagerström une bien vive satisfaction, à cause de son malheureux amour. Cette passion le suivait aussi bien pendant son travail de semaine que les dimanches à la chasse. Le seul moment où l'obsession le laissât tranquille, c'est quand il se plongeait dans la lecture de vieux bouquins arides sur l'exploitation minière et métallurgique, qui traînaient sur une étagère du bureau, et que personne avant lui n'avait jamais eu l'idée de feuilleter.

Ce ne fut que bien plus tard qu'il comprit que son amour malheureux avait été un bon éducateur, lui aussi ; mais

Schagerström n'avait jamais pu en prendre complètement son parti. Il en avait trop souffert.

La jeune fille qu'il aimait n'était ni aimable ni désagréable envers le commis de son tuteur. Comme il ne dansait pas et ne faisait aucune tentative pour l'approcher, elle n'avait guère l'occasion de lui parler. Un soir d'été, cependant, alors qu'on dansait dans le grand salon et que Schagerström, selon son habitude, se tenait près de la porte, elle était venue vers lui, entre deux danses – jamais il ne pourrait oublier sa stupeur – et lui avait dit :

— Pourquoi restez-vous là, monsieur Schagerström, puisque vous ne dansez pas ? Il est minuit passé, vous feriez bien mieux d'aller vous coucher. Vous commencez à travailler dès quatre heures. Nous autres, nous avons la possibilité de faire la grasse matinée et de dormir jusqu'à midi, si cela nous plaît.

Tout penaud, il était descendu au bureau. Il comprenait si bien qu'elle fût lasse de le voir traîner sur le pas de la porte. Elle lui avait adressé la parole très gentiment, avec beaucoup d'amabilité, mais quant à en conclure qu'elle éprouvait quelque amitié à son égard et désirait lui épargner une fatigue inutile, c'était une idée qui ne venait pas à l'esprit du pauvre garçon.

Une autre fois, la jeune fille avait organisé une partie de pêche, en compagnie de deux de ses cavaliers servants, et Schagerström avait ramé. Il faisait chaud, l'embarcation était lourde, pourtant il s'était senti heureux parce que la bien-aimée était assise à l'arrière, en face de lui, et qu'il avait pu la contempler tout à son aise.

Au retour, quand on accosta au ponton et qu'il l'aida à débarquer, elle l'avait remercié de sa peine, puis, comme si elle eût craint qu'il ne se méprît sur son attitude aimable, elle avait ajouté :

— Je ne comprends pas pourquoi vous n'entrez pas à l'école d'études métallurgiques à Falun. Lorsqu'on est le fils d'un président, on ne devrait pas se contenter de demeurer simple commis.

Elle avait sans doute remarqué la façon dont il l'avait dévorée des yeux pendant toute la promenade : Elle avait dû se rendre compte qu'il l'adorait, s'en était trouvée gênée et désirait l'éloigner. Interpréter ses paroles comme une preuve qu'elle s'intéressait à son avenir, supposer qu'elle avait entendu dire à son tuteur que Schagerström avait en lui l'étoffe d'un excellent maître de forges, s'il avait pu faire des études, en conclure qu'elle avait peut-être même voulu par ce conseil diminuer la distance qui les séparait, – non, jamais cette idée ne serait venue à l'esprit de Schagerström.

Mais, puisqu'elle le désirait, il écrivit à ses parents en leur demandant de lui fournir, avec leur autorisation, les moyens de suivre l'école de Falun, et ils lui donnèrent satisfaction. La lettre et l'argent auraient été plus agréables à recevoir, si le chef de la famille n'avait terminé en exprimant l'espoir que son fils se conduirait mieux à Falun qu'au lycée Sainte-Claire à Stockholm, et s'il ne s'était dégagé de toute la lettre la conviction des parents qu'il ne pourrait jamais prétendre à mieux qu'à la situation de commis, quand bien même il suivrait les cours de toutes les écoles de mines du pays. C'était amer, mais plus tard il avait compris que c'était encore sa vieille chance qui travaillait à faire de lui un homme.

En tout cas, il avait incontestablement mené à l'école une vie agréable, ses professeurs avaient été contents de lui, et il avait entrepris ses études avec une espèce de voracité. Il eût été parfaitement heureux si, à chaque moment de loisir, il n'avait songé à celle qu'il aimait, là-bas, à Kronbäcken, et à tous les soupirants qui tournoyaient autour d'elle.

Bref, lorsqu'il eut terminé – fort honorablement on doit le reconnaître – sa deuxième et dernière année d'études, le tuteur de la jeune fille lui écrivit en lui offrant le poste d'intendant à Gammalhyttan, la plus importante et la plus belle de toutes les forges que possédait sa pupille. C'était une situation magnifique et supérieure de beaucoup à ce qu'aurait pu espérer un ingénieur de vingt-trois ans. Schagerström aurait été ravi, n'eût été la pensée que c'était elle qui avait arrangé l'affaire. Il n'eut garde de s'imaginer un seul instant qu'elle avait confiance en lui et voulait lui procurer ainsi l'occasion de donner sa mesure. Non, en lui faisant cette offre, l'héritière voulait éviter, d'une manière aimable, qu'il ne retournât à Kronbäcken. Elle n'était pas mal disposée à son égard, elle ne répugnait pas à l'aider, mais préférait le savoir loin d'elle.

Il serait bien allé au-devant de ses désirs et ne se serait jamais présenté devant elle, s'il n'avait été obligé, avant de se rendre à son nouveau poste, d'aller chercher des instructions à Kronbäcken. Or, une fois-là, après un entretien avec le maître de forges, Schagerström reçut l'ordre d'aller dans la maison d'habitation et de se présenter à ces dames, car Disa Landberg avait, elle aussi, quelques recommandations à lui faire.

Il se dirigea à droite du vestibule et gagna le salon, où les dames se tenaient en général avec leurs ouvrages, et dès

qu'il fut entré, la jeune fille alla à sa rencontre, les mains tendues, comme lorsqu'on reçoit quelqu'un dont on a vivement souhaité le retour. Et, à sa grande terreur, le pauvre diable s'aperçut qu'elle était seule dans la pièce. Pour la première fois, tous deux se rencontraient sans témoins.

Rien que cette idée fit battre follement le cœur de Schagerström, mais ce fut bien pis, quand, de sa manière gaie et simple, elle lui dit qu'à Gammalhyttan où il allait être l'intendant, la maison d'habitation était grande et belle, ce qui allait lui permettre de songer à se marier, dès qu'il le souhaiterait.

Il se sentit incapable de prononcer un mot tant sa douleur fut vive à l'idée que, non contente de l'exiler de Kronbäcken, sa bien-aimée voulait en outre le marier. Il n'avait pas mérité cela : jamais il ne lui avait imposé sa présence.

Mais elle reprit, avec la même simplicité franche et naturelle :

— C'est le plus beau de tous mes domaines. J'ai toujours pensé que c'est là que j'aimerais demeurer, quand je serais mariée.

De telles paroles eussent suffi à éclairer tout autre que Schagerström, mais il avait eu de rudes éducateurs dès l'enfance, et, prêt à se retirer, il se tourna vers la porte.

Son interlocutrice y fut avant lui et posa la main sur la serrure.

— J'ai refusé bien des prétendants déjà, dit-elle. Ce n'est peut-être que justice d'être refusée à mon tour.

Il lui saisit brusquement la main pour ouvrir la porte.

— Ne vous jouez pas de moi ! prononça-t-il avec effort. Pour moi, c’est sérieux.

— Pour moi aussi, fit-elle en levant vers lui un regard ferme.

À ce moment, Schagerström comprit tout ce qu’il devait à sa vieille chance. Toute la solitude, toute la dureté, tous les renoncements que la vie lui avait imposés jusque-là, ne servaient en fin de compte qu’à permettre à cette félicité surhumaine de pénétrer dans son âme, de l’occuper tout entière et d’y régner en maîtresse absolue.

L'HÉRITAGE

Lorsque Schagerström, après trois ans de mariage, perdit sa femme, on découvrit un testament dans lequel elle avait spécifié que, si elle mourait sans enfants, tous ses biens reviendraient à son mari. La succession liquidée, après le paiement de quelques legs à d'anciens domestiques et à des parents éloignés, Schagerström entra en possession de l'énorme héritage.

Dans tous les domaines et forges des Schagerström, on poussa un soupir de soulagement en voyant l'affaire arrangée de la sorte. On se réjouissait de voir que cette fortune restait ainsi réunie entre les mains d'un seul propriétaire, et l'on considérait comme une grande grâce de la Providence que les nombreuses forges fussent dirigées comme par le passé par un métallurgiste de valeur.

Mais Schagerström se trouvait à peine à la tête de l'héritage que les intendants, les inspecteurs, les fermiers, les gardes forestiers, bref tous ceux qui, d'une façon ou d'une autre, avaient à s'occuper de ses biens, élevèrent des doutes au sujet de la nouvelle direction. Schagerström ne quitta pas Stockholm, ce qui était déjà regrettable, mais le pire c'est que souvent il ne répondait même pas aux lettres de ses subordonnés. Tantôt c'était de la fonte brute qu'il fallait acheter, tantôt du fer en barres qu'il fallait vendre. Des marchés devaient être conclus pour des livraisons de charbon et de bois. Il importait de nommer des titulaires pour des emplois vacants, de réparer des bâtiments, de payer des factures. Or, Schagerström faisait la sourde oreille, n'adressant ni instruc-

tions ni argent. Parfois, il accusait réception d'une lettre et promettait d'envoyer des ordres ; hélas ! ceux-ci n'arrivaient jamais.

Après quelques semaines d'une pareille gestion, il régna un désordre indescriptible. Certains intendants se croisaient les bras, d'autres agissaient de leur propre chef, ce qui était presque plus déplorable encore. On finit par juger que Schagerström n'était point de force à mener à bien des affaires aussi importantes.

Celui qui se montrait le plus mécontent de cette situation, c'était Fröberg, le maître de forges de Kronbäcken, l'ancien tuteur de Mme Schagerström. Schagerström avait été son favori, et il avait fondé de grandes espérances sur lui. Quelque profond que fût son chagrin à la mort de la radieuse créature qui avait grandi à son foyer, Fröberg avait trouvé une certaine consolation dans le fait que les biens de sa pupille, qu'il avait gérés si longtemps, ces mines prospères, ces chutes d'eau, ces beaux domaines, ces immenses étendues boisées, ces forges et hauts fourneaux, producteurs de tant de richesse, étaient tombés en bonnes mains.

Il savait Schagerström bien préparé à occuper cette situation de grand propriétaire terrien et d'industriel. Pendant la première année de leur mariage, Schagerström et sa femme avaient séjourné à l'étranger, sur le conseil d'ailleurs du tuteur. Par les lettres qu'il recevait celui-ci se rendait compte que les jeunes époux ne perdaient pas leur temps à courir les musées et à visiter des monuments. Ils avaient profité de leur voyage pour étudier l'exploitation minière d'Allemagne, les usines d'Angleterre, l'élevage du bétail de Hollande. Ils avaient été infatigables. Schagerström s'en était parfois plaint. « Nous passons par des endroits merveilleux,

écrivait-il, sans même nous donner le temps de les voir. Nous ne songeons qu'à acquérir des connaissances utiles. Disa est la force qui agit. Moi, pauvre diable, je voudrais ne vivre que pour notre amour. »

Durant les années suivantes, ils avaient habité Stockholm. Ils y avaient acheté une grande maison, l'avaient magnifiquement installée et tenaient table ouverte, exerçant une très large hospitalité. C'était encore sur le conseil du tuteur. Schagerström était devenu une puissance. Il devait vivre dans les plus hautes sphères, acquérir de l'entregent, lier connaissance avec les hommes influents, et gagner la confiance des gouvernants.

Le propriétaire de Kronbäcken, bien qu'il n'eût plus rien à voir aux affaires de Schagerström, devait, on le conçoit, éprouver une vive inquiétude en voyant la tournure que prenaient les choses. Il lui fallait absolument trouver le moyen de s'entretenir avec Schagerström, afin d'être renseigné sur ce qui se passait et de l'obliger à se remettre au travail.

Un beau jour, il manda chez lui un de ses commis, un jeune homme arrivé à Kronbäcken à peu près en même temps que Schagerström, et qui avait été le camarade et l'ami le plus intime de celui-ci.

— Écoutez bien, mon brave Nyman, dit Fröberg. Il y a quelque chose qui cloche en ce qui concerne Schagerström. Vous allez partir pour Stockholm, et me ramener Schagerström. Vous pouvez disposer de ma berline de voyage. Si vous revenez sans lui, mon brave Nyman, vous aurez votre congé.

Le commis resta perplexe. Le poste qu'il occupait à Kronbäcken, il ne voulait à aucun prix le perdre.

Homme capable, mais assez paresseux, il avait réussi à se rendre si indispensable à la population féminine de Kronbäcken, que son travail de bureau était réduit à un minimum. Il devait jouer au whist avec la vieille madame Fröberg, faire la lecture aux jeunes demoiselles, leur dessiner des modèles de broderie, les accompagner dans leurs promenades à cheval, être en un mot leur cavalier servant. Ce « brave Nyman » était de tous les divertissements. Il ne s'en plaignait nullement, très content de son sort et n'ayant aucune envie de le voir changer.

Le commis aux écritures, Nyman, prit donc le chemin de Stockholm pour sauver Schagerström et en même temps défendre ses propres intérêts. Il voyagea nuit et jour, arriva à destination un matin vers huit heures, descendit dans une auberge, commanda tout de suite des chevaux pour le retour, mangea un morceau et se rendit ensuite à la demeure de Schagerström.

Il sonna et pria le valet de chambre, qui lui ouvrait la porte, d'avertir Schagerström de sa visite. Le domestique répondit que celui-ci était sorti.

Le commis fit connaître son nom et le but de sa démarche : il venait chargé d'une mission importante de la part du maître de forges M. Fröberg. Il repasserait dans une heure.

Ce laps de temps écoulé, il revint chez Schagerström, cette fois dans la voiture de voyage de Fröberg, attelée de chevaux frais, et pourvu de provisions de bouche dûment emballées. Nyman se trouvait par conséquent prêt pour le retour.

Introduit dans le vestibule, il y trouva le domestique qui le pria, de la part de son maître, de vouloir bien se présenter de nouveau plus tard dans la journée. Une réunion d'affaires empêchait Schagerström de le recevoir à ce moment.

Nyman eut l'impression d'une certaine gêne dans l'attitude du valet. Il devina qu'on ne lui disait pas la vérité. Où devait avoir lieu cette assemblée ?

— Ces messieurs sont réunis ici dans le grand salon, lui fut-il répondu. Et Nyman constata en effet qu'il y avait une grande quantité de coiffures et de pardessus dans l'antichambre.

Il ôta immédiatement son propre manteau et son chapeau et les tendit au domestique.

— Il y a bien un endroit où je pourrai attendre, dit-il. Je n'ai pas envie de battre le pavé. J'ai voyagé toute la nuit pour arriver plus tôt.

Le laquais ne paraissait pas très disposé à le faire entrer, mais sur l'insistance de Nyman, il finit par le conduire dans un petit cabinet contigu au salon.

Quelques instants après, deux messieurs qui devaient évidemment prendre part à la réunion, passèrent, précédés par le valet de chambre, qui leur ouvrait les portes du salon. Nyman en profita pour jeter un coup d'œil dans cette pièce. Il aperçut plusieurs hommes âgés respectables installés autour d'une grande table, chargée de documents. Il lui sembla même que ces documents étaient écrits sur du papier timbré.

« Qu'est-ce que c'est que ça ? pensa-t-il. On dirait des contrats de vente et des relevés d'hypothèques. Schagerström doit être en train de conclure une grosse affaire. »

Tout à coup il lui vint à l'esprit qu'il n'avait point vu Schagerström parmi les gens qui entouraient la grande table.

Que signifiait donc tout cela ? Si Schagerström ne prenait pas part à la réunion, pourquoi ne pouvait-il pas le recevoir, lui, Nyman ?

À ce moment, un nouvel homme d'affaires entra dans le cabinet. C'était un jeune notaire que Nyman avait rencontré autrefois à Kronbäcken, du temps où le notaire, comme tant d'autres jeunes gens, y venaient dans des intentions matrimoniales. Le commis se leva donc brusquement pour tâcher de savoir par lui ce qui se préparait.

— Ah ! ce brave… je veux dire Monsieur Nyman ! fit le notaire. Enchanté de vous voir à Stockholm. Et comment va-t-on à Kronbäcken ?

— Vous ne pourriez pas, monsieur, vous arranger pour me faire avoir un entretien avec Schagerström ? demanda Nyman. J'ai voyagé nuit et jour pour une affaire importante, et je ne peux même pas le voir.

Le notaire consulta sa montre.

— Je crains, monsieur Nyman, qu'il ne faille patienter encore une couple d'heures, jusqu'à ce qu'on ait fini.

— Mais de quoi s'agit-il ?

— Je ne sais si j'ai le droit de le révéler dès maintenant.

Le commis songea à l'agréable situation qu'il occupait à Kronbäcken, au rôle officieux qu'il jouait auprès de Madame et des demoiselles Fröberg. Il hasarda une hypothèse :

— Je n'ignore pas que Schagerström désire se défaire de ses propriétés, dit-il.

— Ah ! le bruit s'en est déjà répandu jusque chez vous ? fit le notaire.

— Oui, nous avons appris cela, mais nous ne savons pas à qui il compte vendre.

— Vendre ? s'écria le notaire. Il n'a jamais été question de vente. Tout doit être réparti entre des œuvres de bienfaisance, enfants assistés, caisses de secours et autres institutions de ce genre. Mais il faut que je vous quitte. C'est moi qui suis chargé de rédiger les actes de donation, lorsque ces messieurs se seront entendus sur les modalités de l'affaire.

Le commis Nyman avalait péniblement sa salive ; il ressemblait à un poisson retiré de l'eau. S'il revenait porteur de pareilles nouvelles, le vieux Fröberg entrerait dans une telle colère que lui, Nyman, ne conserverait pas un jour de plus son poste si plaisant. Qu'inventer ? Que faire ?

Comme son interlocuteur allait disparaître par la porte ouverte, Nyman se précipita et le saisit par la manche.

— Monsieur, vous ne pourriez pas informer Schagerström qu'il est urgent que je lui parle ? Dites-lui que… que Gammalhyttan a brûlé !

— Je vais l'en aviser. Quel malheur !

Bientôt, un homme courbé, décharné, au teint blafard et aux yeux injectés de sang, apparut sur le seuil.

— Qu'est-ce que tu veux ? demanda-t-il à Nyman du ton bref et coupant de quelqu'un qui n'aime pas à être dérangé.

Le pauvre Nyman recommença à ouvrir la bouche et à avaler sa salive sans pouvoir proférer un son. C'était donc là Schagerström ? Certes, il n'avait jamais été ni beau ni imposant, mais il y avait eu dans sa physionomie quelque chose de bon et de sympathique, au temps où, débordant d'amour, il avait vécu à Kronbäcken. Nyman fut presque effrayé par l'aspect de son ancien camarade.

— Qu'est-ce que tu viens annoncer ? reprit Schagerström. Gammalhyttan a brûlé ?

Bien que le commis n'eût inventé ce petit stratagème que pour arriver à voir Schagerström, il résolut de ne pas encore avouer son mensonge.

— Oui, répondit-il, il y a eu le feu à Gammalhyttan.

— Et qu'est-ce qui a été détruit ? La maison d'habitation ?

Le commis scruta le visage de Schagerström, vit les yeux étrangement fixes et les cheveux clairsemés sur les tempes. « La maison de maître ne lui suffit pas, se dit-il, il lui faut une sérieuse secousse. »

— Ah ! si ce n'était que ça ! fit-il. C'est bien pis.

— La forge alors ?

— Non plus. Il s'agit de cette grande construction en bois où logeaient vingt familles. Deux femmes ont été carbonisées, une centaine de personnes se trouvent privées de logement. Celles qui ont été sauvées sont sorties presque nues. C'est une misère effrayante, paraît-il. Je n'y ai pas été, mais on m'a envoyé te chercher.

— L'intendant ne m'en a pas informé, dit Schagerström.

— À quoi bon t'écrire ? Börjesson a fait demander du secours à Fröberg, mais le vieux trouve que c'est au-dessus de ses forces. Il faut que tu t'en occupes toi-même.

Schagerström se dirigea vers la porte et sonna le domestique.

— Je pars tout de suite pour le Vermland, annonça-t-il à ce dernier. Que Lundblad prépare la voiture !

— Pardon, dit Nyman, j'ai là devant la porte l'équipage de Fröberg, avec des chevaux de relais. Tu n'as qu'à t'habiller, et nous pouvons nous mettre en route.

Schagerström sembla sur le point d'obtempérer au désir de Nyman. Soudain il se ravisa cependant, en se passant la main sur le front.

— L'assemblée ! fit-il. C'est important. Je ne puis partir que dans une demi-heure.

Or, il n'entrait nullement dans les intentions de Nyman de le laisser se défaire de ses biens.

— Oui, une demi-heure de plus ou de moins, maugréa-t-il, ce n'est guère. Mais pour ceux qui couchent dehors par ce temps d'automne, cela peut paraître assez long.

— Pourquoi couchent-ils dehors ? s'enquit Schagerström. La maison de maître n'a pas brûlé, n'est-ce pas ?

— Börjesson n'osait peut-être pas prendre sur lui de les y héberger.

Schagerström sembla indécis.

— Je me demande si Disa Landberg serait restée jusqu'à la fin d'une réunion, si elle avait reçu de pareilles nouvelles.

Schagerström lui jeta un coup d’œil impatient. Il entra dans le salon, et en revint presque immédiatement.

— Je leur ai dit que la réunion était remise à huitaine, annonça-t-il.

— Alors, viens !

On mentirait si l’on disait que le commis Nyman eut un voyage de retour agréable en la compagnie de Schagerström. L’histoire de l’incendie le tourmentait, et il aurait bien voulu avouer sa supercherie, mais il n’en eut pas le courage. « Si je lui dis qu’il n’y a eu ni morts ni sinistrés, songeait-il, Schagerström retournera sur-le-champ à Stockholm. L’incendie est le seul moyen d’action que j’aie sur lui. »

Dans l’espoir de détourner les pensées de Schagerström de ce sujet, il parlait à perdre haleine et racontait toutes les nouvelles du pays qui lui venaient à l’esprit. C’étaient de vieux serviteurs qui avaient tenu des propos spirituels ou pittoresques, des charretiers qui avaient roulé des inspecteurs novices, ou encore le bruit qu’on aurait découvert d’importants gisements de minerai aux environs de Gammalhyttan, ou bien le compte rendu d’une adjudication où d’immenses étendues de forêts avaient été vendues à un prix dérisoire.

Il discourait sans arrêt comme s’il y allait de la vie, mais Schagerström, que devaient commencer à importuner les efforts de Nyman pour éveiller son intérêt professionnel, l’interrompit.

— Je ne pense pas conserver mes propriétés. Je vais en faire donation à des œuvres. Disa pourrait croire que je ne l'aimais pas, si je gardais tout cet héritage.

— Tu ne le détiendrais pas comme un élément de bien-être, mais comme une charge, objecta le commis.

— Je n'en ai pas la force, murmura Schagerström sur un ton si désespéré que l'autre n'osa plus continuer.

Le lendemain se passa de la même façon. Nyman avait pensé qu'une fois hors de Stockholm, Schagerström recouvrerait un peu d'énergie en se trouvant au milieu des champs et des bois ; il n'en fut rien. Nyman commençait à concevoir de sérieuses inquiétudes au sujet de son ancien camarade.

« Il ne fera pas de vieux os, se dit-il. Dès qu'il aura disposé de ses biens, il se laissera mourir. Le chagrin l'a complètement miné. » Et ce ne fut plus pour sauver son propre poste à Kronbäcken, mais bien pour essayer de venir en aide à son vieil ami, qu'il chercha à le faire changer d'avis.

— Songe à tous ceux qui ont travaillé et peiné pour ramasser cette fortune ! répliqua-t-il. Crois-tu qu'ils ont agi uniquement dans leur intérêt personnel, chacun pour soi ? Non, ils songeaient qu'une telle force, concentrée entre les mains d'un seul homme, devait permettre de réaliser une grande œuvre, une œuvre utile au pays entier. Et tu veux morceler et disperser tout cela ! J'appelle cela un manque de conscience. J'estime que tu n'en as pas le droit. Je déclare que ton devoir est de porter le fardeau de cet héritage et de t'en occuper.

Ses paroles ne semblèrent produire aucun effet sur Schagerström ; il n'en poursuivit pas moins courageusement :

— Reviens chez nous, en Vermland, et travaille ! Il n'est pas digne de toi de passer pour ton agrément tout l'hiver à Stockholm et de ne te montrer aux forges que l'été en villégiature. Courage ! Viens gérer tes domaines. Je t'assure qu'ils en ont grand besoin.

Il admirait presque sa propre éloquence, mais Schagerström l'interrompit de nouveau.

— Allons, allons, mon brave Nyman ! fit-il d'un air un peu narquois.

Nyman rougit vivement.

— Je sais bien qu'il ne me sied guère de te donner des leçons de morale, dit-il. Moi qui ne possède pas un liard, qui ne peux arriver à rien, je crois avoir le droit de me rendre l'existence aussi agréable que possible. Si, au contraire, je possédais, ne fût-ce qu'un lopin de terre, tu verrais si je m'en dessaisirais !

À l'aube du troisième jour, ils se trouvèrent au but de leur voyage. Vers cinq heures du matin, leur voiture les déposa devant le perron du vieux domaine. Le soleil éclairait gaîment les cimes jaunes ou rouge vif des arbres. Le ciel était d'un bleu radieux. Le petit lac qui s'étendait en contrebas, au delà de la pelouse, brillait comme une plaque d'acier poli sous un léger voile de brume.

Personne ne vint les accueillir. Pendant que le voiturier allait chercher le valet d'écurie à la ferme, Nyman profita de son absence pour se confesser.

— Pas la peine de demander à Börjesson des détails sur l'incendie, fit-il. Il n'y en a jamais eu. Que veux-tu ? il fallait

que je trouve un moyen de t'amener ici. Fröberg ne m'a pas caché qu'il me donnerait congé si je revenais sans toi.

— Mais ces femmes carbonisées ? ces gens sans abri ? insista Schagerström, qui n'arrivait pas assez vite à donner un autre cours à ses idées.

— Pure invention de ma part ! avoua le commis, au désespoir. Que pouvais-je faire ? J'ai été forcé de mentir pour ne pas te laisser le loisir d'aliéner tes biens.

Schagerström posa sur lui un regard froid, dénué de tout intérêt.

— Tu as sans doute agi dans une bonne intention, articula-t-il, mais tu t'es donné du mal inutilement. Je retournerai à Stockholm, dès qu'on aura pu atteler des chevaux frais.

Le commis soupira, et se tut. Il n'y avait rien à faire. La partie était perdue.

Sur ces entrefaites, le voiturier revint.

— Il n'y a pas un seul homme à la ferme, dit-il. J'ai rencontré une vieille femme, qui m'a raconté que l'intendant est à la chasse avec le personnel de la forge au grand complet. Les rabatteurs sont partis à quatre heures ce matin. On était si pressé que le palefrenier n'a pas eu le temps de distribuer leur fourrage du matin aux chevaux. Ces messieurs les entendent peut-être piétiner et hennir d'impatience.

On percevait en effet un bruit sourd venant des écuries, où les bêtes affamées protestaient à leur manière contre la négligence des hommes.

Une faible rougeur monta aux joues de Schagerström.

— Je vous prie, cocher, d'aller leur donner leur ration, dit-il en tendant un pourboire à l'homme.

Il promena autour de lui un regard où s'alluma une lueur d'attention.

— On ne voit pas fumer le haut fourneau, constata-t-il.

— Le haut fourneau est éteint pour la première fois depuis trente ans, répondit Nyman. Il n'y a pas de minerai. Que fallait-il faire ? Börjesson chasse l'élan avec les hommes, comme tu vois. Je me mets à sa place.

Schagerström rougit un peu plus.

— La forge est arrêtée aussi ? demanda-t-il.

— J'en suis sûr. Les forgerons sont partis comme rabatteurs. Mais, au fond, que t'importe ? Puisque tu comptes tout donner à des œuvres.

— En effet, acquiesça Schagerström mollement. Cela ne me concerne plus.

— Ce sont, dorénavant, Messieurs les administrateurs de l'Asile des Enfants trouvés, fondé par les Francs-Maçons, qui auront à mettre de l'ordre ici, et non pas toi.

— En effet, répéta Schagerström.

— Tu ne tiens peut-être pas à entrer dans la maison ? demanda Nyman en s'acheminant vers la porte. Tu comprends, il a du y avoir un déjeuner matinal avant que ces gaillards ne partent pour la chasse. Les bonnes doivent dormir pour se reposer de leur peine.

— Inutile de les réveiller, dit Schagerström. Je repars tout de suite.

— Oh ! cria soudain Nyman. Regarde donc ! Regarde !

On entendit claquer un coup de fusil, et du côté du parc un élan apparut. Quoique blessé, il continuait sa course. Une des pattes de devant pendait lamentablement et ballottait, pendant que la bête avançait à l'aide des trois autres.

Presque au même instant, un des chasseurs sortit du parc. Il coucha en joue l'animal. L'élan vint tomber à quelques pas de Schagerström.

Le chasseur s'approcha lentement, comme en hésitant. C'était un homme de haute taille et d'une très belle prestance.

— Le capitaine Hammarberg, fit Nyman.

Schagerström leva les yeux et regarda le chasseur. Il le reconnut tout de suite. Il avait devant lui cet officier blond et rose qui exerçait une telle fascination sur les femmes que toutes en étaient folles, bien que sachant qu'il n'était qu'un chenapan, pour ne pas dire une fripouille. Schagerström n'avait pas oublié comment cet homme avait essayé d'attirer les bonnes grâces de Disa Landberg au temps où elle était jeune fille, comment il l'avait en quelque sorte ensorcelée. N'avait-il pas obtenu de se promener, de monter à cheval, de danser avec elle ?

— Comment ce misérable ose-t-il se présenter ici ? murmura-t-il.

— Ce n'est pas toi qui pourras l'en empêcher, riposta Nyman d'un ton assez acerbe.

Un flot de souvenirs assaillit Schagerström. Ce capitaine Hammarberg, qui avait deviné son amour pour l'héritière, l'avait tourné en ridicule. Il l'avait fait souffrir, en se vantant

devant lui de ses équipées galantes, comme pour faire paraître à Schagerström doublement amère la pensée que Disa Landberg aurait un pareil mari. Schagerström serra les dents, et son front se rembrunit de plus en plus.

— Approchez, que diable, et achevez la bête ! cria-t-il en s'adressant à l'officier.

Puis il lui tourna le dos, s'approcha de la maison et se mit à cogner sur la porte de toutes ses forces.

Entre temps, l'intendant Börjesson et les autres chasseurs étaient sortis du parc. L'intendant, qui reconnut tout de suite Schagerström, se précipita vers lui.

Schagerström le foudroya du regard.

— Je ne dis rien pour tout le reste, prononça-t-il, rien du haut fourneau éteint, de la forge qui ne fonctionne pas, des animaux laissés sans fourrage. C'est peut-être ma faute autant que la vôtre. Mais que cette canaille, le capitaine Hammarberg, soit venu chasser sur mes terres, ce n'est pas ma faute. Et je vous donne congé, monsieur.

Ce fut sur ces paroles que Schagerström reprit les rênes du gouvernement chez lui. Il devait se passer bien du temps avant qu'il songeât à les lâcher.

LA DILIGENCE

I

Lorsque Schagerström quitta le presbytère de Korskyrka après sa seconde demande en mariage, il n'avait aucune envie de rire. La veille, il en était parti, l'âme rassérénée, car il croyait avoir rencontré un caractère fier et désintéressé. Cette fois, au contraire, il éprouvait une profonde déception. Charlotte avait fait preuve de bassesse et de cupidité.

Son découragement était si grand qu'une idée s'imposa brusquement à lui : cette jeune fille avait donc produit sur lui une impression bien plus forte qu'il n'eût soupçonné. « Bigre, murmura-t-il, si elle s'était montrée ce que je croyais, j'en serais tombé amoureux, je le crains fort. »

Or, ce danger se trouvait bien écarté, depuis qu'elle avait démasqué sa vraie nature. Certes, il devait l'épouser, mais il se connaissait assez pour savoir qu'il n'aimerait jamais une femme intrigante, capable de trahir son fiancé pour de l'argent.

Schagerström voyageait ce jour-là dans un petit coupé qui lui servait pour la plupart de ses grands déplacements. Soudain, il baissa le store de cuir des portières. Ce beau soleil et le spectacle des champs, couverts de leurs riches récoltes, blessaient son regard. Pourtant, quand il cessait de les voir, une apparition charmante surgissait du sein de l'ombre emplissant la voiture. Il distinguait Charlotte, penchée en

avant dans l'encadrement de la porte et regardant le jeune Ekenstedt. Certes, si jamais l'amour avait rayonné sur un visage, c'était bien sur le sien.

Mais, à peine cette image se formait-elle que la colère envahissait Schagerström.

« Va-t'en au diable ! Oui, tu restais là, te donnant des airs d'ange du ciel. Ce qui n'empêche que, dix minutes après, tu acceptais la proposition du riche Schagerström. »

On conçoit que son humeur chagrine ne fit qu'augmenter tout le long du voyage. Il éprouvait pour lui-même un violent mépris, en songeant à la façon dont il avait conduit cette affaire. Ainsi il s'était porté garant de cette petite, rien que pour ses beaux yeux ! Quelle sottise ! quelle crédulité ! Toute cette histoire de mariage était une imprudence impardonnable. Il avait donc complètement perdu la tête ? Ses parents auraient peut-être raison. En cette circonstance au moins, il avait été maladroit et malavisé.

De fil en aiguille, il ne tarda pas à considérer son échec comme un juste châtiment. En projetant de se remarier, il avait renié le souvenir de sa femme morte. Il allait être puni en épousant une jeune fille qu'il ne pourrait ni estimer ni aimer.

Et de nouveau, le vieux chagrin, cruel et profond, se réveilla en lui. C'est dans ce chagrin que son âme avait son véritable foyer, sa véritable vie. Le monde, avec ses devoirs et ses complications, était une chose répugnante.

Schagerström était parti pour procéder à l'inspection de ses hauts fourneaux et de ses usines. Il voulait réviser la comptabilité des inspecteurs, vérifier si les forges noires aux âtres béants et aux lourds marteaux de fer étaient en bon

état, et fixer la quantité de charbon et de fer en barres qu'il convenait d'acheter pour les besoins de l'hiver.

C'était donc, à proprement parler, un voyage d'affaires. Il en entreprenait un chaque été et ne pouvait se soustraire à cette obligation.

Au bout de quelques heures, il arriva à Gammalhyttan, où son vieil ami Henrik Nyman était intendant. Celui-ci le reçut assisté de sa femme, une des jolies demoiselles Fröberg de Kronbäcken. L'accueil qu'on fit à Schagerström fut naturellement des plus cordiaux. Sous ce toit, on le traitait comme un ami et non comme un maître redouté.

Schagerström n'aurait pu tomber en de meilleures mains, mais la noire mélancolie qui s'était emparée de lui pendant son voyage, ne diminua en rien. Gammalhyttan était, en fait, le dernier endroit où il eût dû se rendre après s'être fiancé pour la seconde fois. Chaque sentier du parc, chaque arbre de l'allée, chaque banc du jardin avaient gardé le souvenir des paroles d'amour et des caresses échangées entre Schagerström et celle qui était morte. Ici elle vivait encore, belle, jeune et rayonnante. Il la voyait, il l'entendait. Par quelle aberration avait-il pu lui devenir infidèle ? Y aurait-il jamais au monde une femme digne de la remplacer dans le cœur de son mari ?

Le profond découragement de Schagerström ne put échapper à l'attention de ses hôtes. Ceux-ci se demandaient la raison de cette sombre attitude, mais puisqu'il ne faisait pas de confidences, ils n'osaient l'importuner de questions.

Mais Korskyrka ne se trouvait distant que de quelques lieues ; la nouvelle du remariage de Schagerström et de tout ce qui s'y rattachait, parvint donc à Gammalhyttan avant le

départ du maître de forges. L'intendant et sa femme devinèrent aussitôt la cause de la mélancolie de leur hôte.

« Il regrette son acte, se dirent-ils, et c'est grand dommage. Charlotte Löwensköld aurait été pour lui une excellente épouse. Elle l'aurait arraché à ces constantes idées noires. »

— J'aurais bien voulu lui parler de tout cela, fit Mme Nyman. Je connais Charlotte de longue date. Toutes ces histoires qu'on débite sur sa fausseté et sa sournoiserie ne peuvent être que des mensonges. Elle est l'honnêteté et la droiture même.

— À ta place, je ne m'en mêlerais pas, répondit Nyman. Schagerström a de nouveau ce regard fixe qui m'inquiétait, il y a six ans, quand je l'ai ramené ici par ruse. Une explication pourrait faire plus de mal que de bien.

La jeune femme suivit le conseil de son mari et parvint à s'abstenir de toute intervention pendant la plus grande partie du séjour de Schagerström à Gammalhyttan. Mais le vendredi, au soir, lorsque la révision fut terminée et que leur hôte annonça qu'il partirait le lendemain matin, elle ne put faire taire son cœur compatissant.

« C'est cruel de le laisser s'en aller désolé et malheureux, se dit-elle. Pourquoi regretterait-il de s'être fiancé à Charlotte ? Il n'y a aucune raison à cela. »

Et d'une manière détournée, comme par hasard, elle amena au souper la conversation sur Charlotte Löwensköld. Elle rapporta diverses anecdotes sur son amie, celle de la chiquenaude donnée à la gouvernante, et la scène de l'église, où Charlotte était tombée de son banc.

Elle narra la visite à Karlstad, l'histoire du sucrier ainsi qu'une foule d'autres petits épisodes destinés à donner à Schagerström l'impression que Charlotte était une jeune fille fière, gaie, intrépide et irréfléchie, mais néanmoins fort intelligente et fidèle à ceux qu'elle aimait. Elle feignit naturellement d'ignorer tout à fait ce qui s'était passé entre le maître de forges et Charlotte.

Tout à coup, tandis que Mme Nyman déployait l'éloquence la plus chaleureuse pour défendre son amie, Schagerström, se leva, jeta sa serviette et repoussa son siège jusqu'au milieu de la pièce.

— C'est très gentil à vous, Britta, de vouloir me consoler et me faire voir toute cette affaire sous des couleurs moins noires, dit-il. Pourtant je préfère regarder les choses en face. Et puisque j'ai fait preuve d'un grand manque de cœur en songeant à me remarier, il n'est que juste que je tombe sur une personne fausse et intéressée, en somme sur ce que je déteste le plus au monde.

Après avoir ainsi parlé, il se précipita hors de la salle à manger. Ses hôtes effrayés l'entendirent ouvrir, puis refermer bruyamment la porte d'entrée.

Une fois dehors, Schagerström gagna la vaste forêt à l'est de Gammalhyttan et y erra durant deux ou trois heures sans but. Durant ce temps, les vieilles idées, refoulées depuis six ans, remontaient à la surface. Cette richesse qui causait son malheur, que ne pouvait-il en être quitte ?

Il se disait que Britta Nyman avait peut-être raison jusqu'à un certain point. Charlotte n'était ni meilleure ni pire que les autres. Elle avait succombé à une tentation trop forte.

Pourquoi était-il condamné à induire ainsi les gens en tentation ? Pourquoi ne pas se défaire de ses biens ? Il avait bénéficié d'une chance insolente depuis le jour où il était entré en possession de cet héritage. Il avait presque doublé ses richesses. Raison de plus pour s'en débarrasser.

Et qui sait si ce ne serait pas un moyen d'échapper à ce mariage avec Charlotte ? Elle n'épouserait guère un homme sans fortune.

L'obscurité était venue, et Schagerström trébuchait sur le sol inégal. Il tombait parfois, restait à d'autres moments immobile sur place, aussi embarrassé pour se reconnaître dans le bois broussailleux que dans son propre esprit.

Il finit par sortir de la forêt et arriva sur un large chemin sablé. Alors il sut enfin où il se trouvait. C'était la grande route nationale de Stockholm, qui passait à l'est de Gammalhyttan.

Il se mit machinalement à la suivre. N'était-ce pas un signe d'en haut ?

Il marcha de plus en plus vite. Il avait renoncé à retourner à Gammalhyttan. Il ne voulait pas avoir d'explications à fournir. Il avait suffisamment d'argent sur lui. Il pouvait se procurer des chevaux à la prochaine auberge.

Pendant qu'il montait une longue côte, il entendit derrière lui un bruit de roues. Il se retourna et distingua un grand carrosse attelé de trois chevaux.

La diligence de Stockholm ! Nouvel avertissement du ciel. Voilà la manière la plus rapide pour arriver à son but. Avant que personne s'en doutât dans le pays, cette réunion,

interrompue il y a six ans, pouvait avoir lieu, et les actes de donation seraient signés.

Il s'arrêta et attendit la diligence. Lorsque celle-ci se trouva en face de lui, il héla le cocher :

— Arrêtez ! Arrêtez ! Y a-t-il encore de la place ?

— Oui, il y en a, répondit le postillon, mais pas pour des vagabonds.

Le véhicule continua de rouler, mais arrivé au sommet de la côte, il s'arrêta. Lorsque Schagerström l'eût rejoint, le postillon enleva son chapeau.

— Le voiturier prétend avoir reconnu Monsieur Schagerström à sa voix.

— En effet, c'est bien moi.

— Montez donc s'il vous plaît et prenez place. Il n'y a que deux personnes dans la voiture.

II

Il ne faudrait peut-être pas s'étonner qu'il eût été désagréable à de vieilles gens qui tiennent au respect qu'on leur doit, de faire certains aveux, par exemple de raconter qu'ils ont écouté au passe-plats de la salle à manger ou fouillé une cheminée à la recherche de lettres jetées au feu. Quiconque a un brin de bon sens le comprendrait. Aussi le pasteur Forsius et sa femme ne soufflèrent-ils pas mot à Charlotte de leur découverte.

D’autre part, ils ne pouvaient laisser la pauvre enfant seule à l’office, occupée à sa fastidieuse besogne. C’est pourquoi la voiture de la colonelle Ekenstedt eut à peine franchi la grille que Mme Forsius se montra dans l’entre-bâillement de la porte de l’office.

— Écoute, ma poulette ! dit-elle, tandis que toute sa figure rayonnait de bienveillance. En assistant au départ de la colonelle, il m’est venu une idée. Ne serait-ce pas amusant de faire, nous aussi, un petit voyage par ce beau temps ? Il y a une éternité que je n’ai vu ma vieille sœur à Œrebro. Qu’en dis-tu ? si nous allions la voir ? Elle serait certainement ravie de notre visite.

Charlotte eut d’abord une minute de stupéfaction, mais depuis qu’elle avait senti sur sa joue la caresse des petites mains douces de la colonelle et entendu les paroles chuchotées à son oreille, l’univers – cela se conçoit – avait changé d’aspect aux yeux de la jeune fille. Un voyage, quel qu’en fût le but, était bien pour elle, en ce moment, la meilleure des choses.

Ce qui n’était pas le moins agréable, c’était de se sentir de nouveau entourée de sympathie. Pendant tout l’après-midi, elle fut d’une gaîté pétillante, bavarda et fredonna des chansons. Elle semblait avoir complètement chassé de son esprit et l’amour méprisé et l’odieuse calomnie.

On fit en toute hâte les préparatifs, et vers dix heures du soir, on attendit au coin du jardin la diligence de Stockholm, qui passait à cet endroit. Lorsqu’au détour de la route apparaît une lourde voiture jaune, attelée de trois chevaux, lorsqu’on entend le gai roulement des roues, le cliquetis des harnais, le claquement du fouet et les notes alertes du cor,

comment l'envie de parcourir les routes ne viendrait-elle pas à tout le monde ? Charlotte était transportée de joie.

— Voyager ! s'écria-t-elle. Voyager ! Je voudrais faire le tour de la terre en voyageant nuit et jour.

— Tu en aurais vite assez, ma fille, dit Mme Forsius. Mais qui sait ? Ton souhait pourrait peut-être se réaliser plus vite qu'on ne pense.

Les places ayant été retenues à l'auberge, la diligence s'arrêta pour laisser monter les deux dames. Le postillon qui n'osait lâcher les guides resta sur son siège, mais leur lança un salut joyeux.

— Bonsoir, madame la doyenne et mademoiselle ! Montez s'il vous plaît ! Il y a de la place. Vous serez seules.

— Quel malheur ! riposta la vieille femme, qui avait toujours le mot pour rire. Et vous trouvez, postillon, que nous devons nous en féliciter ? Il fallait au contraire un ou deux joyeux compères qui nous auraient fait un brin de cour.

Le postillon, le voiturier et le personnel du presbytère qui, à l'exception de Karl Artur, était sorti, au grand complet, pour assister au départ, tous éclatèrent de rire. Là-dessus, Mme Forsius, au comble de la satisfaction, s'installa confortablement dans le coin à droite de la voiture, Charlotte prit place à côté d'elle, le postillon sonna de nouveau du cor et fouette cocher ! la diligence s'ébranla.

Les deux dames continuèrent un moment à causer et à plaisanter, mais bientôt il se produisit une chose fâcheuse : Mme Forsius s'endormit. Charlotte qui était pleine d'entrain cherchait en vain à la réveiller.

« Tant pis. Elle a eu une journée chargée, songea la jeune fille. Il n'est pas étonnant qu'elle soit fatiguée. Mais c'est dommage. On aurait eu de bons moments. Je me sentais disposée à parler la nuit entière. »

Le fait est qu'elle redoutait un peu de se trouver seule avec ses pensées. L'obscurité tombait. Le chemin traversait une forêt touffue. Le découragement et les doutes la guettaient, prêts à l'assaillir.

Au bout de deux heures de trajet, elle entendit quelqu'un héler la voiture. On s'arrêta, le nouveau voyageur monta et s'assit juste en face de Charlotte.

Dans la voiture, il n'y eut pas d'autre bruit pendant quelques minutes que la respiration calme de personnes endormies. La première impulsion de Charlotte avait été de simuler le sommeil, afin de n'avoir pas besoin de causer avec Schagerström. Mais l'espièglerie de la jeune fille reprit vite le dessus. Quelle belle occasion de mystifier le maître de forges et peut-être même de le faire renoncer à ses projets de mariage !

Schagerström, en proie à une profonde mélancolie, sursauta quand il s'entendit interpeller par une voix venant du coin opposé. Il ne pouvait rien voir de la personne qui y était assise ; il entrevoyait tout juste le clair ovale d'un visage.

— Pardon, disait la voix, il me semble que le postillon a mentionné le nom de Schagerström. S'agirait-il du maître de forges de Sjötorp, dont j'ai tant entendu parler ?

Schagerström éprouva un léger dépit de se voir reconnu, mais ne put nier son identité. Il souleva son chapeau et murmura quelques paroles indistinctes.

La voix sortant de l'obscurité s'éleva de nouveau :

— Je me demande l'impression qu'on doit éprouver, quand on est si riche. Je ne me suis jamais trouvée encore en présence de quelqu'un qui possède tout un million. Je ne devrais peut-être pas garder la place au fond et vous laisser sur le strapontin. Je suis prête à changer avec vous.

La voyageuse s'exprimait d'une voix traînante et onctueuse, aggravée d'un zézaiement. Si Schagerström avait fréquenté les gens du bourg de Korskyrka, il aurait reconnu la femme de l'organiste, Mme Thea Sundler. Comme tel n'était pas le cas, il put seulement faire la constatation qu'il n'avait jamais entendu un organe plus irritant et plus perfide.

— Je vous en prie ! dit-il. Je vous en prie ! Restez !

— Ah, c'est que je n'ai pas l'habitude de prendre mes aises. Je trime dur. Aussi me serait-il indifférent d'occuper une place plus humble. Mais vous, monsieur le maître de forges, vous devez être accoutumé à vous asseoir dans un fauteuil doré et à vous servir pour vos repas de vaisselle d'or.

— Apprenez, madame, répondit Schagerström, qui commençait à s'impatienter, que pendant une grande partie de ma vie, j'ai dormi sur la paille et mangé avec une cuiller de bois dans des assiettes d'étain. J'avais un maître fort dur, qui m'arrachait tant de cheveux quand il était en colère que j'en avais fabriqué un coussin. C'est l'unique oreiller que je possédais.

— Ah, comme c'est beau ! on dirait un roman, fit la voix obséquieuse. C'est merveilleux !

— Vous m'excuserez, madame, répliqua Schagerström. Je ne vois là rien de romanesque, mais c'était peut-être utile. Cela m'a empêché de devenir l'imbécile que vous me croyez.

— Que dites-vous, monsieur le maître de forges ? Un imbécile ! Est-ce qu'une personne de ma situation se permettrait de considérer un millionnaire comme un imbécile ? C'est si passionnant de connaître les pensées d'une personne aussi haut placée et les impressions qu'elle éprouve. Oserais-je demander, sans indiscrétion, ce que vous avez ressenti, monsieur, lorsque la roue de la fortune a tourné ? N'était-ce pas… quel mot emploierai-je ? n'avez-vous pas eu la sensation d'être transporté au ciel ?

— Au ciel ? répéta Schagerström. J'aurais tout refusé, si je l'avais pu.

Schagerström se disait que la voyageuse aurait dû enfin comprendre qu'il était froissé, même outré, de l'indiscrétion dont elle faisait preuve, et cesser son interrogatoire, mais la voix huileuse continuait sans se lasser.

— Comme c'est beau ! Et comme c'est heureux que la richesse ne soit pas tombée sur une personne indigne. Il est si édifiant de constater que la vertu a été récompensée.

Schagerström ne répondit pas. Il espérait que son silence mettrait fin à ce fâcheux entretien.

La dame du coin parut se rendre compte de son importunité, car elle changea de sujet de conversation.

— Et maintenant vous allez vous marier, monsieur, avec cette chipie de Charlotte Löwensköld ?

— Comment ! s'écria Schagerström.

— Pardon, monsieur dit la voix en se faisant encore plus humble. J'appartiens à la classe des petites gens et n'ai pas l'habitude de fréquenter les grands de ce monde. Je ne m'exprime pas comme je devrais et voudrais le faire, et je n'y puis rien, mais ce mot de chipie me vient toujours à la bouche en parlant de Charlotte. Et je m'excuse de l'avoir employé, puisque cela vous déplaît, monsieur.

Schagerström poussa un sourd grognement que la dame du coin pouvait prendre pour une réponse si elle le voulait.

— Je conçois bien, monsieur le maître de forges, que vous ayez arrêté votre choix après mûre délibération, poursuivit la voix. J'ai entendu dire que tout ce que vous faites, monsieur, est si bien étudié et si réfléchi, et je pense donc que c'est le cas ici plus que jamais. Mais je me demande si vous savez vraiment, monsieur le maître de forges, comment elle est, cette chip… Ah, pardon, pardon ! cette délicieuse Charlotte Löwensköld. On assure que vous n'aviez jamais échangé une parole avec elle avant de la demander en mariage ; je suppose cependant que vous avez pris des renseignements avant de vouloir en faire la maîtresse de maison à Sjötorp.

— Vous êtes fort bien informée, madame, riposta Schagerström. Est-ce que vous faites partie des amies intimes de Mlle Löwensköld ?

— J'ai l'honneur et le plaisir d'être la confidente de Karl Artur Ekenstedt.

— Ah, fit Schagerström.

— Pour revenir à Charlotte, excusez ma franchise, mais vous ne paraissez pas heureux, monsieur le maître de forges. Je vous entends soupirer. Est-ce que vous ne regrettez pas

d'avoir promis le mariage à cette, comment dire ?… cette jeune fille versatile ? J'espère que ce mot ne vous choque pas, monsieur ? versatile, il signifie tout ce qu'on veut. Je sais bien qu'un monsieur Schagerström ne peut se dédire, mais le pasteur et sa femme sont des gens probes et justes. Ils devraient penser à ce qu'ils ont eux-mêmes eu à souffrir de la part de Charlotte.

— Le pasteur et sa femme sont très attachés à leur protégée.

— Dites qu'ils sont merveilleusement patients et indulgents, monsieur ! Voilà ce qu'ils sont ! Songez donc, monsieur, que Mme Forsius avait dans le temps une gouvernante qui était une perle, mais Charlotte ne l'aimait pas. Un jour, elle lui envoya une chiquenaude au milieu des préparatifs des fêtes de Noël et du jour de l'an. La malheureuse en fut si froissée qu'elle rendit son tablier, abandonnant toute la besogne à la pauvre Mme Forsius.

Schagerström venait d'entendre raconter cette histoire d'une autre manière, mais il ne se souciait pas d'en parler.

— Et songez donc, monsieur, que le pasteur, qui aime tant ses chevaux…

— Oui, je sais qu'elle les a fait courir inconsidérément, dit Schagerström.

— Et vous ne trouvez pas que c'est abominable, monsieur ?

— On m'a dit que les chevaux étaient menacés de crever à force d'être gras.

— Et vous êtes au courant, monsieur, de la façon dont elle s'est conduite envers sa future belle-mère ?

— L’histoire du sucrier ? Oui, je la connais.

— Eh oui, l’histoire du sucrier. Mais une personne qui sera la maîtresse de maison à Sjötorp, ne doit-elle pas savoir se tenir correctement à table ?

— En effet, madame.

— Vous ne voudriez pas, monsieur, d’une épouse qui refuserait de recevoir vos hôtes ?

— Bien entendu.

— C’est, hélas, ce que vous risquez, monsieur, vous épousez Charlotte Löwensköld. Vous ignorez peut-être ce qu’elle a fait à Holma, chez M. le chambellan Dunker ? Le capitaine Hammarberg devait la conduire à table, mais elle a déclaré qu’elle n’accepterait pas son bras, et elle a préféré s’en aller. Vous savez sans doute, monsieur, que Hammarberg ne jouit pas d’une très bonne réputation, mais a pourtant de bonnes qualités, et moi qui vous parle, monsieur, j’ai causé familièrement avec le capitaine Hammarberg, et je sais combien il souffre de ne trouver personne, pas une âme sœur, qui le comprenne et qui ait confiance en lui. D’ailleurs, Charlotte n’est nullement qualifiée pour s’ériger en juge, et puisque le chambellan recevait le capitaine, elle n’aurait pas dû montrer sa désapprobation.

— De toute façon, déclara Schagerström, je compte ne jamais inviter le capitaine Hammarberg à ma table.

— Ah, vraiment, continua la voix. C’est différent. Je vois, monsieur, que vous avez plus de sympathie pour Charlotte que je n’aurais cru. C’est très beau et très chevaleresque. Je suis sûre que vous prenez toujours la défense des calomniés. Mais, en votre for intérieur, monsieur, vous devez

bien admettre que votre union avec une créature aussi versatile et aussi étourdie que Charlotte est irréalisable ?

— Vous voulez dire que je pourrai peut-être par l'intermédiaire du pasteur et de sa femme… Mais non, c'est impossible.

— Ce qui est impossible, susurra la voix onctueuse, c'est d'épouser une personne aussi effrontée.

— Effrontée ?

— Pardon, monsieur, je vois, vous n'êtes pas au courant. Vous avez si bon cœur. Karl Artur Ekenstedt m'a raconté comment vous vous étiez porté garant de Charlotte. Et bien que vous ayez eu la preuve que les accusations portées contre elles étaient fondées, vous la défendez encore. Mais d'autres sont moins généreux. La colonelle Ekenstedt, qui a fait une visite au presbytère et y a passé deux jours, hier et aujourd'hui, a refusé de se trouver en présence de Charlotte. Elle ne voulait même pas dormir sous le toit qui abritait cette personne.

— Vraiment ? fit Schagerström.

— Mais oui. C'est la pure vérité. Et vous savez, monsieur, qu'un certain nombre de messieurs du village ont été si indignés de la conduite de Charlotte qu'ils avaient décidé de venir lui donner une sérénade de coups de sifflets, à la façon des étudiants d'Upsal, quand ils sont mécontents d'un de leurs professeurs.

— Et alors ?

— Ils étaient arrivés au presbytère et avaient commencé le chahut, mais ils ont été interrompus. C'est Karl Artur qui y

a mis fin. Sa mère couchait dans le pavillon cette nuit-là, et le vacarme l'aurait gênée.

— Sinon, le jeune Ekenstedt aurait sans doute laissé faire ces messieurs ?

— Je n'oserais me prononcer là-dessus. Néanmoins, dans l'intérêt de la justice, monsieur, j'espère qu'ils recommenceront une autre nuit. J'espère aussi que Kalle, l'aveugle, continuera longtemps à courir le pays en chantant sa chanson sur Charlotte. C'est le capitaine Hammarberg qui a composé les paroles, et c'est si drôle ! Quand vous l'aurez entendue, cette chanson, monsieur, vous comprendrez qu'un mariage avec cette demoiselle est une chose impossible.

La voyageuse inconnue se tut. Schagerström avait cogné derrière lui contre la vitre de la diligence, dans l'intention évidente de faire arrêter la voiture.

— Quoi donc ? Vous descendez, monsieur ?

— Oui, madame, dit Schagerström, aussi furieux qu'il l'avait été un peu plus tôt, au souper, tandis que Britta Nyman tentait de prendre la défense de Charlotte. Je ne vois pas d'autre moyen d'échapper à vos médisances contre une personne que j'estime et à laquelle je compte donner mon nom.

— Je vous en prie, monsieur… Je n'ai pas voulu…

À ce moment la diligence fit halte et Schagerström sauta du véhicule.

— Non, je comprends bien que ce n'est point cela que vous avez voulu ! cria-t-il d'une voix vibrante en repoussant violemment la portière.

Il avança de quelque pas pour payer le postillon.

— Vous nous quittez déjà, monsieur le maître de forges ? s'informa celui-ci. Ces dames ne seront pas contentes. Mme Forsius m'avait dit en montant que j'aurais bien dû leur assurer galante compagnie.

— Mme Forsius ? répéta Schagerström. Quelle Mme Forsius ?

— La femme du doyen de Korskyrka, parbleu ! Monsieur n'a donc pas causé assez avec ces dames pour reconnaître que c'est elle et Mlle Löwensköld qui se trouvent dans la voiture ?

Là-dessus il souleva son chapeau et fit claquer son fouet.

La lourde diligence s'ébranla. Schagerström la regarda longtemps s'éloigner.

— Charlotte Löwensköld ? murmura-t-il. C'était Charlotte Löwensköld !

Il était bien minuit passé, lorsque Schagerström regagna Gammalhyttan. L'intendant et sa femme ne s'étaient pas couchés. En proie à une vive inquiétude, ils avaient guetté le retour du maître de forges, se demandant même s'ils ne devraient pas envoyer des gens à sa recherche. Ils étaient en train d'arpenter l'allée conduisant à la grille d'entrée, quand ils l'aperçurent.

En les voyant, Schagerström éclata de rire.

— Allez donc vous coucher ! dit-il. Demain je vous raconterai tout. Mais, au fait, Nyman, apprête-toi à faire à ma place ce voyage d'inspection. Moi, je dois dès demain matin, retourner à Korskyrka.

LES BANS DE MARIAGE

I

Le samedi, dans la matinée, Schagerström fit son apparition au presbytère de Korskyrka. Il désirait s'entretenir avec le pasteur au sujet de la persécution organisée contre Charlotte et sur la meilleure façon d'y mettre une fin.

Il n'aurait jamais pu arriver plus à propos. Le pauvre vieillard se trouvait dans un état d'inquiétude et d'excitation indescriptibles. Les cinq petites rides de son front étaient de nouveau cramoisies.

Il avait au cours de la matinée eu la visite de trois messieurs du bourg, le pharmacien, l'organiste et le bailli. Ils étaient venus tout exprès, se faisant le porte-parole de la paroisse, pour prier le pasteur de ne pas garder Charlotte chez lui.

Le pharmacien et le bailli avaient été très déférents. On voyait que leur mission les ennuyait. L'organiste, en revanche, s'était montré fort irrité, à peine poli. Le verbe haut, il avait complètement oublié le respect dû à son chef hiérarchique.

Il avait fait observer que la réputation du pasteur allait souffrir du séjour de Charlotte sous son toit. Elle avait non seulement honteusement trahi son fiancé et s'était à plusieurs occasions conduite d'une façon inconvenante, mais la veille elle avait mis le comble à ses incartades en s'attaquant

à Mme Sundler, qui ne se serait jamais attendue à subir un pareil affront, alors qu'elle était en visite au presbytère.

Le doyen avait déclaré tout net que sa jeune parente, Mlle Löwensköld, demeurerait sous son toit aussi longtemps que sa vieille tête tiendrait sur ses deux épaules, et c'est sur cette réponse que les visiteurs avaient dû se retirer. On s'imagine combien ces circonstances avaient été pénibles pour un vieillard aimant la paix.

— Je ne vois pas la fin de toutes ces histoires, dit-il à Schagerström. Voilà huit jours que cela dure. Et vous pouvez être certain, monsieur, que l'organiste ne se soumettra pas du premier coup. Il n'est pas méchant lui-même, mais sa femme lui monte la tête contre Charlotte.

Schagerström, qui ce jour-là était d'excellente humeur, chercha à le calmer. Il n'y réussit point.

— Je vous affirme, monsieur Schagerström, que Charlotte est aussi innocente que l'enfant qui vient de naître, et je ne la laisserai certainement pas nous quitter. Mais la bonne entente, monsieur, la bonne entente que je me suis efforcé de conserver dans ma paroisse, elle est perdue irrévocablement.

Schagerström voyait bien que le vieillard considérait cette entente comme l'œuvre la plus importante de sa vie. Il commença à craindre que le pasteur n'eût pas la force de résister aux objurgations répétées de ses paroissiens.

— Pour être franc, dit-il, j'ai entendu parler de la persécution organisée contre Mlle Löwensköld, et c'est même cela qui m'amène ici. Je venais étudier avec vous, monsieur le pasteur, les moyens susceptibles de la faire cesser.

— Vous êtes certes un homme très capable, monsieur Schagerström, répondit le vieil ecclésiastique. Cependant je doute qu'il soit en votre pouvoir de faire taire les mauvaises langues. Non, je crains qu'il n'y ait qu'une chose à faire : laisser dire et s'attendre au pire.

Schagerström voulut protester, mais le pasteur reprit sur le même ton de profond découragement :

— Oui, oui, il faut s'attendre à tout… Ah, monsieur, si seulement vous étiez mariés !… ou du moins si les bans avaient été publiés !

Schagerström se leva d'un bond à ces mots.

— Quoi, monsieur le Pasteur ? Vous croyez que la publication des bans arrangerait les choses ?

— Certainement, répondit le pasteur. Si l'on savait d'une façon certaine dans la commune que Charlotte doit devenir votre femme, on la laisserait en paix. Du moins, on ne s'opposerait pas à ce qu'elle habite ici jusqu'au jour de votre mariage. Les hommes sont ainsi, monsieur. Ils n'insultent pas volontiers une personne qui va être riche et puissante.

— En ce cas, je propose qu'on publie les bans dès demain, dit Schagerström.

— Cette proposition vous honore, monsieur, mais il y a impossibilité matérielle. Charlotte est en voyage, et vous-même, monsieur, n'avez certainement pas sur vous les papiers nécessaires.

— Mes papiers se trouvent à Sjötorp, où il est facile d'aller les chercher. Et vous pouvez témoigner, monsieur le Pasteur, que j'ai la promesse formelle de Mlle Löwensköld. D'ailleurs, vous êtes sans doute son tuteur légal ?

— Non, non, monsieur Schagerström ! Ne précipitons rien ! Ne précipitons rien !

Le vieillard détourna la conversation sur d'autres sujets. Il montra à Schagerström quelques-unes de ses plantes les plus rares et raconta où et dans quelles conditions il les avait trouvées. Il s'animait et devenait éloquent. On aurait cru qu'il avait oublié tous ses soucis. Mais, après quelques instants, il revint sur le projet de Schagerström.

— Une publication de bans de mariage, en somme, ce n'est pas le mariage, fit-il. Si Charlotte s'en montrait mécontente, le retour en arrière est toujours possible.

— Il s'agit d'une mesure exceptionnelle, dit Schagerström, d'une mesure ayant pour objet de rétablir la paix dans le pays et d'imposer silence aux commérages. Je ne voudrais certainement pas traîner de force Mlle Löwensköld à l'autel.

— Ce serait peut-être une solution pour éviter un malheur, conclut le pasteur, qui pensait à certaine lettre qu'il avait lue clandestinement. Charlotte est vive et emportée, je vous l'avouerai, monsieur. Pour elle aussi, il serait bon que cette affaire fût terminée. À la longue, elle ne se contenterait peut-être pas de couper deux ou trois boucles de cheveux.

Les deux hommes discutèrent encore la question un long moment, et plus ils discutaient, plus il leur apparaissait évident que la publication des bans constituerait le meilleur remède aux difficultés présentes.

— Je suis persuadé que ma femme partagerait notre opinion, dit le pasteur, qui finissait par voir les choses sous un jour moins sombre.

Quant à Schagerström, il fit en même temps la réflexion qu'il aurait ainsi le droit de se poser en défenseur de Charlotte. Il n'y aurait plus de sérénades de sifflets, ni de chansons diffamatoires.

D'ailleurs, depuis que la conversation dans la diligence l'avait convaincu du désintéressement de Charlotte, il était animé de sentiments très tendres à l'égard de la jeune fille. L'attitude chevaleresque qu'il voulait prendre avait pour lui beaucoup d'attraits.

Il ne se l'avouait pas, bien entendu. Il se persuadait qu'il obéissait à une force supérieure. Il en est toujours ainsi pour les amoureux, c'est pourquoi il convient d'être indulgent à toutes leurs sottises.

Il fut donc décidé que les bans seraient publiés, dès le lendemain, du haut de la chaire. Schagerström alla chercher les papiers requis, et le pasteur rédigea de sa propre main la formule de publication.

Lorsque tout fut réglé, Schagerström éprouva une très grande satisfaction. Il lui plaisait d'entendre son nom joint à celui de Charlotte.

« Le maître de forges Gustav Henrik Schagerström et noble demoiselle Charlotte Löwensköld. » Il trouvait que cette phrase sonnait fort bien.

Si bien même, qu'il eut envie de l'entendre annoncer et résolut d'assister le lendemain à l'office dans l'église de Korskyrka.

II

Or, ce dimanche de la première publication des bans, Karl Artur Ekenstedt fit un sermon des plus étranges. En réalité, il n'y avait à cela rien d'étonnant après l'ébranlement nerveux, produit en lui par les événements de la semaine précédente. Peut-être aussi, ces événements, rupture du mariage et conclusion de nouvelles fiançailles, augmentaient-ils l'effet extraordinaire de ses paroles.

Selon le texte du jour, il devait parler des faux prophètes, contre lesquels Jésus mettait en garde ses disciples. Ce sujet ne s'harmonisait nullement avec son état d'esprit. Le vicaire aurait aimé parler de la vanité des choses d'ici-bas, du péril de la richesse et de la douceur de la pauvreté. Il éprouvait surtout un grand besoin de se rapprocher davantage, d'une manière simple et familière, de ses paroissiens, de faire comprendre à tous ses auditeurs combien il les aimait, et de gagner ainsi leur confiance.

Tourmenté et indécis, il n'avait pu, au cours de la semaine, donner à son sermon la forme qu'il eût souhaité. Durant la dernière nuit, il y avait travaillé sans arrêt, mais en vain. Son brouillon n'était pas encore terminé au moment où il dut se rendre à l'église, et pour ne pas se trouver à court, il avait à tout hasard arraché d'un vieux sermonnaire quelques feuilles concernant le texte du jour, et les avait mises dans sa poche.

Mais lorsque, du haut de la chaire, il lut l'évangile, une idée germa dans son esprit. Cette idée sortait de la banalité et lui parut séduisante. Il la jugea inspirée de Dieu.

— Mes frères ! commença-t-il. Je me trouve ici avec la mission de vous mettre en garde contre les faux prophètes. Mais peut-être vous dites-vous au fond de votre cœur : Et lui, qui nous parle, est-il un bon maître ? Que savons-nous de lui ? Comment avoir la certitude qu'il n'est pas, lui, une ronce sur laquelle ne peut pousser du raisin, ou un chardon qui ne produira point de figues ?

« C'est pourquoi, mes chers frères, permettez-moi de vous décrire les chemins par lesquels Dieu m'a conduit, pour faire de moi un ministre de Sa Parole. »

Dominé par une profonde émotion, le jeune pasteur se mit à raconter à ses paroissiens les humbles événements de sa vie. Il leur avoua que pendant ses premières années d'études il n'avait rêvé que de devenir un grand savant, célèbre dans le monde entier. Il dépeignit l'incident de l'épreuve écrite, son échec, son retour à la maison, son emportement contre sa mère, leur réconciliation et finalement comment, à la suite de ces circonstances, il avait été amené à connaître le piétiste Pontus Friman.

Il s'exprimait en termes pleins de calme et de modestie. Personne ne pouvait mettre en doute ses paroles. C'était plutôt l'accent ému de sa voix qui captivait ceux qui l'écoutaient. Aux premières phrases, tous s'étaient immobilisés, le cou tendu, les yeux fixés sur le prédicateur.

Et, comme cela se produit toujours quand un homme parle à d'autres êtres humains le langage de la franchise et de la sincérité, les auditeurs se sentirent attirés vers Karl Artur et lui donnèrent dès ce moment une place dans leur cœur. Les pauvres, venus du fond des forêts, aussi bien que les notables des châteaux, comprenaient qu'il leur faisait ces aveux afin de gagner leur confiance et de recevoir les leurs

en retour. Ils suivaient ses paroles comme ils n'avaient jamais encore suivi le développement d'un sermon, ils se laissaient émouvoir, ils se réjouissaient avec lui.

Il continuait en décrivant ses premiers pas incertains dans l'imitation du Christ, la fête chez ses parents, où le goût des plaisirs profanes l'avait enivré soudain et l'avaient fait prendre part au vertige de la danse.

« Après cette nuit, dit-il, les ténèbres remplirent mon âme durant plusieurs semaines. Je sentais que j'avais trahi mon Sauveur. Je n'avais pu veiller et combattre à son côté. J'étais esclave du monde. Les attraits terrestres m'avaient vaincu. Le ciel ne serait jamais mon héritage. »

Un certain nombre d'auditeurs étaient émus jusqu'aux larmes par les angoisses que l'orateur dépeignait. Le vicaire les tenait complètement à sa merci. Ils sentaient, souffraient, luttaient en même temps que lui.

« Mon ami, Friman, essaya de me consoler et de m'aider. Il me disait que le salut résidait dans l'amour du Christ, mais je ne pus élever mon âme jusqu'à cet amour. J'adorais les choses créées plus que le Créateur.

« C'est alors, au sein de ma détresse, qu'une nuit le Christ m'est apparu. Je ne dormais pas. Pendant des jours et des nuits, le sommeil n'exista pas pour moi. Mais des images, telles qu'on en voit parfois en rêve, passaient souvent devant mes yeux. Je savais qu'elles étaient provoquées par ma grande fatigue et je n'y prêtais aucune attention.

« Cette fois pourtant, une image se présenta, qui fut très claire et très nette, et non point fugitive comme les autres. Je distinguais un lac aux eaux bleues et miroitantes. Une foule de gens étaient rassemblés sur ses rives. Et, au milieu de la

foule, était assis un homme aux longs cheveux bouclés et aux yeux chargés de tristesse. Il semblait leur parler, et dès que je l'eus aperçu, je compris que c'était Jésus.

« Et un jeune homme fendit la foule, s'approcha du Maître, s'inclina profondément et lui posa une question.

« Je ne pus saisir les paroles, mais je devinais que c'était le jeune homme riche dont parle l'évangile et qu'il demandait ce qu'il fallait faire pour avoir la vie éternelle.

« Je voyais Jésus échanger quelques phrases avec lui, et je savais qu'il lui recommandait d'observer les dix commandements de Dieu.

« Le jeune homme s'inclinait une seconde fois devant Jésus avec un sourire suffisant. Je savais qu'il se targuait de les avoir observés dès l'enfance.

« Mais Jésus attacha sur lui un long regard scrutateur et prononça quelques mots. Et, cette fois encore, je savais ce qu'il disait :

« “Si tu veux être parfait, vends ce que tu possèdes, distribue le produit aux pauvres, et tu auras un trésor dans le ciel. Puis, suis-moi.”

« Alors, le jeune homme se détourna de Jésus et se retira. Et je savais qu'il était triste, car il avait de grands biens.

« Mais lorsque le jeune homme le quitta, Jésus le suivit d'un long regard.

« Et, dans ce regard, je lisais une infinie pitié et un amour infini. Ah ! mes frères, j'y lus quelque chose de tellement ineffable que mon cœur se mit à battre de joie et que la lumière se fit dans mon âme enténébrée. Je me levai, je vou-

lais courir à lui et lui affirmer qu'à présent je l'aimais plus que tout. Le monde entier m'était indifférent, je ne désirais plus que suivre le Maître.

« La vision disparut au mouvement que je fis, mais non pas son souvenir, amis qui m'écoutez, non pas son souvenir.

« Le lendemain j'allai trouver mon frère, Pontus Friman, pour qu'il m'indiquât ce que, d'après lui, Jésus me demandait, puisque je n'avais point de richesses à distribuer. Il répondit que Jésus souhaitait certainement que je lui fisse le sacrifice de la gloire et des distinctions que j'avais espéré gagner par mon érudition, et que je devinsse son serviteur humble et pauvre.

« Et c'est ainsi que j'abandonnai toutes mes ambitions et devins pasteur pour pouvoir parler aux hommes du Christ et de son amour.

« Mais vous, mes chers amis, priez pour moi, car je suis forcé de vivre dans le monde comme vous tous, et le monde cherche à m'entraîner ; et je tremble, et j'appréhende qu'il ne réussisse à détourner mon cœur de Jésus, et je crains de devenir un des faux prophètes. »

Le jeune pasteur joignit les mains et sembla soudain voir se dresser devant lui les tentations et les épreuves futures, puis le sentiment de sa propre faiblesse le fit éclater en sanglots. Son émotion fut si forte qu'il ne put continuer. Il prononça seulement : « Ainsi soit-il ! » puis il s'agenouilla pour prier.

En bas, dans l'église, les gens sanglotaient. Par ce seul et bref sermon, Karl Artur avait gagné tous les cœurs. Ses auditeurs auraient voulu à leur tour se sacrifier pour lui, de même que lui se sacrifiait pour son Sauveur.

Mais, quelque intense qu'eût été l'effet de son sermon, il n'aurait pas atteint à ce degré de pathétique, s'il n'avait été suivi de la lecture des publications de mariage.

Le jeune suffragant lut d'abord quelques noms indifférents, mais tout à coup on le vit pâlir légèrement et se pencher sur la feuille comme pour s'assurer qu'il ne se trompait pas. Enfin il publia les bans d'une voix basse, presque honteuse :

« Aujourd'hui, pour la première fois, sont publiés les bans de mariage entre Gustav Henrik Schagerström, maître de forges, à Sjötorp, et noble demoiselle Charlotte Adriana Löwensköld, habitant le presbytère, tous deux appartenant à notre paroisse.

« Et nous voulons tous leur souhaiter pour cette union grave et importante le bonheur et la bénédiction de Dieu qui a institué le mariage. »

Le jeune vicaire avait eu beau baisser la voix : chaque syllabe s'entendait dans l'église devenue silencieuse, muette.

C'était épouvantable, odieux.

Schagerström lui-même comprenait le tragique de la situation. Donc, durant cinq ans, un homme avait été le fiancé de Charlotte ; le dimanche précédent il portait encore sa bague au doigt. Et il était là, cet homme, publiant devant tous que déjà la jeune fille se préparait à contracter une nouvelle alliance !

Les gens restaient gênés, honteux, évitant de se regarder. Ils paraissaient effrayés en sortant de l'office.

Schagerström en était plus impressionné que tout autre. Il gardait extérieurement son calme, mais il se disait qu'il n'y

aurait eu rien d'étonnant si on lui avait jeté des pierres ou qu'on eût craché sur lui.

Voilà donc ce qu'il avait imaginé afin de réhabiliter Charlotte !

Bien des fois il s'était senti maladroit et stupide. Mais jamais autant que ce jour-là, au moment où il descendait l'allée centrale de la nef en se dirigeant vers la porte de l'église.

III

La première idée de Schagerström avait été d'écrire à Charlotte pour s'expliquer et s'excuser. Mais cette lettre lui avait paru trop difficile à rédiger. Aussi donna-t-il ordre d'atteler, décidé à se rendre en personne à Œrebro.

Le pasteur Forsius lui avait fourni le nom de la vieille dame à laquelle les voyageuses rendaient visite. Dans la matinée de lundi, le maître de forges se rendit à l'adresse indiquée et sollicita un entretien avec Charlotte.

Il lui fit sans ambages l'aveu de sa malencontreuse initiative. Il n'essaya même pas de s'excuser. Il se contenta de rapporter le détail de ce qui s'était passé.

Charlotte s'affaissa, littéralement comme frappée à mort. Pour ne pas tomber sur le sol, elle se laissa glisser dans un petit fauteuil bas, où elle resta immobile. Elle n'éclata pas en reproches. Sa douleur était trop profonde, trop réelle.

Jusque-là elle avait pu se dire que lorsque, grâce à l'intervention de la colonelle, Karl Artur se serait ravisé et

aurait renoué ses relations avec elle, son honneur serait sauvé : ses pires calomniateurs comprendraient à ce moment qu'il ne s'était agi que d'une brouille d'amoureux. Mais maintenant que les bans de son mariage avec Schagerström étaient publiés, tout le monde serait autorisé à croire que son intention avait toujours été d'épouser le riche prétendant.

Il n'y avait plus rien à espérer. Il n'existait plus d'explication plausible. Charlotte était honnie à tout jamais. On la jugerait éternellement fausse et cupide.

Elle éprouvait le sentiment affreux d'être poussée, ainsi qu'un captif chargé de chaînes, vers un but inconnu. Tout ce qu'elle voulait éviter, elle était amenée à le faire, tout ce qu'elle voulait empêcher, elle le favorisait. On eût dit un sortilège. Depuis le jour où Schagerström avait pour la première fois demandé sa main, elle semblait ne plus disposer de son libre arbitre.

— Mais qui êtes-vous, monsieur ? demanda-t-elle soudain. Pourquoi vous trouvez-vous sans cesse sur mon chemin ? Pourquoi ne puis-je me dégager de vous ?

— Qui je suis ? fit Schagerström. Je vais vous le dire, mademoiselle. Je suis le dernier des imbéciles, l'idiot le plus accompli qui ait jamais existé sur cette terre du bon Dieu. Voilà ce que je suis.

Il parlait avec une si profonde conviction que l'ombre d'un sourire passa sur la figure de Charlotte.

— À partir de ce premier jour où je vous ai vue assise dans l'église sur le banc du pasteur, j'ai voulu vous aider et faire votre bonheur, mais je ne suis arrivé qu'à vous apporter chagrin et souffrance.

Le faible sourire avait déjà disparu du visage de la jeune fille. Pâle et muette, elle restait les bras ballants. Ses yeux au regard fixe paraissaient incapables de voir autre chose que le terrible malheur que cet homme avait attiré sur elle.

— Je vous donne, mademoiselle, mon autorisation expresse de suspendre la seconde publication des bans dimanche prochain, reprit Schagerström. Vous n'ignorez pas, mademoiselle, que les bans n'ont aucun pouvoir légal avant d'avoir été publiés trois dimanches de suite du haut de la même chaire.

Charlotte fit un petit mouvement de la main comme pour signaler que cette autorisation n'avait plus aucune importance pour elle. Sa réputation était perdue sans retour.

— Je vous promets, mademoiselle, de ne plus me trouver sur votre route, à moins que vous ne m'appeliez vous-même.

Il se dirigea vers la porte. Il avait cependant encore une chose à lui dire. Cette suprême confidence exigeait plus de force d'âme que le reste.

— Je tiens à ajouter, précisa-t-il, que je commence à vous comprendre, mademoiselle. Je m'étais étonné que vous puissiez tant aimer le pasteur Ekenstedt, et que vous vous exposiez à cause de lui à ces calomnies, à cette persécution, car je ne me dissimule pas que vous ne songez qu'à lui. Mais aujourd'hui, depuis que je l'ai entendu prêcher, je me rends compte qu'il faut que ce jeune homme soit préservé : il est destiné à de grandes choses.

Schagerström eut sa récompense : elle leva les yeux vers lui, et un peu de couleur lui monta aux joues.

— Merci, dit-elle. Merci de m'avoir comprise !

Puis elle retomba dans son accablement. Le maître de forges n'avait plus à insister. Il s'inclina profondément et quitta la pièce.

LA VENTE AUX ENCHÈRES

À quelque chose malheur est bon, dit un proverbe. Le malheur, en effet, s'accompagne souvent d'une petite joie et, dans le cas de Charlotte Löwensköld, la douleur et l'humiliation lui donnèrent ce dont elle avait manqué jusque-là pour être réellement exquise.

Sa profonde tristesse la débarrassa pour toujours de la gaminerie et de l'espièglerie qu'il y avait en ses manières. Elle répandit sur sa voix et sur ses traits une calme dignité. Elle dota son regard de cette expression nostalgique, de cette flamme touchante et indécise qui trahissent un bonheur perdu. Cette jeune créature mélancolique et charmante ne pouvait manquer d'éveiller, partout où elle apparaissait, l'intérêt, la pitié et la tendresse.

Le mardi, dans la matinée, Mme Forsius et Charlotte furent de retour à Korskyrka, et, dans l'après-midi les jeunes filles du maître de forges de Holma vinrent en visite au presbytère. Dans ces aimables personnes, Charlotte avait des amies qui, tout comme Mme Nyman à Gammalhyttan, n'avaient jamais cru aux accusations portées contre elle. Et à présent, il leur suffisait de la voir pour comprendre qu'elle était accablée par le chagrin. Elles ne lui posèrent point de questions, ne se permirent aucune allusion à son futur mariage : elles cherchèrent seulement à lui témoigner le plus d'affection possible.

Les jeunes filles n'étaient d'ailleurs nullement venues pour offrir leurs vœux à Charlotte à la suite de la publication

des bans. Leur visite avait un tout autre but. Mais devant le désespoir de Charlotte, elles hésitaient à parler.

De fil en aiguille, elles trouvèrent cependant un joint pour raconter l'histoire d'Eline Mattsdotter (la malheureuse qui avait neuf frères et sœurs en bas âge et dont le visage était défiguré par une tache de vin). Eline était venue à Holma le matin de bonne heure confier à la mère des jeunes filles sa peine et ses soucis : on allait procéder à ce qu'on appelle dans les campagnes une adjudication d'enfants.

Eline et ses frères et sœurs avaient vécu de mendicité. Auraient-ils pu faire autrement ? Or, les gens s'étaient lassés de cette ribambelle de marmots affamés traînant de ferme en ferme, et les dirigeants de la commune avaient décidé que les enfants seraient mis en subsistance de différents côtés. On avait annoncé une assemblée d'un genre tout spécial, où ceux qui voudraient recueillir un ou plusieurs bambins étaient appelés à faire leurs offres respectives. « Madame sait bien comment ça se passe, avait expliqué la pauvre fille. On cherche seulement à trouver ceux qui, pour le moins de frais possible, veulent accepter la charge. Personne ne songera à savoir si les petits seront bien soignés ! »

Eline, qui jusque-là avait assumé la responsabilité de la famille, semblait éprouver les plus vives inquiétudes. Ceux qui, en de semblables circonstances, s'offraient à héberger des enfants, avait-elle dit, c'étaient des tenanciers besogneux, qui désiraient des aides peu coûteux pour garder leurs moutons, leurs chèvres, ou pour partager les travaux d'une pauvre ménagère fatiguée. Ses frères et ses sœurs seraient astreints à travailler autant que des domestiques gagés : personne ne ménageait les enfants assistés. Ils devaient gagner leur nourriture. L'un des petits n'avait que trois ans et

ne pouvait donc être utile à rien ; peut-être le laisserait-on mourir de faim.

Ce qui tourmentait aussi la pauvre fille, c'est que ses frères et sœurs allaient se disperser aux quatre coins de la commune. En ce moment ils s'aimaient et s'entendaient si bien, mais dans quelques années ils ne se connaîtraient plus, ni ne la connaîtraient plus elle-même. Et qui leur inculquerait quelques notions d'honnêteté et de franchise, comme elle avait essayé de le faire ?

La mère des jeunes filles de Holma, quoique très touchée de cette misère, n'avait pas vu le moyen d'intervenir en faveur d'Eline. Il n'existait déjà que trop d'enfants autour des forges de Holma, et dont elle devait s'occuper. Elle avait cependant envoyé deux de ses filles à l'adjudication, qui devait avoir lieu à la mairie dans la matinée, afin de savoir au moins entre quelles mains les petits allaient tomber.

Lorsque les demoiselles de Holma arrivèrent à la mairie, l'opération venait de commencer. Sur un banc, au fond de la salle, les enfants, la sœur aînée au milieu, tenant sur ses genoux le bébé de trois ans, étaient assis en rang d'oignons. Ils n'avaient ni crié ni sanglote, mais on les entendait gémir doucement et d'une façon continue. À les voir, hâves et déguenillés, on ne pouvait s'empêcher de penser qu'ils ne pourraient guère, quel que fût l'asile où ils échoueraient, être plus malheureux que chez eux ; cependant ils semblaient considérer comme une affreuse infortune le sort qui les attendait.

Tout autour du local étaient assis de pauvres gens, de ceux qu'on pouvait s'attendre à trouver en pareille occurrence. Autour de la table du président, on voyait quelques membres du conseil municipal, deux paysans et deux propriétaires de mines, chargés de contrôler la régularité de la

procédure et de s'assurer que les enfants ne seraient confiés qu'à des gens respectables et connus.

L'aîné des pauvres petits, un gamin maigre et dégingandé, était debout sur la table, exposé à l'examen des adjudicataires éventuels. Le commissaire était en train de faire l'éloge de ses capacités de berger, et une femme, d'une grande pauvreté à en juger par ses habits, s'était approchée afin de mieux juger.

À ce moment la porte s'était ouverte, et Karl Artur Ekenstedt était entré. Arrêté sur le seuil, il avait promené un regard circulaire dans la salle, puis, les bras au ciel, il s'était écrié : « Ô Dieu, détournez vos regards de nous ! Ne voyez pas ce qui se passe ici ! »

Puis, s'approchant des autorités réunies autour de la table :

— Je vous en prie, mes chers frères en Jésus-Christ, avait-il dit, ne commettez pas un aussi épouvantable péché ! Ne vendons pas des êtres humains comme esclaves !

Toute l'assistance le considérait, frappée de stupeur. La pauvre femme avait rapidement battu en retraite et regagné sa place près de la porte. Les dirigeants, un peu gênés, se tortillaient sur leurs bancs. Plus cependant que de leur propre occupation, ces hommes semblaient choqués de l'ingérence inconvenante du jeune vicaire dans les affaires de la commune. L'un d'eux finit par se lever. « Il s'agit d'une décision de l'assemblée communale », déclara-t-il.

Le jeune homme se dressa devant les notables, beau comme un dieu, la tête rejetée en arrière et les yeux flamboyants. Il n'avait nullement l'air de vouloir s'incliner devant une décision communale quelle qu'elle fût.

— Je vous prie, monsieur Aron Mansson, de mettre fin à l'adjudication.

— Ne vous ai-je pas dit, monsieur Ekenstedt, que l'adjudication a été décidée par l'assemblée communale ?

Karl Artur se détourna du bonhomme avec un haussement d'épaules. Il posa la main sur la tête du garçonnet exposé sur la table.

— Je l'achète, déclara-t-il. J'offre un prix si bas que nul ne pourra proposer moins : je me charge de ce petit sans frais pour la commune.

Aron Mansson s'était levé de nouveau, mais Karl Artur ne l'honora même pas d'un coup d'œil.

— Point n'est besoin de continuer, ajouta le vicaire en se tournant vers le commissaire-priseur. Je fais la même offre pour tous les enfants, et dans des conditions identiques.

Aron Mansson souleva quelques objections.

— Ce sera la vieille histoire qui recommencera, dit-il. On s'était arrangé pour ne plus voir ces vagabonds mendier partout.

— Les enfants ne mendieront plus.

— Qui nous en est garant ?

— Jésus-Christ, lui qui disait : « Laissez venir à moi les enfants. » Il sera garant de ceux-ci.

Il émanait une telle autorité et tant de noblesse de la personne du jeune suffragant que son interlocuteur ne trouva rien à répondre.

Karl Artur s'approcha des bambins :

— Allez-vous-en ! dit-il. Courez vite chez vous ! Je vous ai achetés.

Les enfants n'osaient bouger ; mais alors le jeune pasteur prit la petite fille de trois ans dans ses bras, et les neuf autres trottinant sur ses talons, il quitta la mairie.

Personne ne s'y opposa. Plusieurs personnes venues dans l'intention de faire des offres s'étaient déjà éloignées.

Mais lorsque les deux jeunes filles de Holma, rentrées chez elles, avaient rendu compte à leur mère de ce qui s'était passé, celle-ci avait déclaré qu'il importait de faire quelque chose pour aider les petits protégés du suffragant. Il fallait, à son avis, organiser une souscription destinée à la création d'un asile d'enfants, et c'est afin de consulter à ce sujet M. et Mme Forsius que les jeunes filles s'étaient rendues au presbytère.

Dès qu'elles eurent terminé leur récit, Charlotte se leva et sortit en pleurant. Elle avait besoin de monter dans sa chambre pour s'agenouiller et remercier Dieu.

Ce qu'elle avait tant et si longtemps rêvé s'était accompli : Karl Artur s'était révélé un guide du peuple, un pionnier qui frayerait aux hommes le chemin vers Dieu.

LE TRIOMPHE

Quelques jours plus tard, Mme Forsius vint un matin trouver son mari, occupé à son bureau.

— Fais comme si tu cherchais quelque chose, vieux, et va dans la salle à manger, si tu veux voir un joli tableau !

Le vieillard se leva sur-le-champ. Dans la salle à manger, devant une des fenêtres, il aperçut Charlotte assise à côté d'un petit guéridon, une broderie à la main.

Elle ne travaillait pas. Ses mains qui tenaient l'ouvrage reposaient sur ses genoux, et ses yeux ne quittaient pas le pavillon où habitait Karl Artur. Un flot ininterrompu de visiteurs franchissait la grille pour se rendre chez le jeune suffragant. C'est ce spectacle que Charlotte contemplait.

Le pasteur chercha quelque temps ses lunettes, qui d'ailleurs se trouvaient dans leur étui sur son bureau. Ce faisant, il observait Charlotte qui, un sourire tendre aux lèvres, suivait du regard ce qui se passait au dehors. Une faible rougeur colorait ses joues, et ses prunelles brillaient d'une douce exaltation. C'était en effet un tableau délicieux.

Lorsqu'elle découvrit la présence du doyen, elle dit :

— Que de monde là-bas chez Karl Artur ! On ne cesse d'aller et de venir.

— Oui, fit le bonhomme, on ne le laisse pas tranquille une minute. Il faudra bientôt sans doute que je tienne moi-même mes registres.

— Celle qui vient d'entrer, c'est une fille d'Aron Mansson. Elle apportait un pot de beurre.

— Pour cette kyrielle d'enfants, je suppose.

— Tout le monde aime Karl Artur, dit Charlotte. Je savais bien que son jour viendrait.

— Oui… quand on est jeune et beau, il n'est pas difficile de faire verser des seaux de larmes aux bonnes femmes, fit le pasteur.

Charlotte, toute à son admiration, ne releva pas ce propos.

— J'ai vu il n'y a pas longtemps un des forgerons de Holma qui est venu le trouver. Vous savez, mon oncle, un de ces piétistes qui ne vont jamais à l'église et ne veulent entendre aucun pasteur ordinaire.

— Comment ? s'écria le doyen, réellement intéressé cette fois. Il a su émouvoir un de ces blocs de pierre ? Alors, ma fille, il sera peut-être quelqu'un.

— Je songe à la colonelle, continua Charlotte. Comme elle serait heureuse si elle voyait cela !

— Je doute que ce soit cette espèce de succès qu'elle ait rêvé pour son fils.

— Il rend les gens meilleurs. Il y en a qui pleurent et s'essuient les yeux en sortant. Le mari de ma sœur est venu aussi. Ah ! si Karl Artur pouvait quelque chose pour lui ! Ne serait-ce pas beau ?

— Mais si, ma petite fille. Et ce qui me fait le plus de plaisir, c'est que tu aimes à rester là et à regarder.

— Je tâche de m'imaginer ce qu'ils lui veulent, et il me semble que j'entends ce qu'il leur répond.

— Eh bien, c'est parfait. Tu as raison. Avec tout cela, figure-toi que je ne trouve pas mes lunettes. Elles doivent être dans ma chambre.

— Sans ce miracle, tout aurait été si incompréhensible, dit Charlotte. Je n'aurais pas eu de récompense pour avoir voulu le protéger. Maintenant je comprends le sens des événements.

Le vieux pasteur se retira en toute hâte : il sentait les larmes lui monter aux yeux. « Qu'allons-nous faire ? murmura-t-il. J'espère qu'elle ne va pas perdre la tête. »

Si déjà, au cours de la semaine, Charlotte s'était réjouie du triomphe de Karl Artur, combien elle eut plus de raison de se réjouir le dimanche !

Il y eut un fourmillement sur les routes comme pour une visite royale. En voiture, à pied, les gens affluaient de partout. Il était évident que dans la commune entière on ne parlait que de la nouvelle manière de prêcher du jeune suffragant, de sa piété et de sa force.

— L'église ne pourra pas contenir cette foule, assura Mme Forsius. Les habitants ont quitté leurs demeures jusqu'au dernier. Pourvu qu'il n'y ait pas le feu, pendant que les maisons sont abandonnées !

Le pasteur était soucieux. Il se rendait compte qu'un réveil religieux se produisait et il n'aurait pas demandé mieux, s'il avait cru Karl Artur capable d'entretenir la flamme qu'il avait allumée. Néanmoins, désireux de ne point blesser Char-

lotte qui était en extase, il ne fit part de ses craintes à personne.

Le vieux couple partit pour l'église, mais à aucun moment il ne fut question d'emmener Charlotte. Par le courrier du vendredi, celle-ci avait reçu un petit mot où la colonelle Ekenstedt la priait de patienter encore quelques jours. En raison de cette lettre, Charlotte n'avait pas profité de l'autorisation que lui avait donnée Schagerström de suspendre la publication des bans.

M. et Mme Forsius, craignant que la foule, enthousiasmée pour Karl Artur, ne fît un mauvais parti à la jeune fille, l'avait laissée au logis.

Or, la voiture n'eut pas plutôt tourné le coin du jardin que Charlotte mit son chapeau et sa mantille et partit à son tour pour l'église. Comment aurait-elle pu résister à l'envie d'entendre prêcher Karl Artur de cette nouvelle façon si vivante et si forte, qui lui avait valu les sympathies de la paroisse ? Comment aurait-elle pu renoncer au bonheur d'être témoin de l'adoration qui entourait le suffragant ?

Elle réussit à s'introduire dans une rangée de fidèles, à l'entrée de l'église, près de la porte, et, sur le point d'étouffer d'émotion et de tension nerveuse, elle attendit que Karl Artur montât en chaire.

Elle s'étonnait du ton aisé dont il parlait au peuple. On eût dit une conversation familière avec quelques vieux amis. Il n'employait pas un mot que ces gens simples ne pussent comprendre, et il leur confiait ses luttes et ses tristesses, comme s'il eût voulu demander aide et conseil.

Karl Artur avait ce jour-là pris pour texte la parabole de Jésus relative à l'intendant infidèle, et Charlotte s'en inquié-

tait, car elle connaissait la difficulté de ce sujet. Elle avait entendu des prédicateurs déplorer l'obscurité de la parabole. Le commencement et la fin ne semblaient pas concorder. C'était peut-être la forme abrégée de sa rédaction qui la faisait paraître presque incompréhensible aux hommes des temps modernes. Charlotte ne l'avait jamais entendu commenter d'une manière satisfaisante. Elle avait entendu des prédicateurs expliquer le début ; elle en avait entendu d'autres développer la seconde partie, mais elle n'avait encore rencontré personne qui sût expliquer le sens profond de cette page sacrée et y apporter de la clarté.

À l'église tous avaient à peu près la même pensée : « Il s'évadera du texte, se disait-on. Il fera comme dimanche dernier. »

Mais ce fut plein d'assurance et avec le plus grand courage que le jeune vicaire attaqua le sujet épineux et en dégagea la signification. Sous l'influence d'une inspiration divine, il rendit à la parabole sa beauté primitive et sa profondeur mystérieuse. C'était comme lorsqu'on enlève d'une vieille peinture une poussière centenaire et qu'on se trouve soudain en présence d'un chef-d'œuvre.

L'étonnement de Charlotte croissait pendant qu'elle l'écoutait. « Où prend-il tout cela ? se dit-elle. Ce n'est pas lui qui parle. C'est Dieu qui emprunte sa voix et parle par sa bouche. »

Elle voyait que le pasteur Forsius lui-même manifestait un extrême intérêt. Il avait mis une main derrière l'oreille afin de ne pas perdre un mot. Elle constatait que l'attention semblait particulièrement soutenue chez les hommes d'âge, chez ceux qui aimaient la gravité et les pensées profondes qui donnent à réfléchir. Elle s'en félicitait, car on ne viendrait

plus dire que Karl Artur prêchait pour les femmes et trouvait un élément de succès dans sa beauté physique.

C'était parfait. Elle était heureuse. Elle se demandait si la vie pourrait jamais être aussi belle et aussi riche qu'en cette minute.

Ce qu'il y avait de plus remarquable dans le sermon de Karl Artur, c'est que, pendant qu'il parlait, il apportait aux fidèles la paix et l'oubli de toutes leurs peines. Ils se sentaient sous la conduite d'une âme pleine de bonté. Plus d'un assistant faisait, en son for intérieur, des vœux qu'il était résolu à fidèlement accomplir. Et cependant, ce ne devait pas être le sermon du suffragant, ni même l'émouvante publication des bans, qui allait laisser aux paroissiens le souvenir le plus impressionnant de ce dimanche. La lecture de l'annonce concernant Charlotte avait été écoutée avec une profonde désapprobation, mais on savait d'avance qu'on l'entendrait. Non, une autre chose survint.

Charlotte avait voulu quitter l'église après le sermon malheureusement la foule était si compacte que la jeune fille s'était vue forcée de rester jusqu'à la fin de l'office. L'auditoire ayant enfin commencé à s'écouler, elle avait essayé de se frayer un passage entre les gens et les devancer ; ce fut encore en vain. Nul ne lui faisait place. On ne lui disait rien, mais elle se sentait entourée d'ennemis. Plusieurs personnes de sa connaissance s'écartèrent à son approche. Une seule vint à son côté : sa courageuse sœur, la femme du docteur Romelius.

Une fois sous le porche, les deux femmes s'arrêtèrent un instant.

Elles aperçurent, sur le parvis de l'église, un groupe formé par les jeunes gens de la commune. Ceux-ci portaient des bouquets de chardons, de feuilles jaunies et d'herbe sèche qu'ils avaient hâtivement ramassés sous le mur du cimetière. Il était évident qu'ils comptaient les remettre à Charlotte en guise de compliment, ce second dimanche de la publication des bans. Le grand capitaine Hammarberg se tenait un peu en avant. Il avait la renommée d'être l'homme le plus drôle et le plus méchant de la commune. En ce moment il toussait et s'éclaircissait la gorge afin de débiter un discours approprié.

Les fidèles qui sortaient de l'église formèrent cercle autour des joyeux lurons. On exultait à l'idée d'entendre honnir et persifler la jeune fille qui, pour des richesses et de l'or, avait trahi son fiancé. On souriait d'avance. Hammarberg ne l'épargnerait certainement pas.

Mme Romelius semblait effrayée. Elle s'efforça de tirer sa sœur en arrière, dans l'église, mais Charlotte refusa.

— Cela m'est indifférent, dit-elle. Tout m'est indifférent maintenant.

Elles approchaient du groupe hostile qui les attendait en se composant des visages aimables et souriants, quand soudain Karl Artur, fendant la foule, accourut à leur secours. Il offrit le bras à la sœur aînée et souleva son chapeau devant les hommes rassemblés, leur faisant comprendre d'un geste rapide qu'ils devaient renoncer à leur entreprise. Enfin, il conduisit les deux femmes saines et sauves jusqu'à la route, où il les quitta.

En se constituant ainsi le défenseur de Charlotte, lui qui avait été personnellement lésé, Karl Artur accomplissait une

action si noble, si supérieure à ce que l’on voyait chaque jour que son attitude se grava dans toutes les mémoires.

Tel fut le souvenir le plus inoubliable que les paroissiens de Korskyrka emportèrent de ce dimanche-là.

LA MERCURIALE AU DIEU AMOUR

Le lundi, dans la matinée, Charlotte Löwensköld traversait le bourg pour aller voir sa sœur, Mme Romelius. Celle-ci, comme presque tous les Löwensköld, s'intéressait beaucoup aux choses surnaturelles. Elle racontait parfois qu'en plein jour, au beau milieu de la rue, elle venait de rencontrer des personnes mortes, et il n'existait guère d'histoire de revenant, si extravagante qu'elle fût, à laquelle elle n'ajoutât foi. Charlotte, d'un tout autre tempérament, avait souvent plaisanté sa sœur à ce sujet, ce qui n'empêchait pas que ce matin-là, elle cherchait Mme Romelius pour lui demander l'explication de certaines énigmes, qui la préoccupaient.

Après la scène pénible survenue devant l'église, Charlotte avait repris conscience de son infortune. Comme à l'heure où Schagerström à Œrebro lui avait fait part de la publication des bans, Charlotte se sentait de nouveau captive et entraînée par des puissances obscures. Elle était envoûtée. La force sombre, malveillante, qui l'avait séparée de Karl Artur, continuait à l'accabler de nouveaux malheurs.

La jeune fille, qui depuis quelques jours éprouvait une impression de faiblesse et de lassitude inexplicables, avançait lentement dans la direction de Korskyrka, les yeux baissés. Ceux qui la croisaient la croyaient sans doute en proie aux remords et désireuse d'éviter les regards.

Elle allait atteindre ainsi, au prix de grands efforts, l'entrée du bourg et longeait la haie élevée qui entourait le jardin de l'organiste, lorsqu'elle entendit s'ouvrir la grille donnant sur la route.

Involontairement elle leva les yeux. C'était Karl Artur. Elle fut si bouleversée à l'idée de le rencontrer là sans témoins qu'elle s'arrêta net. Mais, avant qu'il l'eût aperçue, il fut hélé par une voix venant du jardin.

Le temps n'était plus aussi invariablement beau qu'au début de l'été. De brèves et brusques averses tombaient à toute heure, et Mme Sundler, qui avait vu un nuage noir se lever derrière la crête boisée des collines et senti tomber quelques gouttes de pluie, traversait en courant le jardin, tenant sur le bras le gros pardessus de son mari pour prêter ce vêtement à Karl Artur.

Celui-ci l'endossait, aidé par Thea, au moment où Charlotte passait devant la grille. Le couple ne se trouvait qu'à quelques pas de la jeune fille, qui ne pouvait pas ne pas les remarquer. Mme Sundler enfilait le pardessus à Karl Artur, et le suffragant riait de son rire juvénile, en la voyant si maternellement préoccupée de son bien-être.

Thea Sundler avait également l'air gaie et naturelle, il n'y avait en vérité rien d'équivoque dans ce tableau. Charlotte n'en eut pas moins comme une révélation.

« Elle l'aime », se dit-elle, pressant le pas pour échapper à ce spectacle. Et, coup sur coup, elle répéta :

« Elle l'aime, elle l'aime. Dire que je ne l'ai pas compris plus tôt ! Cela explique tout. C'est pour cela qu'elle nous a séparés, Karl Artur et moi. »

Elle se rendit immédiatement compte que Karl Artur ne le soupçonnait guère. Il rêvait sans doute de la belle Dalécarlienne. Certes, il passait toutes ses soirées chez les Sundler, mais ce qui l'y attirait, c'était probablement surtout la beauté de la musique et du chant. D'ailleurs, il devait éprouver un

besoin de confidence, et Thea Sundler était en somme une amie de vieille date de la famille Ekenstedt.

On se serait attendu à voir Charlotte effrayée ou désolée d'une telle constatation. Elle n'en donna nullement l'impression. Elle leva au contraire la tête, redressa la taille et retrouva son allure souple.

« C'est Thea Sundler qui est cause de tout le malheur, songea-t-elle. Je saurai bien en venir à bout. »

Elle se sentait comme un malade qui vient enfin de découvrir la source de son mal et qui ne doute pas d'en trouver le remède. Un renouveau d'espoir et de confiance la soulevait.

« Et moi qui accusais cette bague maléfique de faire encore des siennes ! » murmura-t-elle.

Il lui semblait se rappeler un récit de son père : une promesse faite par les Löwensköld à la mère de Thea, Malvina Spaak, n'ayant pas été tenue, on leur avait prédit un châtiment. C'était même pour savoir par Mme Romelius le fin mot de l'histoire que Charlotte était sortie. Jusqu'à cette heure, elle avait vu dans ce qui lui arrivait quelque chose de fatal, d'impossible à arrêter ou à éluder. Mais du moment que les choses étaient si peu compliquées, que la cause de ses malheurs résidait simplement dans l'amour de Thea pour Karl Artur, elle, Charlotte, saurait bien se tirer d'affaire seule.

Sous l'empire de cette idée, Charlotte renonça soudain à aller trouver sa sœur et rebroussa chemin résolument. Elle ne voulait plus croire qu'elle eût à se débattre contre une vieille prédiction. Elle entendait se fier à sa propre intelligence, à sa propre force, à son ingéniosité.

Le soir, dans sa chambre, en se déshabillant, elle resta longuement devant un petit amour en biscuit placé sur le secrétaire.

« C'est donc elle que tu as protégée tout ce temps, dit-elle, s'adressant à la statuette. Tu l'as favorisée, elle, et non pas moi. C'est pour elle, parce qu'elle aime Karl Artur, qu'il a fallu que Schagerström me demande en mariage ; pour elle, il a fallu que nous nous disputions, Karl Artur et moi ; que Karl Artur rencontre la Dalécarlienne ; que Schagerström m'envoie cette gerbe de fleurs qui a rendu la réconciliation impossible !

« Pourquoi protèges-tu son amour ? Est-ce parce qu'il n'est pas permis ? Serait-il vrai que tu favorises les passions défendues ?

« Cruel petit dieu, tu devrais avoir honte ! Je t'ai placé là pour garder mon amour. Or, tu ne fais rien en ma faveur ; ta protection ne s'exerce que sur les autres.

« Parce que Thea Sundler aime Karl Artur, tu m'as laissé subir sans me défendre, la honte, la diffamation, les coups de sifflets.

« Parce que Thea Sundler aime Karl Arthur, tu m'as poussée à accepter Schagerström, tu as machiné la publication de nos bans de mariage, peut-être comptes-tu même nous mener devant l'autel.

« Parce que Thea Sundler aime Karl Artur, tu nous as plongés dans la peine et le désespoir. Tu n'épargnes personne. Les deux vieillards ici au presbytère, les vénérables parents à Karlstad, les voilà tous condamnés à souffrir, parce que tu prends sous ta sauvegarde l'épouse de l'organiste, cette grosse petite femme aux yeux de poisson.

« Parce que Thea Sundler aime Karl Artur, tu m'as ravi le bonheur. J'ai cru qu'un être malfaisant et surnaturel voulait me conduire à ma perte, mais ce n'était autre que toi, Amour, toi seul. »

Au début, Charlotte avait parlé d'un ton légèrement badin, mais gagnée par tous les cruels souvenirs qu'évoquait sa mémoire, elle poursuivit d'une voix tremblante d'émotion :

« Pourtant, dieu de l'amour, ne t'ai-je pas montré que je sais aimer ? Son amour à elle, te plaît-il davantage ? Ne suis-je pas aussi fidèle ? Une flamme plus pure et plus forte brûle-t-elle dans son cœur ? Pourquoi, pourquoi, petit dieu, favorises-tu son amour, et non le mien ?

« Comment pourrais-je te fléchir ? Songe que tu entraînes celui que j'aime vers la ruine et le déshonneur. As-tu l'intention de donner à cette femme l'amour de mon bien-aimé ? C'est la seule chose que tu lui aies encore refusée. Vas-tu lui donner son amour ? »

Elle se tut et s'étendit sur son lit en pleurant.

L'ENTERREMENT

Quelques jours après la visite de la colonelle à Korskyrka et son retour à Karlstad, une très jolie colporteuse dalécarlienne était venue à la ville, son gros sac de cuir sur le dos. Mais comme à Karlstad il existait des commerçants patentés, elle n'avait pas le droit d'y exercer son négoce. Elle laissa donc son sac dans son logis et s'en alla, ayant au bras un petit panier qui contenait des ouvrages en cheveux, bracelets et chaînes de montre, de sa propre fabrication.

La jeune Dalécarlienne, qui passait de porte en porte afin d'écouler ses marchandises, se présenta aussi à la demeure des Ekenstedt. Charmée des jolis objets que lui offrait la vendeuse, la colonelle invita, celle-ci à rester quelques jours : elle confectionnerait de petits souvenirs avec de longues boucles blondes que Mme Ekenstedt avait coupées dans la chevelure de son fils, Karl Artur, lorsqu'il était enfant, et qu'elle avait précieusement conservées. La proposition parut convenir à la jolie fille. Elle accepta sans hésiter et commença son travail dès le lendemain matin.

Mlle Jacquette Ekenstedt, qui était assez habile en toute espèce d'ouvrages de dames, rejoignait assez souvent la Dalécarlienne pour la voir travailler dans la chambrette donnant sur la cour, où on l'avait installée. Elles firent vite connaissance, et il se forma même entre les deux jeunes filles une certaine amitié. La citadine était attirée par la beauté de la pauvre colporteuse, beauté que rehaussait encore le costume national si gracieux. Elle éprouvait une réelle admiration pour l'assiduité au travail et l'habileté de cette jeune

fille, dont l'intelligence, en dépit du manque de culture, se manifestait par des réponses nettes et justes.

Jacquette était stupéfaite de découvrir que ce bon sens et cette vivacité d'esprit existaient chez une personne qui ne savait ni lire, ni écrire ; elle fut cependant quelque peu rebutée de la trouver deux ou trois fois fumant une petite pipe de fer, mais leur bonne entente n'en fut pas troublée.

La colonelle rendait rarement visite à la travailleuse. Elle semblait avoir voulu se servir de l'entremise de Jacquette pour pénétrer le caractère et les habitudes de cette femme que Karl Artur voulait lui donner pour belle-fille, car Mme Ekenstedt avait, dès l'abord, eu l'intuition qu'elle se trouvait en présence de la nouvelle fiancée de son fils. Si l'on tient compte de la légendaire perspicacité de la colonelle, cela ne peut surprendre personne.

Cependant le séjour de la jolie Dalécarlienne dans la maison des Ekenstedt fut interrompu par un triste événement. La sœur du colonel, Mme Elise Sjöberg, veuve du doyen du chapitre et qui, depuis la mort de son mari, demeurait dans la famille de son frère, eut une attaque et mourut en quelques heures. Il fallait faire les préparatifs d'un enterrement convenable, toute la place disponible dans la maison allait être occupée par des ouvriers de toute espèce, couturières et tapissiers chargés de recouvrir de draperies noires les murs des pièces. La Dalécarlienne dut en conséquence se retirer.

Elle fut priée de se présenter au bureau du colonel pour être payée, et les gens de la maison remarquèrent que la conversation s'était prolongée et qu'en sortant, la jeune fille avait les yeux rougis par les larmes. La gouvernante, qui avait bon cœur, crut que la colporteuse était désolée de quit-

ter cette maison où on lui avait témoigné de la bonté, et pour faire un peu compensation, elle l'invita à passer dans la cuisine, le jour des obsèques, pour goûter aux bonnes choses qu'on aurait préparées.

L'enterrement était fixé au jeudi 13 août. Le fils de la maison, Karl Artur Ekenstedt, appelé d'urgence, arriva le mercredi au soir. Il fut reçu avec beaucoup d'affection, et le temps dont on disposait avant l'heure du coucher permit tout juste à Karl Artur de donner à ses parents et à sa sœur une idée de l'attachement dont il était l'objet de la part de ses paroissiens. Il n'avait pas été facile d'amener le jeune suffragant, qui était plein de modestie, à raconter ses triomphes, mais la colonelle, renseignée par les lettres de Charlotte, avait réussi, grâce à d'habiles questions, à le faire parler des preuves de gratitude et d'amour qu'on lui avait prodiguées, et son cœur maternel s'en était réjoui.

Il était assez naturel qu'on ne songeât point à mentionner la visite de la jeune ouvrière de passage, qu'on avait hébergée pendant quelques jours. La matinée du lendemain fut entièrement consacrée aux dernières dispositions relatives à la cérémonie, et Karl Artur n'entendit pas davantage parler du séjour de la Dalécarlienne à Karlstad.

Le colonel avait désiré que sa sœur fût enterrée avec tous les honneurs possibles. On avait donc convoqué l'évêque et le gouverneur, ainsi que toutes les familles de la ville et de la province qui avaient eu quelque rapport avec Mme Sjöberg. Au nombre des invités figurait Schagerström de Sjötorp. Il était convié à titre d'allié de la famille par sa défunte femme et, sensible à cette attention de la part de personnes ayant en somme lieu de ressentir une certaine animosité à son égard, il avait accepté l'invitation.

Quand les restes de la vieille Mme Sjöberg eurent été portés en terre, accompagnés par le chant des cantiques et suivis d'un cortège imposant, on retourna à la maison mortuaire où un grand dîner était servi. Sur la durée et la magnificence de ce repas, nous n'avons peut-être pas lieu d'insister, non plus que sur la solennité et sur la gravité inhérentes à une cérémonie de ce genre.

En qualité de parent par alliance de la défunte, Schagerström se trouva placé à table près de la maîtresse de maison ; il eut ainsi l'occasion de voir et d'entendre parler cette femme extraordinaire qu'il n'avait jamais rencontrée. Dans ses vêtements de deuil, elle avait un aspect tout à fait poétique, et bien que son esprit pétillant et sa verve tant admirés, ne pussent pas, en cette occasion, trouver leur emploi, Schagerström jugea sa conversation fort intéressante. Il n'hésita pas une seconde à se laisser attacher au char de triomphe de cette charmeuse et se trouva heureux de pouvoir à son tour lui faire plaisir en lui parlant du sermon, prêché par Karl Artur l'avant-dernier dimanche, et de l'impression qu'en avaient ressentie les auditeurs.

À table, le jeune Ekenstedt fit sur la morte un discours que tous écoutèrent avec le plus vif intérêt. On admira l'éloquence simple et pourtant si captivante et si spirituelle de Karl Artur, ainsi que le portrait qu'il traça de la disparue, qui l'avait beaucoup aimé. L'attention de Schagerström, comme celle de plusieurs autres convives, allait parfois de l'orateur à sa mère qui buvait ses paroles. Un voisin de table confia à Schagerström que la colonelle devait avoir cinquante-six ou cinquante-sept ans, et bien que la figure de l'intéressée ne démentît pas absolument cet âge, le maître de forges doutait qu'aucune jeune beauté pût posséder des yeux aussi expressifs et un sourire aussi charmant.

Tout se passa le mieux du monde au dîner, mais quand on se fut levé de table et qu'on eut passé au salon pour prendre le café, il survint à la cuisine un léger contretemps. La femme de chambre qui devait servir le café, eut la malchance de casser un verre et de se blesser d'un éclat à la main. On n'arrivait pas à arrêter tout de suite l'écoulement de sang et quelque insignifiante que fût la blessure, celle-ci empêchait la domestique d'assurer son service. On chercha donc une remplaçante, mais toutes les servantes se refusèrent à porter le lourd plateau encombré de tasses. La gouvernante fut fort embarrassée. Se tournant alors vers la grande et forte Dalécarlienne qui, conformément à l'invitation antérieure, était venue se faire régaler, elle la pria de se charger du plateau. La Dalécarlienne le souleva avec aisance, et la femme de chambre, après avoir enroulé une serviette autour de la main blessée, accompagna l'étrangère au salon pour la guider et s'assurer que les invités seraient servis dans l'ordre qui convenait à leur rang.

En général, une servante portant un plateau n'attire guère l'attention. Mais lorsque la belle fille, vêtue du costume éclatant de son pays, se présenta au milieu des invités, tous habillés de noir, il n'y eut pas un seul regard qui ne se tournât vers elle.

Karl Artur fit comme les autres. Pendant quelques secondes il la considéra sans comprendre. Mais soudain il se précipita vers la Dalécarlienne et saisit le plateau.

— Ce n'est pas à toi de jouer le rôle de servante en cette demeure, Anna Svärd ! cria-t-il. Car tu es ma fiancée.

La belle fille leva les yeux sur lui, mi-inquiète, mi-heureuse.

— Laisse ! Laisse ! Attends que j'aie fini ! dit-elle en se défendant.

Tous les invités avaient eu le temps d'entrer dans le salon. Et ce fut en présence de l'évêque et de sa femme, du gouverneur et de son épouse, que le fils de la maison s'empara du plateau et alla le poser sur une table.

— Je le répète, déclara-t-il avec force, je ne veux pas que tu remplaces une servante dans cette maison, car tu es ma fiancée.

Presque immédiatement une voix haute et perçante se fit entendre :

— Karl Artur, songe que c'est un jour de deuil !

C'était la colonelle qui avait poussé ce cri. Elle était assise sur un canapé au fond de la pièce. Devant elle était placé un pesant guéridon, et elle se trouvait flanquée à droite et à gauche de matrones d'un considérable embonpoint. Elle cherchait à se dégager, mais ses deux voisines étaient si occupées de ce qui se passait à l'autre bout du salon qu'elles ne bougeaient pas.

Karl Artur avait pris la Dalécarlienne par la main et l'entraînait. Elle était timide et se cachait les yeux de son bras comme un enfant, mais elle n'en semblait pas moins heureuse. Karl Artur s'arrêta avec elle devant l'évêque.

— Jusqu'à ce moment, je ne me doutais pas que ma fiancée fût sous notre toit, dit-il, mais puisque je l'ai trouvée ici, je demande la permission de vous la présenter en premier lieu à vous, mon chef hiérarchique et mon évêque. Je sollicite le consentement et la bénédiction de Votre Grandeur pour mon union avec cette jeune fille, qui a accepté

d’être ma compagne sur la route du devoir et de l’abnégation, qu’il convient à un serviteur du Christ de suivre.

Par cet acte, inconsidéré certes à bien des égards, le suffragant avait incontestablement éveillé la sympathie générale. En reconnaissant ainsi, publiquement, avec courage, la jeune fille du peuple qu’il avait choisie pour épouse, il forçait la bienveillance. Son visage pâle et fin avait revêtu une expression d’énergie et de mâle assurance, et plus d’un des hommes présents reconnut en son for intérieur que Karl Artur s’était engagé dans une voie qu’il aurait hésité à suivre.

Le jeune pasteur songeait sans doute à ajouter quelques paroles ; mais un cri derrière lui l’en empêcha. La colonelle qui, après avoir enfin réussi à se dégager, accourait vers le groupe qui entourait l’évêque, s’était embarrassée dans sa longue robe de deuil, et était tombée ; son front avait porté contre le bord d’un guéridon.

Ce furent des cris de frayeur et de compassion, accompagnés, peut-être, d’un soupir de soulagement de l’évêque, qui se voyait de la sorte libéré d’une situation délicate. Karl Artur abandonna la main de sa fiancée et courut aider sa mère à se relever. La colonelle n’avait pas perdu connaissance comme l’auraient fait la plupart des femmes, mais elle avait dû, évidemment, faire une mauvaise chute, car elle ne put se mettre debout. Finalement, le colonel, Karl Artur, le médecin de la famille et le lieutenant Arcker, gendre des Ekenstedt, réussirent à placer la blessée dans un fauteuil et la transportèrent ainsi dans sa chambre à coucher, où ses deux filles et la gouvernante la déshabillèrent et la mirent au lit.

On conçoit l'émoi causé par cet accident. Les invités restaient interdits, hésitant à s'éloigner tant qu'ils n'auraient pas été renseignés sur l'état de la colonelle. On voyait le colonel, ses deux filles, les domestiques, traverser les pièces d'un air anxieux, cherchant de la vieille toile pour pansement, du liniment, une latte de bois pour confectionner une attelle, car on croyait un bras fracturé.

On finit cependant par apprendre que la plaie du front, qui avait paru la chose la plus grave, présentait peu d'importance, quant au bras gauche, il était fracturé, mais guérirait probablement assez vite. En revanche, un genou semblait sérieusement endommagé. La rotule était fendue et pour qu'elle pût se ressouder, la colonelle serait forcée de garder le lit et de rester immobile on ne savait combien de temps.

Quand les invités eurent recueilli ces quelques indications, ils s'apprêtèrent à partir. Pendant que les messieurs cherchaient leurs chapeaux et leurs pardessus dans l'antichambre, on vit soudain arriver le colonel Ekenstedt. Il regarda autour de lui d'un air affairé, jusqu'à ce qu'il eût aperçu le maître de forges qui boutonnait ses gants.

— Monsieur Schagerström, dit-il, si vous n'étiez pas pressé, je vous aurais demandé de rester un moment.

Une surprise légère se manifesta sur le visage du maître de forges, mais il ôta immédiatement chapeau et pardessus et suivit son hôte dans le salon, presque vide à ce moment-là.

— Je souhaiterais à voir un entretien avec vous, fit Ekenstedt. Si vous en avez le loisir, veuillez vous asseoir et

attendre quelques minutes que le plus gros du désordre ait cessé.

Schagerström dut patienter assez longtemps avant que le colonel réapparût. Le lieutenant Arcker, gendre de la maison, lui tint compagnie et lui raconta, en attendant le retour de son beau-père, l'arrivée de la Dalécarlienne à Karlstad et son séjour chez les Ekenstedt. La pauvre gouvernante, qui se désolait d'avoir été la cause involontaire de l'accident, racontait à tout venant comment elle avait cru devoir inviter l'ouvrière à venir le jour de l'enterrement, et le maître de forges apprit ainsi assez vite la succession des événements.

Le colonel revint enfin.

— Voilà, prononça-t-il, les pansements et bandages sont Dieu merci terminés. Beate repose tranquille dans son lit. J'espère que le pire moment est passé.

Il s'assit et s'essuya les yeux avec son large mouchoir de soie. Le colonel Ekenstedt était un homme de haute taille, possesseur d'une tête ronde, de joues rouges et d'une paire de moustaches imposantes. Il avait l'aspect d'un jovial et valeureux soldat, et Schagerström s'étonna de la sensibilité dont il faisait preuve.

— Vous me considérez sans doute comme une femmelette, dit-il, mais voyez-vous, cette femme, monsieur, a été la joie de toute ma vie, et quand il lui arrive quelque chose, je ne vis plus.

Or, Schagerström était loin de mal juger le colonel. Au fond de la solitude de Sjötorp, il avait résisté durant quinze jours à l'amour malheureux qui le poussait vers Charlotte

Löwensköld, et il se trouvait dans la meilleure disposition pour comprendre son hôte. Charmé de la façon simple et franche dont ce brave homme parlait de son amour conjugal, Schagerström ressentit pour le père une sympathie et une confiance qu'il n'avait jamais éprouvées pour le fils, bien qu'il reconnût à celui-ci de très grands talents.

Là-dessus, le colonel fit savoir à Schagerström pour quoi il l'avait prié de rester : il désirait lui parler de Charlotte.

— Excusez un vieillard, continua-t-il, de se mêler de vos affaires, monsieur ! J'ai, naturellement, appris que vous avez demandé Mlle Löwensköld en mariage, et je tenais à vous dire que nous autres, ici, à Karlstad…

Il s'arrêta. L'une de ses filles s'était montrée sur le seuil.

— Qu'y a-t-il, Jacquette ? Ça ne va pas ? Elle va plus mal ?

— Non, non, père. C'est que mère demande Karl Artur.

— Mais je le croyais près d'elle.

— Oh ! non, il y a longtemps qu'il est parti. Il a aidé à porter mère dans sa chambre. Puis on ne l'a plus vu.

— Allez voir s'il n'est pas là-haut chez lui ! conseilla le colonel. Il est peut-être monté pour se changer.

— J'y vais, père.

Elle partit de son pas menu, et le colonel se tourna de nouveau vers Schagerström.

— Où en étions-nous ?

— Vous disiez, mon colonel, qu'ici, à Karlstad…

— Oui, mais oui. Je voulais vous dire que nous autres ici, à Karlstad, nous avons été convaincus dès le début que Karl Artur commettait une bévue. Ma femme est allée à Korskyrka pour examiner la situation, et elle s'est rendu compte que…

Il y eut une nouvelle interruption. Cette fois c'était la fille mariée, Mme Arcker.

— Père, vous n'avez toujours pas vu Karl Artur ? Mère le réclame et s'agite.

— Faites venir Modig pour que je lui dise un mot ! répondit le colonel.

La jeune femme disparut, mais le colonel était trop préoccupé pour reprendre la conversation avec Schagerström. Inquiet, il arpenta la pièce jusqu'à ce que son ordonnance parût.

— Savez-vous, Modig, si cette Dalécarlienne est encore à la cuisine ?

— Oh que non, mon colonel ! Elle est revenue du salon en hurlant. Et elle n'est pas restée une minute de plus. Elle est partie illico.

— Et le garçon… Et monsieur le pasteur Ekenstedt ?

— Il est venu à la cuisine et a demandé où elle était. Et quand il a su qu'elle avait décampé, il est sorti.

— Alors, écoutez bien, Modig ! Vous allez vous rendre en ville et le chercher. Vous lui direz que la colonelle est très malade et le réclame avec insistance.

— Bien, mon colonel.

L'ordonnance disparut, et le colonel Ekenstedt poursuivit la conversation avec Schagerström.

— Dès que nous nous sommes rendu compte de ce qui se passait à Korskyrka ; dit-il, nous avons projeté de réconcilier les deux jeunes gens, mais à cet effet, il s'agissait d'abord d'éloigner la Dalécarlienne, puis…

Il hésita, craignant de blesser Schagerström.

— Je m'exprime certainement très mal, monsieur. C'est ma femme qui devait vous parler. Elle aurait su le faire.

Schagerström s'empressa de le rassurer.

— Mon colonel, vous vous exprimez très clairement, prononça-t-il. Et je vous avouerai tout de suite que, pour ma part, je suis déjà éloigné, moi aussi. Mlle Löwensköld a mon autorisation de suspendre la publication des bans quand il lui plaira.

Le colonel se leva et serra cordialement la main de Schagerström, en se confondant en remerciements.

— Voilà qui va réjouir Beate, s'écria-t-il. C'est la meilleure nouvelle qu'on puisse lui porter.

Schagerström n'eut pas le temps de répondre, car Mme Eva Arcker apparut de nouveau.

— Père, je ne sais que faire. Karl Artur était là, mais il n'est pas venu voir mère.

Elle raconta que, se trouvant devant la fenêtre de la chambre à coucher, elle avait aperçu Karl Artur dans la rue. « Je vois Karl Artur, mère, avait-elle crié. Il doit être inquiet à votre sujet, mère, car il court presque. »

Pendant quelques minutes, Eva avait attendu l'arrivée de son frère dans la chambre de la malade. Et soudain Jacquette qui était restée près de la fenêtre, s'était exclamée :

— Ah, Seigneur Dieu ! Voilà Karl Artur qui repart ! Il est simplement rentré pour changer de vêtement…

La colonelle s'était dressée dans son lit.

— Non, non, mère ! Ne bougez pas ! Le docteur l'a défendu. Je saurai bien ramener Karl Artur.

Eva s'était précipitée vers la fenêtre pour l'ouvrir, mais l'espagnolette se refusait à jouer, et la colonelle avait eu le temps de défendre à sa fille de réaliser son projet.

— Je ne veux pas. Laisse ça ! avait-elle commandé.

Cependant Eva Arcker avait déjà réussi à ouvrir et s'était penchée au dehors pour héler son frère.

Alors, la colonelle, de sa voix la plus sévère, lui avait interdit d'appeler et avait exigé qu'elle refermât la croisée. Ensuite, elle avait donné l'ordre formel que nul dans la maison ne rappelât Karl Artur. Et maintenant elle voulait parler à son mari, probablement afin de le mettre au courant de la consigne.

Le colonel se leva pour rejoindre sa femme et Schagerström, profitant de la présence de Mme Arcker, demanda des nouvelles de la malade.

— Mère souffre un peu, déclara Mme Eva, mais ce ne serait rien si seulement Karl Artur revenait. Ah ! que j'aurais voulu courir à sa recherche !

— Je sais que Mme Ekenstedt adore son fils, dit Schagerström.

— Oh ! oui, monsieur. Mère ne songe qu'à lui. Et en ce moment elle se dit que tout en la sachant malade, au lieu de venir la voir il court après cette Dalécarlienne. C'est très dur pour mère. Et voilà qu'elle nous empêche de le chercher.

— Je comprends les sentiments de Mme Ekenstedt sur ce point, dit Schagerström. Mais la défense ne s'étend pas à moi, aussi vais-je faire mon possible pour vous le ramener.

Il était sur le point de sortir quand le colonel revint.

— Ma femme désire vous dire quelques mots, monsieur, annonça-t-il. Elle veut vous remercier.

Il prit Schagerström par le bras et le conduisit chez la blessée avec une sorte de solennité.

Le maître de forges qui, si peu de temps auparavant, avait admiré la grande dame vive et séduisante, fut très impressionné en retrouvant une pauvre malade, la tête bandée, le visage pâle et comme ratatiné. Elle n'avait pas l'air de souffrir, mais ses traits exprimaient une sévérité presque menaçante : le choc moral l'avait frappée plus durement que la chute et les blessures physiques et avait éveillé en elle un courroux fier et méprisant.

Son entourage, qui en connaissait la raison, ne pouvait que se dire qu'elle serait sans doute à jamais incapable de pardonner à son fils le manque de cœur et de sensibilité dont il avait fait preuve ce jour-là.

Tandis que Schagerström s'approchait du lit, elle rouvrit les yeux et fixa longuement sur lui un regard scrutateur.

— Vous aimez Charlotte, monsieur Schagerström ? demanda-t-elle d'une voix faible.

Schagerström trouva pénible de confier les secrets de son cœur à cette étrangère dès leur première entrevue. Ne voulant pas non plus mentir, il demeura silencieux.

La colonelle ne semblait d'ailleurs attendre aucune réponse.

— Croyez-vous que Charlotte aime encore Karl Artur ?

Cette fois Schagerström ne tarda pas à répondre : l'amour de Charlotte pour Karl Artur ne faisait pas de doute.

Mme Ekenstedt le considéra de nouveau d'un œil qui brillait entre les larmes.

— C'est bien dur, monsieur Schagerström, dit-elle d'une voix très douce, quand la personne qu'on aime n'a pas d'amour à vous donner en retour.

Schagerström comprenait pourquoi elle parlait ainsi : elle savait ce que c'était que d'être dédaigné. Et soudain elle cessa de lui paraître une étrangère. Il avait pitié d'elle comme elle avait pitié de lui. Pour ce solitaire cette compassion était un baume.

Il s'approcha de quelques pas et lui saisissant la main avec une tendre, précaution, il y déposa un baiser.

Pour la troisième fois elle attacha sur lui un long regard. Mais celui-ci n'était pas voilé de larmes, il pénétrait jusque dans le tréfonds de son cœur, le fouillait et le soupesait. Puis elle dit d'une voix presque affectueuse :

— J'aurais souhaité un fils qui vous ressemblât.

Un léger tremblement s'empara de Schagerström. Qui avait dicté ces paroles à la malade ? Savait-elle donc cette femme rencontrée ce jour-là pour la première fois qu'il était resté souvent affamé de tendresse et sanglotant devant la porte de sa mère ? Savait-elle avec quelle anxiété il avait approché ses parents, redoutant leur désapprobation ? Savait-elle qu'il se serait senti fier si la plus humble paysanne lui avait dit qu'elle aurait souhaité un fils comme lui ? Savait-elle que personne au monde n'aurait pu lui faire un plus grand honneur ?

Dans un transport de reconnaissance, il se jeta à genoux à côté du lit. Il pleurait et essayait par quelques phrases balbutiées d'exprimer ce qu'il éprouvait.

Les assistants le jugeaient sans doute bien prompt à s'émouvoir. Lequel d'entre eux eût été capable de comprendre ce que signifiaient pour Schagerström ces paroles ? Il lui semblait que, pareilles à un vêtement dont on se débarrasse, la laideur, la maladresse, la bêtise se détachaient de lui. Il n'avait eu cette sensation qu'une fois, le jour où Disa Landberg avait dit qu'elle l'aimait.

Mais la colonelle paraissait comprendre les émotions qui bouleversaient son âme. Elle répéta, comme pour mieux le convaincre.

— C'est vrai, je voudrais que vous fussiez mon fils.

Schagerström songea soudain que la meilleure façon de mériter cette affection serait de lui ramener son fils, et il partit à la recherche de Karl Artur.

La première personne que Schagerström vit sur son chemin fut le lieutenant Arcker, qui était sorti dans la même intention que lui. Puis il rencontra l'ordonnance, et avec ces deux collaborateurs, le maître de forges se mit à organiser méthodiquement l'enquête. On commença pas s'enquérir du logis habituel de la colporteuse, et on eut vite fait de le découvrir, mais ni elle ni Karl Artur n'y étaient. On visita ensuite tous les endroits où les compatriotes de la Dalécarlienne avaient l'habitude de descendre ; le gardien de nuit fut prié de chercher à son tour. Hélas ! tout fut inutile.

Bientôt l'obscurité tomba et les chances de succès se firent précaires. Dans cette ville aux rues étroites et sombres, où les maisons pressées les unes contre les autres formaient avec leurs dépendances, leurs granges, leurs constructions de toute espèce, un inextricable dédale, où chaque cour présentait une infinité de recoins, il était vain de poursuivre les investigations.

Schagerström n'en continua pas moins à battre le pavé pendant plusieurs heures. Il était convenu, avec Mlle Jacquette, que si Karl Artur rentrait par hasard, elle placerait une lumière à l'une des fenêtres du grenier, mais ce signal n'apparut point.

Il était minuit bien passé lorsque Schagerström entendit des pas rapides qui s'approchaient. Bientôt il reconnut à la lueur rougeâtre d'un réverbère la silhouette élancée du jeune pasteur, mais comme celui-ci marchait dans la bonne direction, Schagerström se contenta de lui emboîter le pas.

Il le vit entrer chez lui et comprit que sa mission était terminée ; alors une envie irrésistible de savoir comment se passerait la rencontre entre mère et fils, le poussa à suivre

Karl Artur. Il poussa à son tour la porte de la maison et pénétra dans le vestibule.

Le fils de la maison s'y trouvait encore, entouré de tous les siens. On voyait que nul n'avait eu le courage de se coucher. Le colonel, un bougeoir à la main, dirigeait la lumière sur le visage de son fils comme pour lui demander : Est-ce bien toi ? Les deux sœurs étaient accourues, tout habillées encore, mais la tête couverte de papillotes. La gouvernante et l'ordonnance se montraient à la porte de la cuisine.

L'intention de Karl Artur avait certainement été de monter tout doucement chez lui pour n'éveiller personne. Il était même déjà à mi-chemin de l'escalier, quand l'arrivée des gens de la maison l'avait arrêté.

Au moment où Schagerström franchissait le seuil, les deux sœurs avaient saisi les mains de leur frère, essayant de l'entraîner.

— Viens vite voir mère ! Tu ne sais pas avec quelle impatience elle espère ta venue !

— Qu'est-ce que c'est que ces manières de courir les rues sans t'occuper de ta mère malade qui te réclame ? tempêta le colonel.

Karl Artur demeurait immobile sur une marche de l'escalier. On eût dit que son visage était de pierre. Il ne s'y lisait ni embarras, ni regret.

— Vous désirez, mon père, que j'aille voir ma mère tout de suite ? demanda-t-il. Ne vaudrait-il pas mieux remettre ma visite à demain ?

— Tu vas aller la trouver sur-le-champ, que diantre ! Elle a de la fièvre à force de t'avoir attendu.

— Pardon, mon père, mais ce n'est pas de ma faute.

On percevait chez le fils un accent presque hostile. Le colonel qui ne voulait pas provoquer un éclat de colère, reprit d'un ton radouci et persuasif :

— Montre-toi seulement pour qu'elle sache que tu es là. Va l'embrasser et demain tout ira bien.

— Je ne pourrai l'embrasser.

— Satané gamin ! s'écria le colonel furieux. Il se domina néanmoins et poursuivit : – Que veux-tu dire par là ? Explique-toi ! Non, attends et viens avec moi !

Il entraîna son fils dans le cabinet de travail et en ferma la porte au nez des curieux. Mais il en ressortit aussitôt et s'approcha du maître de forges.

— Monsieur Schagerström, fit-il, vous m'obligeriez, si vous acceptiez d'assister à cette conversation.

Schagerström s'inclina et le suivit, puis la porte se referma. Le colonel prit place à son bureau.

— Maintenant raconte vite ce qui te prend !

— Puisque vous m'annoncez, mon père, que maman a de la fièvre, je m'expliquerai donc devant vous, bien que je voie en elle l'instigatrice de tout le mal.

— L'instigatrice de quoi ? Puis-je savoir ce que tu entends par là ? Enfin, où veux-tu en venir ?

— À ceci, mon père : à partir d'aujourd'hui je ne compte plus mettre le pied dans la maison de mes parents.

— Ah, vraiment ! proféra le vieux militaire. Et peut on savoir pourquoi ?

— Voici pourquoi, mon père.

À ces mots, Karl Artur tira de sa poche une liasse de billets de banque, la posa sur la table, en face du colonel en y assénant un vigoureux coup de poing.

— Ah ! Ah ! fit le vieillard. Elle n'a pas pu se taire.

— Elle s'est tue aussi longtemps que possible, répondit Karl Artur. Nous sommes restés plusieurs heures au cimetière, et je ne pouvais obtenir d'elle qu'une seule chose, c'est qu'elle devait s'en aller et ne plus me revoir. Ce n'est que quand je l'ai accusée d'avoir trouvé un autre amoureux ici à Karlstad qu'elle s'est décidée à m'avouer que mes parents lui avaient arraché la promesse de me rendre ma liberté. Mon père, m'a-t-elle dit, avait menacé de me déshériter si je l'épousais. Que pouvait-elle faire ? Elle avait accepté les deux cents couronnes qu'on lui offrait, car il paraît que c'est à cette somme que les miens estimaient ma personne.

— Oui, fit le colonel avec un haussement d'épaules, elle aurait dû ajouter que nous lui avions promis une somme cinq fois plus considérable pour son entrée en ménage, si elle épousait un autre que toi.

— Elle ne me l'a pas non plus caché, riposta Karl Artur avec un ricanement. Puis il continua d'un ton passionné :

— Et c'est mon père, c'est ma mère qui se conduisent ainsi à mon égard. Il y a une quinzaine de jours, ma mère est venue me voir à Korskyrka. Je lui ai parlé de ce mariage. Je lui ai raconté comment la Providence avait mis cette jeune fille sur mon chemin et que je comptais sur elle pour pouvoir

mener une vie chrétienne. Elle était mon espoir. Mon bonheur ici-bas, mon salut dépendaient d'elle. Ma mère a entendu cela. Elle semblait émue, elle me donnait raison. Et maintenant, quinze jours plus tard, j'apprends qu'elle a cherché à nous séparer. Que penser d'une pareille cruauté, d'une pareille duplicité ? Ne dois-je pas frémir d'appeler ma mère une personne pareille ?

Le colonel haussa les épaules une seconde fois. Il ne paraissait ni conscient d'avoir mal agi ni repentant.

— Eh bien, oui, dit-il, Beate a eu pitié de toi, puisque nous croyions que Charlotte t'avait joué un vilain tour, et ta mère ne voulait pas te reprocher ces nouvelles fiançailles. Nous avons, bien entendu, vu dès le début que tu faisais fausse route, mais nous avons préféré laisser les choses suivre leur cours pendant quelque temps. Néanmoins le hasard a voulu que ton élue, l'envoyée de Dieu, est tombée au milieu de nous. Ta mère l'a engagée, afin de savoir quel genre de femme c'était. Mon Dieu, c'est une brave personne sous bien des rapports, mais elle ne sait ni lire ni écrire, elle fume, en outre, la pipe, et pour ce qui est de la propreté… Bref, mon petit, nous avons cru faire pour le mieux, et je suis persuadé que tu aurais tout compris et tout approuvé si tu avais eu le temps de te reprendre et de reconquérir ton bon sens. Ce qui a tout gâché, c'est cette satanée histoire du plateau qu'il a fallu qu'elle apporte…

— Et vous n'en voyez pas le sens, mon père, de tout ceci ?

— Je ne vois qu'une chose, c'est que ç'a été une fichue malchance.

— J'y vois, moi, la main de la Providence divine. Cette femme est désignée par Dieu pour être mon épouse. C'est pourquoi il l'a de nouveau mise sur mon chemin. Et il y a plus. Quand j'ai demandé à l'évêque de bénir notre union, ma mère s'est précipitée pour l'en empêcher. Elle s'est dit que si elle faisait semblant de trébucher et de se laisser tomber, cela créerait une diversion. Mais la manœuvre n'a que trop bien réussi. Dieu est intervenu. J'y discerne sa juste punition.

Le père perdit son sang-froid.

— Tais-toi, malheureux ! Tu n'as donc pas honte ? Comment oses-tu accuser ta mère d'un calcul aussi bas ?

— Pardon, mon père, mais j'ai eu depuis quelque temps l'occasion de voir des preuves de la duplicité féminine. Ma mère et Charlotte ont donné à mon cœur une leçon qui ne sera pas vite oubliée.

Le colonel garda le silence pendant un moment. Ses doigts tambourinaient sur la table.

— Tu as bien fait de mentionner Charlotte, dit-il enfin. Je voulais justement te parler de sa prétendue duplicité. Tu ne me feras jamais croire qu'elle t'ait abandonné afin d'épouser un homme riche. Elle t'aime bien plus que tout l'argent de la terre. Je crois que c'est ta faute, mais qu'elle s'est laissé accuser pour que nous, tes parents, ne soyons pas irrités contre toi et pour t'épargner le blâme des gens. Voilà mon idée.

— Elle a fait publier les bans de mariage.

— Descends en toi-même, Karl Artur ! Ne peux-tu pas admettre qu'elle ait agi pour te venir en aide ? Elle a laissé

croire que vos fiançailles étaient rompues par sa faute, mais réfléchis bien, scrute ta conscience. N'est-ce pas que la rupture est venue de toi ?

Karl Artur resta muet pendant quelques instants. Il semblait consulter sa mémoire. Soudain il se tourna vers Schagerström :

— Alors, pour quelle raison lui avez-vous envoyé ce bouquet de fleurs ? N'aviez-vous pas, au cours de l'après-midi de lundi, reçu un message de Charlotte ? Sinon quel aurait été le but de la visite que le pasteur Forsius vous a faite lundi dans la matinée ?

— J'ai envoyé la gerbe de fleurs à Mlle Löwensköld en témoignage de mon estime, répondit Schagerström. J'affirme n'avoir reçu aucun message de Mlle Löwensköld. Quant au pasteur, il n'avait d'autre but que de me rendre ma visite de la veille.

Karl Artur parut s'abîmer dans de profondes réflexions.

— En ce cas, dit-il enfin, il est possible que mon père ait raison.

Les deux interlocuteurs poussèrent un soupir de soulagement. C'était là un bel et honnête aveu d'une erreur commise. Aucun homme indigne d'intérêt n'aurait eu le courage de parler ainsi.

— Mais en ce cas… comment le colonel. Eh bien, il faut que tu saches que M. Schagerström renonce à toute prétention…

Karl Artur lui coupa la parole.

— M. Schagerström n'a besoin de faire aucun sacrifice en ma faveur. Je vous prie, mon père, de comprendre une fois pour toutes que je ne renouerai jamais avec Charlotte. J'aime une autre femme.

Le colonel frappa du poing sur la table.

— On ne peut rien tirer de toi. Tu ne trouves donc pas la moindre valeur à tant de sacrifice, à tant de fidélité ?

— Je considère comme une intervention de la Providence la rupture du lien qui m'unissait à Charlotte.

— Je comprends, constata le colonel amèrement. Tu remercies sans doute Dieu que le lien qui existait entre toi et tes parents soit également rompu ?

Le jeune homme demeura silencieux.

— Rappelle-toi mes paroles, Karl Artur : tu cours à ta perte. C'est, au fond, notre faute à ta mère et à moi. Elle t'a tellement gâté que tu t'es cru un demi-Dieu, et je l'ai laissée faire, car je n'ai jamais su rien lui refuser. Et maintenant tu la récompenses de son admiration aveugle comme je m'y suis toujours attendu. J'ai tout le temps pressenti quelle serait la fin de tout cela, mais ce n'en est pas moins dur.

Il se tut ; il respira péniblement, on eût dit qu'il gémissait :

— Écoute, mon petit ! reprit-il après un moment, d'une voix douce. Puisque tu as déjoué nos mauvais desseins, ne veux-tu pas aller embrasser ta mère pour qu'elle puisse reposer ?

— Si j'ai, suivant votre expression, déjoué vos desseins, est-ce une raison pour que j'oublie le dangereux état d'âme

de mes proches ? De quelque côté que je me tourne, je ne vois qu'amour du monde et tout ce qui en résulte, la vanité et la fausseté.

— Oublie tout cela, Karl Artur ! Nous appartenons à de vieilles générations. Nous avons notre piété comme tu as la tienne.

— Je ne peux pas, mon père.

— Pour ma part, j'ai réglé mes comptes avec toi, poursuivit le colonel, mais elle… elle… Oui, tu le sais, elle a besoin de croire que tu l'aimes. Je t'en supplie, pour l'amour d'elle, Karl Artur, rien que pour elle !

— La seule charité que je puisse faire à ma mère, c'est de m'en aller sans lui dire combien mon cœur est ulcéré par sa fausseté.

Le colonel Ekenstedt se leva.

— Toi, tu ne sais pas ce que c'est que d'aimer.

— Je suis un serviteur de la vérité. Je ne puis embrasser ma mère.

— Retire-toi dans ta chambre ! dit le vieux soldat. La nuit porte conseil.

— J'ai commandé la chaise de poste pour quatre heures. Je ne dispose plus que de quinze minutes.

— La chaise de poste, objecta le colonel, peut revenir à dix heures. Obéis ! Monte dans ta chambre, crois-moi.

Karl Artur manifesta pour la première fois une légère hésitation.

— Si mes parents se décidaient à changer leur manière de vivre mondaine, s'ils consentaient à mener la même existence que les gens d'une classe modeste, si mes sœurs voulaient devenir les servantes des malades et des pauvres…

— Pas d'insolences, hein !

— Ces insolences sont les paroles mêmes de Dieu.

— Sornettes !

Karl Artur leva les bras vers le ciel, comme un prédicateur en chaire.

— Pardonnez-moi, Seigneur, si je renie mes parents selon la chair ! Faites que rien de ce qui est à eux, ni leur sollicitude, ni leur amour, ni leurs propriétés, ni leur argent ne me touche ! Aidez-moi à me détacher de ces esclaves du monde, pour vivre dans votre liberté.

Le colonel avait écouté sans un geste.

— Le Dieu que tu implores est un Dieu cruel et inhumain, dit-il, et il exaucera certainement tes vœux. Mais sois sûr d'une chose, c'est que si jamais tu reviens suppliant et mendiant à ma porte, je me rappellerai ta prière.

Ce furent les dernières paroles qu'échangèrent le père et le fils. Karl Artur quitta la pièce silencieusement, et le colonel se trouva seul avec Schagerström.

Pendant quelques minutes, il resta immobile, la tête entre les mains. Puis il se tourna vers Schagerström et le pria de rendre compte à Charlotte de ce qui s'était passé.

— Je n'ai pas la force de lui expliquer ces tristesses dans une lettre, dit-il. Dites tout à Charlotte, Monsieur Schagers-

tröm, tout, tout ! Je veux qu'elle sache que nous aurions voulu l'aider, bien que nous ayons piteusement échoué. Dites-lui encore ceci : il n'y a plus au monde qu'une personne capable de sauver ma pauvre femme et mon malheureux fils, c'est elle.

SAMEDI : MATINÉE ET DÉBUT DE L'APRÈS-MIDI

I

C'était un lundi, exactement quinze jours après le lundi où Schagerström l'avait demandée en mariage, que Charlotte avait cru comprendre que Thea Sundler aimait Karl Artur. Elle avait éprouvé à ce moment l'étrange sensation que le hasard venait de mettre entre ses mains un instrument lui permettant de reconquérir son bonheur. Cette impression persistait les jours suivants. Par le courrier du mardi, elle reçut un billet de la colonelle, qui lui mandait que tout allait mieux qu'on n'eût pu l'espérer et que les divers malentendus seraient bientôt aplanis. C'était là un réconfort dont elle avait un réel besoin.

Le mercredi, elle apprit que Karl Artur partirait sans délai pour Karlstad, afin d'assister aux obsèques de Mme Sjöberg. Elle se dit que la colonelle profiterait vraisemblablement de l'occasion pour parler d'elle à son fils. Peut-être l'innocence de Charlotte éclaterait-elle enfin. Peut-être Karl Artur lui reviendrait-il, touché de son dévouement. La pauvre petite ne savait comment la colonelle s'y prendrait pour opérer ce miracle, mais Mme Ekenstedt était capable de trouver une issue à une situation où d'autres n'auraient vu que ténèbres et désespoir.

Bien que Charlotte éprouvât cette grande confiance en celle qui aurait dû être sa belle-mère, les jours d'attente, avant le retour de Karl Artur, lui parurent très pénibles. Elle était partagée entre la crainte et l'espoir. Elle se demandait ce que la colonelle allait pouvoir faire. Elle-même, qui voyait Karl Artur tous les jours, ne pouvait se dissimuler que l'amour du jeune homme pour elle était mort. Il s'asseyait à la même table qu'elle, mais ne la voyait pas. Il ignorait sa présence. Il ne s'agissait plus d'un malentendu susceptible d'être dissipé. L'amour de Karl Artur était pareil à un rameau que la scie a détaché du tronc ; aucune puissance terrestre ne parviendrait à le fixer de nouveau à l'arbre et à le pénétrer de sève.

Le vendredi on attendait le retour de Karl Artur, et ce fut naturellement cette journée que Charlotte trouva la plus longue. Dès le matin, elle s'était postée à la fenêtre de la salle à manger, d'où l'on pouvait surveiller le pavillon. Pour la millième fois, elle repassait en esprit les événements récents, les pesait, les examinait et n'en restait pas moins dans l'incertitude. Elle croyait qu'elle aurait à supporter cette attente toute la journée, mais Karl Artur était déjà de retour vers quatre heures de l'après-midi. Il se rendit directement à son logement du pavillon, mais en ressortit bientôt, et partit, sans jeter un seul regard vers la maison principale, se dirigeant vers le bourg. C'est Thea Sundler qu'il voulait revoir et non pas elle, Charlotte.

Tel était donc le résultat des efforts de la colonelle. Charlotte s'avouait qu'il n'y avait là qu'un échec.

Il lui semblait que toute espérance mourait en elle. Jamais plus personne ne lui ferait croire qu'elle pouvait être sauvée.

Et cependant un espoir inconscient survivait au fond de son cœur.

Vers six heures, le samedi matin, la femme de chambre monta chez la jeune fille pour lui dire que M. le Suffragant la demandait dans la salle à manger. Immédiatement Charlotte interpréta comme une preuve d'amour le fait qu'il désirait la voir à l'heure du premier déjeuner matinal. Ne semblait-il pas lui signifier ainsi qu'il voulait renouer l'intimité de naguère, les anciennes habitudes. Elle fut tout à coup persuadée que la colonelle avait tenu parole et que le miracle était accompli. Elle descendit l'escalier et entra dans la salle à manger en courant, les boucles de ses cheveux volant autour de son visage.

Hélas ! au premier regard qu'elle jeta sur Karl Artur, elle se rendit compte de son erreur. Il se leva de table à son entrée, mais ce fut nullement pour lui tendre les bras. Il resta silencieux un instant, surpris de l'arrivée si prompte de Charlotte. Ce ne fut qu'après quelques secondes de réflexion qu'il commença de parler :

— Vous avez, paraît-il, laissé croire, par charité pure, que vous aviez de votre plein gré rompu nos fiançailles. Vous seriez allée jusqu'à accepter l'offre de M. Schagerström et autoriser la publication de vos bans de mariage pour accréditer cette version. Peut-être votre but était-il louable et pensiez-vous me rendre service. Quoi qu'il en soit, vous avez, à cause de moi, subi des avanies. Je suppose que je vous dois des remerciements.

Charlotte avait pris son air froid et distant, et redressé la tête. Elle dédaigna de répondre.

Karl Artur poursuivit :

— Votre conduite semble avoir été dictée en premier lieu par le souci de m'épargner la colère de mes parents. Je crois devoir vous apprendre que si telle était votre intention, vous n'avez pas réussi. Pendant mon séjour à Karlstad, un désaccord s'est déclaré entre mes parents et moi à cause du mariage que je projetais, et de ce désaccord est résultée une rupture entre eux et moi. Je ne suis plus leur fils et ils ne sont plus mes parents.

— Voyons, Karl Artur, s'écria Charlotte en s'animant soudain, qu'est-ce que tu dis ? Ta maman… tu as rompu avec ta maman ?…

— Ma chère Charlotte, ma mère s'était avisée de payer Anna Svärd pour l'inciter à retourner dans son pays et à s'y marier. Par ses manœuvres astucieuses et sournoises, elle s'est efforcée d'anéantir tout le bonheur de ma vie. Elle ne comprend rien aux choses qui sont à mes yeux les plus importantes. Ma mère voudrait que je renoue avec vous. Elle avait même pris soin d'inviter M. Schagerström aux obsèques : c'était une occasion de lui demander de renoncer à son union avec vous. Mais je me donne une peine bien inutile en vous expliquant tout cela, car vous êtes sans doute au courant des visées de mes parents. Vous êtes entrée tout à l'heure si joyeuse. Vous pensiez que ces beaux projets avaient abouti.

— J'ignore les projets de ta mère, Karl Artur. La seule chose qu'elle m'ait confiée, c'est qu'elle ne croyait pas à tous ces mensonges que Thea Sundler a répandus sur moi. Quand j'ai su ton voyage à Karlstad, j'ai pensé que ta mère t'avait peut-être raconté la vérité. Mais, Karl Artur, ne parlons pas de moi ! Tu ne peux sérieusement en vouloir à ta mère. Dis-

moi que tu vas retourner là-bas et te réconcilier avec elle ? Dis, Karl Artur !…

— Comment serait-ce possible ? C'est demain dimanche et je prêche.

— Écris deux mots alors, et permets-moi de les lui porter ! Songe qu'elle est âgée ! Jusqu'ici elle a gardé sa jeunesse parce qu'elle a vécu pour toi. Tu as été sa jeunesse, son équilibre physique. Si tu la quittes, elle ne sera plus qu'une pauvre vieille. C'en sera fait de sa gaîté, de son entrain. Elle deviendra plus triste et plus amère que les autres. Oh, Karl Artur, j'ai peur que cela ne la tue. Toi, qui as été son Dieu, tu décides pour elle de la vie et de la mort. Laisse-moi aller lui porter un mot de toi, Karl Artur !

— Je n'ignore rien de ce que vous me dites là, Charlotte, mais je ne peux pas lui écrire. Ma mère était déjà malade quand j'ai quitté Karlstad. Mon père a voulu que je me réconcilie avec elle et j'ai dû refuser. Elle a agi sournoisement, elle a menti.

— Mais, Karl Artur, ce qu'elle a fait, elle l'a fait par amour pour toi. Je ne suis pas au courant des torts qu'on a eus envers toi à Karlstad, mais je sais que tes parents ont cru travailler à ton bonheur. Alors il faut pardonner ces choses-là. Oublie, et tâche de te rappeler ta mère, du temps où tu étais enfant. Qu'aurait été ton foyer sans elle ? Quand tu rentrais de l'école avec de bonnes notes, quel plaisir en aurais-tu éprouvé si ta mère ne s'en était pas réjouie ? Quand à Noël et au printemps tu revenais d'Upsal, quel bonheur aurais-tu éprouvé si ta mère ne t'avait attendu ? Et à Noël, vous seriez-vous amusés, tes sœurs et toi, si ta maman n'avait orné l'arbre et inventé des surprises ? Songe à tout cela, Karl Artur !

— J’ai voyagé seul toute la journée d’hier, Charlotte, et j’ai pensé à maman. Selon le jugement du monde, elle a été une excellente mère. Je vous le concède, Charlotte. Mais puis-je porter le même témoignage d’après le jugement du Seigneur et le mien ? Je me suis demandé, Charlotte, ce que le Christ aurait dit d’une mère comme elle ?

— Le Christ, s’écria Charlotte, si frappée qu’elle pouvait à peine parler. Le Christ aurait regardé plus loin, au delà de l’éphémère et du superficiel. Il aurait vu qu’une mère comme la tienne était capable de le suivre jusqu’au pied de la croix, qu’elle se serait même laissé crucifier à sa place, et c’est sur cela qu’il l’aurait jugée.

— Vous avez peut-être raison quand vous dites que ma mère mourrait pour moi, mais elle ne me permettrait pas de vivre selon ma loi morale. Ma mère, Charlotte, ne me laisserait pas servir Dieu. Elle exigerait toujours que je la serve, elle, et le monde. C’est pourquoi il faut que je me sépare d’elle.

— Ce n’est pas le Christ qui te demande de rompre avec ta mère, cria Charlotte avec emportement. C’est Thea Sundler qui te fait croire qu’elle et moi…

Karl Artur l’interrompit d’un geste.

— Je savais que cette conversation serait pénible. Aussi aurais-je voulu l’éviter. Mais c’est justement la personne que vous venez de mentionner et qu’il vous plaît de haïr, qui a insisté pour que je vous fasse connaître le résultat auquel ont abouti les démarches de mes parents.

— Ah, vraiment ! fit Charlotte. Cela ne m’étonne pas. Elle savait que j’en aurais un chagrin tel que j’en pleurerais des larmes de sang.

— Vous interpréterez ses actes à votre guise. Je vous signale seulement qu'elle m'a conseillé de vous remercier des efforts que vous tentiez en ma faveur.

Charlotte, qui comprenait qu'elle n'arriverait à rien par de violentes accusations, chercha à se maîtriser et à trouver une autre voie.

— Ne m'en veuille pas d'avoir été trop vive tout à l'heure. Je n'avais pas l'intention de te blesser, mais tu sais combien j'aime et ai toujours aimé ta mère ; je trouve affreux de la savoir malade, attendant un mot de toi, et attendant en vain. Si tu me laissais aller là-bas ? Cela ne signifierait nullement que tu te sois aussi réconcilié avec moi.

— Je ne vous défends pas d'y aller.

— Mais je n'irai qu'en emportant une lettre de toi.

— N'insistez plus, Charlotte. C'est inutile.

Le beau visage de Charlotte pâlit et prit une expression menaçante. Elle leva sur Karl Artur un regard sévère.

— Comment peux-tu oser ?

— Oser ? Qu'entendez-vous par là ?

— N'as-tu pas dit que tu prêchais demain ?

— Oui.

— Tu ne te rappelles donc plus ce qui s'est passé à Upsal, comment tu n'as pas eu le courage de te présenter à un examen, parce que tu avais été impoli envers ta mère ?

— Je ne l'oublierai jamais.

— Erreur ! Tu as oublié. Mais je t'affirme, moi, que tu ne prêcheras plus jamais comme tu l'as fait ces deux derniers dimanches, tant que tu ne te seras pas réconcilié avec ta mère.

Karl Artur se mit à rire.

— Ah non, Charlotte, n'essayez pas de m'effrayer.

— Je ne cherche pas à t'effrayer. Je prédis seulement ce qui arrivera. Chaque fois que tu monteras en chaire, tu songeras que tu as refusé de te réconcilier avec ta mère, et cette pensée t'enlèvera toute ton éloquence.

— Ma chère Charlotte, vous voulez m'intimider comme on intimide un enfant.

— Rappelle-toi ce que je t'ai dit ! s'exclama la jeune fille. Songes-y pendant qu'il en est temps encore. Demain ou après-demain, il sera peut-être trop tard.

Après cette menace, elle s'approcha de la porte et sortit sans attendre de réponse.

II

À l'issue du déjeuner, le pasteur Forsius pria Charlotte de venir dans son bureau. Il lui annonça que Schagerström, qui avait sans doute passé devant le presbytère la veille au soir, avait envoyé à la cuisine un valet de pied porteur d'une grande enveloppe à l'adresse du doyen.

Une longue lettre destinée à Charlotte en formait le principal contenu. Schagerström n'avait envoyé que

quelques lignes au pasteur pour le prier de préparer la jeune fille aux pénibles et douloureuses nouvelles qu'elle allait apprendre.

— Je suis au courant, mon oncle, fit Charlotte. Karl Artur m'en a parlé ce matin. J'ai appris par sa bouche qu'il avait rompu avec sa famille et que la colonelle était malade.

Le vieux pasteur fut tout bouleversé :

— Que dis-tu ? Que dis-tu, mon petit cœur ?

Charlotte caressa doucement le bras du vieillard :

— Je ne peux pas en parler maintenant, mon oncle. Donnez-moi la lettre, voulez-vous ?

Elle prit de la main du pasteur l'enveloppe et monta chez elle pour en lire le contenu.

Schagerström racontait assez en détail les derniers incidents et notamment ce qui s'était produit au cours des obsèques dans la maison des Ekenstedt. Les feuillets griffonnés à la hâte donnaient à Charlotte une idée suffisamment nette de l'épisode. Elle apprit l'arrivée de la Dalécarlienne à Karlstad, son apparition inopinée en plein salon après le dîner, l'accident de Mme Ekenstedt et le chagrin de la colonelle constatant l'absence volontaire de son fils, la visite de Schagerström à la malade, les recherches pour retrouver Karl Artur et finalement la violente altercation entre le fils et le père dans le bureau du colonel.

Le maître de forges disait que le colonel l'avait chargé de mettre Mlle Löwensköld au courant des faits et il citait textuellement les paroles du vieil officier : « Dites à Charlotte qu'il n'y a plus qu'elle qui puisse sauver ma pauvre femme et mon malheureux fils. » Schagerström terminait ainsi :

« J’avais promis au colonel de remplir cette mission, mais à peine de retour à mon logis à Karlstad, je me suis rappelé que je ne devais plus vous importuner, Mademoiselle, de ma présence. Aussi je passe la fin de la nuit à vous écrire cette lettre. Je vous prie d’en excuser la longueur. C’est peut-être la certitude que vous la lirez qui fait courir ma plume sur le papier.

« La matinée est déjà bien avancée, et depuis plusieurs heures, ma voiture attelée m’attend. Je n’en dois pas moins ajouter quelques lignes.

« Ayant eu plusieurs fois l’occasion d’observer le jeune Ekenstedt, j’ai constaté en lui un esprit distingué et une intelligence peu commune, qui pourraient faire espérer le plus brillant avenir. Malheureusement, je l’ai aussi trouvé dur, pour ne pas dire cruel, crédule, irascible et parfois dénué de jugement. Je me permets, Mademoiselle, de vous soumettre une supposition : une influence néfaste ne s’exercerait-elle pas sur le caractère du jeune homme ?

« Quant à vous, Mademoiselle, vous êtes réhabilitée et lavée de tout soupçon aux yeux de votre fiancé. Comme vous allez le rencontrer quotidiennement, il me paraît impossible qu’il puisse résister à votre charme. La bonne entente va certainement se rétablir bientôt entre vous. Le plus ardent espoir de votre serviteur, c’est que le bonheur, troublé par ma faute, revive. Permettez, toutefois, à un homme qui vous aime, de vous mettre en garde contre cette influence dont je vous ai parlé et de vous conseiller d’y soustraire M. Ekenstedt.

« Oserai-je ajouter un mot ?

« Je n'ai pas besoin de vous dire que la prière du colonel est aussi la mienne. Je ressens pour Mme la colonelle Ekenstedt une profonde affection et je lui suis entièrement dévoué ; si, pour la sauver, je pouvais vous être utile en quoi que ce fût, je vous prierais de compter sur moi. Je ferais tout ce qui serait en mon pouvoir, même au prix des plus grands sacrifices.

« Votre très humble et très dévoué serviteur,

« Gustav Henrik SCHAGERSTRÖM. »

Charlotte lut cette lettre deux fois de suite. Lorsqu'elle en eut bien pénétré le contenu, elle resta longuement immobile, se demandant ce que ces deux hommes, le colonel et le maître de forges, attendaient d'elle ; le premier par son message, le second par l'empressement qu'il avait apporté à écrire cette longue épître.

Le lendemain, les bans de mariage entre elle et Schagerström devaient être publiés pour la troisième fois. Le fiancé s'était-il dit que Charlotte, maintenant qu'elle connaissait la situation dans son ensemble, laisserait la publication suivre son cours, lui donnant ainsi force légale ?

Non, il n'avait pas songé à lui-même, sinon les termes de sa lettre eussent été plus circonspects. Or, il s'était exprimé sur Karl Artur avec beaucoup de franchise, courant ainsi le risque que Charlotte le jugeât poussé par le désir de nuire à un rival.

Mais que pouvait-elle faire de l'avis de Schagerström et du colonel ?

Ce que ces deux hommes attendaient d'elle, elle le savait d'ailleurs. Ils voulaient qu'elle rendît le fils à la mère. Mais par quel moyen ?

Se figuraient-ils quelle possédait de l'ascendant sur son ancien fiancé ? Elle avait déjà essayé de le fléchir, elle avait usé de toute son éloquence. En vain.

Charlotte ferma les yeux et s'abîma dans ses réflexions. Elle évoquait la colonelle étendue dans son lit, le visage pâle et comme rétréci, entouré d'un pansement. Elle voyait la colère, le mépris, la fierté outragée empreints sur ses traits. Elle l'entendait dire à ce visiteur, presque un inconnu pour elle, qui souffrait lui aussi d'un amour non partagé : « Quelle dure épreuve, Monsieur Schagerström, de voir la personne qu'on aime ne pas vous donner d'amour en retour. »

Charlotte se leva brusquement, replia la lettre et la serra dans sa poche, comme un talisman qui devait lui donner des forces et du courage. Quelques minutes plus tard, elle partit pour le bourg.

Arrivée à la haie entourant le jardin de l'organiste, elle s'arrêta un moment et fit une courte prière mentale. Son intention était de chercher à obtenir de Thea Sundler que celle-ci renvoyât Karl Artur à Karlstad, près de Mme Ekenstedt. Elle seule avait le pouvoir de le faire. Charlotte demandait à Dieu de remplir de patience son cœur trop fier, afin qu'elle pût toucher et gagner cette femme qui la détestait.

Elle eut la chance de trouver Mme Sundler seule, Thea pouvait-elle lui accorder quelques minutes ?

Mme Sundler fit entrer la visiteuse dans son petit salon propret, et bientôt les deux femmes se trouvèrent installées face à face.

Charlotte engagea la conversation, en s'excusant d'avoir coupé les deux boucles de Mme Sundler. « J'étais désespérée, ce jour-là, dit-elle, mais ce n'en était pas moins bien mal de ma part. »

La maîtresse du logis manifesta beaucoup d'indulgence. Elle comprenait fort bien, expliqua-t-elle, les sentiments de sa visiteuse. Elle-même avait encore plus de raisons de s'excuser. Elle avait cru à la culpabilité de Charlotte, et elle ne niait pas de l'avoir très sévèrement jugée. Mais à partir de ce jour elle ferait tout, tout pour réhabiliter l'honneur de Charlotte.

La jeune fille répondit avec une égale politesse qu'elle savait gré à Mme Sundler de cette promesse, mais que pour le moment quelque chose lui tenait plus à cœur que sa propre réhabilitation.

Elle raconta à Thea Sundler le sérieux accident dont avait été victime la colonelle et ajouta que Karl Artur ignorait sans doute les graves conséquences de cette chute. Sinon il n'aurait pas pu quitter Karlstad sans embrasser sa mère.

Mais Thea était soudain devenue fort réservée.

Elle allégua que Karl Artur paraissait guidé, dans tous les actes importants de sa vie, par une véritable inspiration divine. Quoi qu'il fît, il suivait les voies de Dieu.

Les joues pâles de Charlotte se colorèrent légèrement quand elle entendit ces paroles, mais elle persévéra dans sa résolution de ne rien prononcer d'amer ni de blessant. Elle déclara qu'elle avait la conviction que la colonelle ne se remettrait jamais d'une rupture avec Karl Artur. Thea ne trouverait-elle pas terrible qu'il eût sur la conscience la mort de sa mère ?

Mme Sundler répondit d'une manière très digne et très édifiante qu'elle avait confiance en Dieu, qui protégerait certainement la mère comme le fils. Elle imaginait que c'était peut-être l'intention de la Providence d'amener de la sorte cette chère Mme Ekenstedt à une foi chrétienne plus profonde et plus sérieuse.

Mais Charlotte voyait par la pensée le pâle visage et son expression menaçante ; elle douta que la colonelle fût jamais, par une telle voie, amenée à pratiquer une dévotion plus fervente. Mais, s'abstenant de toute remarque dangereuse, elle dit seulement quelle était venue prier Thea d'user de son influence pour obtenir de Karl Artur qu'il se réconciliât avec Mme Ekenstedt.

La voix de Mme Sundler se fit plus basse, plus zézayante, plus humble, comme baignée d'onction. Avait-elle un ascendant sur Karl Artur ? Peut-être. Mais dans des conjonctures aussi graves, elle n'oserait pas y recourir. C'était à lui seul de décider de ses actes.

« Elle ne veut pas, se dit Charlotte. C'est bien ce que je pensais. Il ne sert à rien de faire appel à sa charité. Elle ne m'aidera que moyennant une compensation. »

Elle se leva avec le sang-froid dont elle ne s'était pas un instant départie, prit poliment congé et se dirigea vers la porte. Mme Sundler l'accompagna tout en développant, non sans animation, ses idées sur la grande responsabilité incombant à ceux qui avaient le bonheur de recevoir les confidences de Karl Artur.

Charlotte, dont la main s'était approchée déjà de la serrure, se retourna et promena un regard sur la pièce.

— Vous avez un salon bien agréable, dit-elle. Je ne m'étonne pas que Karl Artur s'y plaise.

Mme Sundler demeurait muette, ne sachant où Charlotte voulait en venir.

— J'imagine à merveille vos soirées, poursuivit Charlotte. Votre mari est au piano, vous-même devez vous tenir à côté de lui et chanter. Quant à Karl Artur, il s'assied dans un de ces bons fauteuils pour écouter la musique.

— Oui, acquiesça Mme Sundler, toujours incertaine sur les intentions de Charlotte. Oui, on est très bien, comme vous le dites, Charlotte.

— Karl Artur doit parfois, je suppose, contribuer à l'agrément de la soirée en vous lisant quelque pièce de vers, ou en vous parlant de la petite maison grise de ses rêves.

— Oui, oui, répéta Mme Sundler, mon mari et moi sommes très heureux de voir Karl Artur honorer notre humble foyer de sa présence.

— Si rien ne vient le contrarier, ce bonheur pourra durer plusieurs années, reprit Charlotte, car je pense que Karl Artur n'épousera pas de si tôt sa Dalécarlienne. Au presbytère il va se trouver bien seul. Il peut avoir besoin d'un refuge de ce genre.

Mme Sundler se taisait. Elle était tout oreilles. Elle comprenait que les propos de Charlotte étaient prémédités, mais à quels motifs obéissait-elle ?

— Si j'étais restée au presbytère, poursuivit la jeune fille avec un petit rire, j'aurais peut-être pu le distraire un peu de temps en temps. Certes, je sais qu'il ne m'aime plus ; il me semble, pourtant, que ce n'est pas une raison pour que nous

vivions comme chien et chat. Je l'aurais, par exemple, aidé à organiser l'asile des enfants. Quand on se voit tous les jours, on a une multitude d'intérêts communs.

— Bien entendu. Vous avez donc réellement l'intention de quitter le presbytère ?

— Peut-être. Vous n'ignorez pas que j'épouse Schagerström.

Sur ces paroles, Charlotte fit de la tête un petit signe d'adieu et ouvrit la porte, afin de s'en aller. Arrivée à l'étroit vestibule, s'étant sans doute rendu compte que le lacet d'un de ses souliers était dénoué, elle se pencha pour le rattacher, et par mesure de précaution, elle refit aussi le nœud de l'autre. « Il faut donner à Thea le temps de réfléchir, pensait-elle. Si réellement elle l'aime, elle ne me laissera pas partir ainsi, mais si elle ne l'aime pas… »

Pendant quelle était encore penchée sur ses chaussures, Mme Sundler qui l'avait suivie dans le vestibule, proposa brusquement :

— Ma chère Charlotte, restez donc encore un peu. Je songe tout à coup que c'est la première fois que vous venez chez moi. Vous n'allez pas partir sans prendre quelque chose. Vous offrirai-je un verre de sirop de framboise ?

Charlotte qui avait enfin renoué ses lacets, accepta en remerciant très gentiment. Elle n'était pas fâchée de rentrer dans le petit salon et d'attendre quelques minutes, pendant que Mme Sundler descendait à la cave pour chercher le sirop.

« Au fond, cette Thea n'est pas une sotte, pensa la jeune fille. C'est toujours une consolation. »

Mme Sundler resta absente un assez long moment, mais Charlotte n'interpréta pas cette lenteur comme un mauvais signe. Elle attendit patiemment. Son regard ressemblait à celui du pêcheur à la ligne qui voit un poisson tourner autour de l'hameçon.

L'hôtesse finit cependant par revenir avec le sirop et quelques légères pâtisseries. Charlotte versa le liquide pourpre dans son verre, prit un petit gâteau et se mit à le grignoter tout en écoutant Mme Sundler s'excuser d'avoir si longtemps tardé.

— Quel délicieux gâteau ! dit Charlotte. Vous devez l'avoir fait d'après la recette de votre mère, Thea. C'était, paraît-il, un cordon bleu remarquable. Vous avez de la chance de savoir si bien faire la cuisine. Je suis sûre que Karl Artur mange mieux ici qu'au presbytère.

— Oh ! non, Charlotte. Vous oubliez que nous sommes de pauvres gens. Bah ! ne parlons pas, voulez-vous, de ces bagatelles. Je pense tout le temps à cette pauvre colonelle Ekenstedt. Puis-je vous parler à cœur ouvert, Charlotte ?

— C'est pour cela que je suis venue, ma chère Thea, repartit Charlotte, avec une extrême douceur.

Ni l'une, ni l'autre n'élevaient la voix. Elles la baissaient plutôt. Se faisant face, elles dégustaient leur sirop de framboises et grignotaient leurs biscuits. Néanmoins leurs mains tremblaient comme celles de joueurs d'échecs passionnés à la fin d'une longue partie.

— Dans ce cas, je vous dirai bien sincèrement, Charlotte, poursuivit Mme Sundler, que j'ai cru comprendre que Karl Artur a un peu peur de sa mère. Peut-être pas d'elle personnellement, puisqu'elle vit à Karlstad, mais de ses ten-

dances… oui, il a remarqué qu'elle s'efforçait de le rapprocher de vous. Et, pardonnez-moi ma franchise, c'est cela qu'il redoute plus que toute autre chose.

Charlotte eut un petit sourire : « Ah, c'est ainsi qu'elle entend aborder la question, se dit-elle. Thea n'est vraiment pas bête. »

— Vous estimez donc, Thea, que vous arriveriez à persuader Karl Artur d'aller à Karlstad pour se réconcilier avec sa mère, si vous pouviez le convaincre que je n'aurais rien à voir avec les conséquences de cet acte.

Mme Sundler haussa les épaules.

— Je me borne à des suppositions, prononça-t-elle. Il a peut-être peur aussi de sa propre faiblesse. Votre personne, Charlotte, exerce naturellement une grande attraction sur lui. Je conçois qu'il doive être difficile à un jeune homme de résister à une créature aussi séduisante que vous, Charlotte.

— Vous pensez donc…

— Oh, Charlotte, il est bien difficile de se prononcer. Mais je crois que si Karl Artur avait une certitude…

— C'est-à-dire que si demain on publiait pour la troisième fois les bans de notre mariage à Schagerström et à moi, il se sentirait rassuré ?

— Ce serait évidemment une excellente chose… Pourtant, une fois les bans publiés, il n'est pas sûr que le mariage ait lieu tout de suite. Il se peut que vous restiez encore longtemps au presbytère.

Charlotte déposa d'un mouvement un peu brusque son verre sur le plateau. En partant de chez elle, elle savait

qu'elle aurait à payer un prix élevé pour que Thea permît à Karl Artur d'aller revoir sa mère, mais elle avait cru que la publication des bans constituerait une rançon suffisante.

— Eh bien, poursuivit Mme Sundler d'une voix qui n'était plus qu'un chuchotement. Si, par exemple, aussitôt rentrée chez vous, vous écriviez un petit billet à M. Schagerström, le priant de venir demain au presbytère pour faire bénir votre union dès la fin du service religieux, ma foi, j'imagine que si vous agissiez ainsi, il se pourrait que…

— Mais c'est impossible !

Ce cri de désespoir qu'elle poussa malgré elle, fut le seul symptôme où se trahit la douleur de la jeune fille.

Mme Sundler continua, sans se souder le moins du monde de cette plainte.

— J'ignore ce qui peut vous paraître impossible ou possible. Je dis seulement que si vous écriviez un petit mot en ce sens et qu'on l'envoyât par un messager à Sjötorp, on aurait une réponse d'ici à cinq ou six heures. Et si cette réponse était un acquiescement, je ferais tout ce qui serait en mon pouvoir afin d'obtenir le départ de Karl Artur pour Karlstad.

— Et si vous ne réussissez pas ?

— Je suis tendrement dévouée à Mme Ekenstedt, Charlotte. J'ai beaucoup de peine en songeant à elle. Si je pouvais seulement calmer les craintes de Karl Artur sur le sujet en question, je crois certainement que je réussirais.

C'était un plan net et bien réfléchi, sans lacunes, ni points faibles. Charlotte se tut un moment, les yeux baissés. Aurait-elle la force de souscrire à cette condition ? Le pou-

vait-elle ? Ce serait vivre une vie entière aux côtés d'un homme qu'elle n'aimait pas. Le pourrait-elle ?

Mais naturellement, elle le pourrait ! Sa main chercha la lettre dans la poche de sa robe. Naturellement, elle le pourrait.

Elle vida son verre de sirop d'un trait afin de s'éclaircir la voix.

— Je vous communiquerai la réponse de Schagerström, aussitôt que j'en aurai la possibilité, conclut-elle, en se levant pour partir.

SAMEDI : APRÈS-MIDI ET SOIRÉE

I

Quand on se trouve en présence d'une éventualité douloureuse, le mieux est de se dire : « Il le faut, j'agirai, et je sais pourquoi j'agis de la sorte. Il n'existe pas d'autre solution. »

Alors la grande tempête intérieure s'apaise. Il a suffi de bien se pénétrer de la conviction qu'aucune autre chose n'était possible, qu'il n'y avait qu'à se soumettre. Il est bien vrai, ainsi qu'on le dit fréquemment, que tout paraît plus facile lorsque la décision est prise, sans qu'on ait la faculté de revenir en arrière.

Dès qu'elle fut de retour chez elle, Charlotte écrivit quelques lignes au maître de forges. La lettre n'était pas longue, mais d'une rédaction difficile. Voici les termes auxquels elle finit par s'arrêter :

« Me référant aux dernières phrases de votre lettre, je viens vous demander de vouloir bien venir ici demain vers deux heures pour que le vieux pasteur Forsius puisse nous donner la bénédiction nuptiale.

« Je vous prie d'envoyer une réponse par le messager.

« Votre très humble servante,

Charlotte LÖWENSKÖLD. »

Le papier plié et cacheté, Charlotte sollicita du pasteur l'autorisation d'envoyer porter ce billet par le cocher. Puis elle se mit en devoir de rendre compte à ces fidèles amis de ce qui s'était passé et de les préparer à l'événement du lendemain.

Mais Mme Forsius l'interrompit :

— Non, non, tu raconteras cela tout à l'heure. Maintenant tu vas aller te reposer un moment dans ta chambre. Tu as une figure de papier mâché.

Elle monta avec la jeune fille, l'installa sur un canapé et plaça sur elle une couverture : « Ne te tourmente pas, dit la vieille dame. Tâche de dormir aussi longtemps que tu le pourras. Je t'éveillerai à l'heure du dîner.

Dans la tête de Charlotte, les pensées continuèrent quelques instants à tourbillonner plus vite et plus douloureusement que jamais. Peu à peu cependant leur ronde se ralentit ; Charlotte prenait conscience de l'irrévocable. Et soudain elle ferma les yeux, oubliant dans le sommeil sa lourde peine.

Plusieurs heures se passèrent. Mme Forsius monta la voir, comme elle l'avait promis, quand le dîner fut servi, mais la trouvant si bien endormie, elle ne la dérangea pas. Charlotte ne reprit la notion des choses que lorsque le cocher, revenu de Sjötorp, apporta la réponse du maître de forges.

Charlotte ouvrit le message. Il ne renfermait qu'une ligne.

« Votre serviteur aura l'honneur de venir. »

Ce billet laconique fut immédiatement transmis à Mme Sundler et Charlotte voulut à nouveau raconter son his-

toire à M. et à Mme Forsius, mais cette fois encore, elle dut s'interrompre. On faisait dire à Charlotte que sa sœur, Mme Romelius, avait été prise d'un violent crachement de sang et désirait la voir.

— Il n'arrive que des malheurs, constata Mme Forsius. La pauvre femme doit être phtisique. Depuis longtemps elle a l'air poitrinaire. Il faut naturellement que tu y ailles, mon petit cœur. Pourvu que tout cela ne te rende pas malade, toi aussi !

— Mais non, mais non, répondit Charlotte en s'apprêtant à se rendre au bourg pour la seconde fois de la journée.

Elle trouva sa sœur installée dans son petit salon sur un fauteuil à haut dossier. Tous les enfants l'entouraient. Les deux aînés se tenaient debout penchés sur leur mère, deux autres étaient assis sur un tabouret, par terre, aux pieds de Mme Romelius, les deux plus petits jouaient paisiblement. Ces deux-là n'avaient pas la moindre notion de ce que pouvaient être la maladie et la mort, mais ceux qui étaient un peu plus avancés en âge, se montraient inquiets et effrayés. On eût dit qu'ils faisaient cercle autour de leur mère pour la protéger contre un nouvel accès.

Aucun d'eux ne quitta sa place quand Charlotte entra. L'aîné fit un geste d'avertissement.

— Maman ne doit ni bouger, ni parler, chuchota-t-il.

Il n'y avait nul danger que Charlotte fît parler la malade. Sa gorge se serrait, elle étouffait et avait peine à refouler ses larmes.

Le salon de Mme Romelius était une pièce froide et nue, garnie d'un mobilier de bouleau provenant de la succession de ses parents. Il consistait en un canapé, un guéridon, deux fauteuils, deux petites tables devant les fenêtres et six chaises. C'étaient de jolies choses anciennes, mais comme il n'y avait absolument rien de plus dans la pièce – pas un bout de tapis, pas un pot de fleurs – celle-ci avait toujours paru très ennuyeuse à Charlotte. Lors des visites qu'elle rendait à sa sœur, la jeune fille ne s'y était jamais trouvée à l'aise, mais Mme Romelius ne lui avait pas permis de pénétrer ailleurs. Était-ce parce qu'elle ne voulait pas laisser voir la pauvreté que Charlotte soupçonnait dans toutes les autres pièces du logis ?

Les médecins sont, en général, à l'abri du besoin, mais Romelius passait son temps au café, buvait et ne devait pas gagner grand'chose ; aussi la misère s'était-elle abattue sur son foyer. Il était facile de deviner que Mme Romelius, qui aimait son mari et ne voulait pas l'entendre blâmer, avait tenu sa cadette un peu à distance, sans jamais lui confier ses soucis.

Charlotte s'approcha de sa sœur et lui mit un baiser sur le front.

— Marie-Louise, Marie-Louise ! murmura-t-elle.

La malade leva les yeux vers la visiteuse avec un pâle sourire. Puis elle porta son regard sur le groupe des enfants, et de nouveau, sur Charlotte.

— Mais oui, mais oui, dit celle-ci, qui l'avait comprise. Écoutez donc, les enfants, continua-t-elle, d'un ton si ferme et si alerte qu'elle s'en étonnait elle-même, Mme Forsius vous

a envoyé quelques gâteaux. J'ai laissé le paquet dans l'antichambre. Venez que je vous les donne !

Elle les entraîna hors de la pièce, leur distribua les friandises et envoya ensuite ce petit monde jouer au jardin.

Revenue près de sa sœur, elle s'assit sur le tabouret aux pieds de la malade, prit les pauvres mains durcies par le travail entre les siennes et les appuya contre sa joue.

— Voilà, ma petite sœur, ils sont partis. Explique-moi maintenant ce que je peux faire pour toi.

— Si je meurs… commença la malade, mais elle s'interrompit sous la menace d'une quinte de toux.

— Ah, c'est vrai, dit Charlotte, il ne faut pas que tu parles. Tu veux sans doute que je te promette de m'occuper de tes enfants si tu venais à disparaître. Je te le promets, Marie-Louise !

Mme Romelius fit un petit signe de la tête et sourit en guise de remerciement, tandis qu'une larme perlait au coin de ses paupières.

— Je savais que tu m'aiderais, soupira-t-elle.

« Elle ne se demande pas comment je pourrai me charger de six enfants, pensa Charlotte, qui, devant ce nouveau malheur avait oublié ce qui s'était passé dans la matinée. Soudain le souvenir lui en revint. Mais certainement je peux m'en charger. Je vais être riche, puisque j'épouse Schagerström. »

Pour la première fois elle ressentit un vague contentement à la pensée de ce mariage. Jusque-là elle ne s'en était accommodée qu'avec une patiente soumission.

Elle proposa à sa sœur de l'aider à se mettre au lit Mme Romelius secoua la tête. La pauvre femme avait encore quelque chose sur le cœur.

— Il ne faut pas laisser les petits auprès de Richard, dit-elle.

Charlotte promit, malgré sa surprise. Marie-Louise n'admirait donc pas son mari aussi aveuglément qu'on aurait pu le croire. Elle se rendait compte qu'il était tombé bien bas et qu'il fallait soustraire les enfants à son influence !

Une autre confidence encore brûlait les lèvres de Mme Romelius.

— J'ai peur de l'amour, reprit-elle, je savais avant de me marier quel homme était Richard, mais l'amour m'a forcée à l'accepter. Je hais l'amour.

Charlotte voyait bien que Marie-Louise parlait ainsi afin de la consoler en quelque sorte et de lui faire comprendre que même le plus grand amour pouvait induire en erreur et entraîner des conséquences fatales. La sagesse était de se laisser guider par la raison.

Charlotte aurait voulu répondre que pour sa part, elle aimerait l'amour jusqu'à sa dernière heure et ne lui garderait pas rancune des tourments qu'il lui valait. Mais Mme Romelius eut un accès de sa pénible toux, et la réponse de Charlotte ne fut jamais dite. Aussitôt l'accès passé et la malade un peu remise, la jeune fille se hâta d'arranger le lit de sa sœur et de la coucher.

Ce soir-là, Charlotte remplit dans le petit logement tous les devoirs d'une mère de famille. Elle prépara le repas des

enfants, leur tint compagnie, les aida à manger, puis les mit au lit.

Mais en maniant literie et vêtements, ustensiles de cuisine et porcelaine, elle fut effrayée du dénûment qu'elle constatait. Comme tout était usé, fêlé, détérioré. Quelle absence des objets les plus nécessaires ! Que la bonne s'était montrée désordonnée ! Comme les effets des enfants étaient reprisés ! Les chaises, les tables même étaient en mauvais état. Ici, un dossier manquait, là un pied était cassé.

Charlotte allait et venait, les yeux brillant des larmes qu'elle refoulait. Elle éprouvait une immense et douloureuse pitié pour sa sœur, qui avait supporté cette misère sans se plaindre, sans demander de secours à personne.

Tout en vaquant aux besognes du ménage, Charlotte entrait fréquemment dans la chambre où Marie-Louise reposait, calme maintenant, ne souffrant plus et jouissant d'être soignée et un peu dorlotée.

— Je vais te dire quelque chose qui te fera plaisir, dit Charlotte. Tu n'auras plus besoin de te fatiguer ainsi. Pas plus tard que demain je t'enverrai une bonne capable. Tu pourras rester au lit et te reposer jusqu'à ta parfaite guérison.

Les lèvres de la malade esquissèrent un sourire hésitant. Cette perspective la réjouissait manifestement. Cependant Charlotte crut remarquer qu'elle conservait une inquiétude.

« Trop tard, pensa Charlotte. Elle sait qu'elle va mourir. Rien ne peut la consoler. »

Après un moment, elle revint auprès du lit. Elle essaya de ranimer le courage de sa sœur en lui annonçant qu'on l'enverrait dans une ville d'eau, où elle pourrait se soigner.

« Tu sais que je vais avoir les moyens de t'aider. Tu peux compter sur moi. »

Il lui répugnait de faire mention de la fortune de son futur mari, mais elle voyait que Marie-Louise en tirait un grand réconfort. L'idée que Charlotte serait riche était le meilleur soulagement de son mal.

Elle attira les mains de sa cadette et les caressa doucement ; pourtant son air soucieux persistait.

« Que peut-il bien y avoir qui la tourmente ? » se demandait Charlotte. Elle en avait un vague soupçon mais se refusait à y ajouter foi. Serait-il possible que Marie-Louise eût également voulu intercéder en faveur de son mari ? Et en ce moment où elle était couchée là, dénuée de tout, usée, malade à mourir ? Non, ce n'était pas possible. Il devait y avoir autre chose.

Son travail terminé, elle entra souhaiter le bonsoir à Marie-Louise.

— Je pensais m'en aller, dit-elle, mais je passerai chez l'infirmière et la prierai de passer la nuit ici près de toi. À demain matin !

De nouveau Mme Romelius caressa la main de sa sœur.

— Demain, je n'aurai pas besoin de toi, mais reviens lundi !

Charlotte devina que la malheureuse espérait que son mari, appelé ce soir près d'un malade, resterait à la maison le dimanche. Elle ne souhaitait pas qu'il rencontrât Charlotte.

Marie-Louise continuait à tenir la main de la jeune fille, voulant évidemment demander encore une chose.

Charlotte se pencha vers elle, et releva une boucle de cheveux sur le front de la malade. Elle eut la sensation d'avoir touché à une moribonde, et, sous l'impression brusque qu'elle voyait peut-être pour la dernière fois cette sœur courageuse et fidèle, elle essaya d'aller au-devant de son désir.

— Je te promets aussi que Schagerström et moi, nous nous occuperons de Romelius.

Une lueur de joie éclaira le visage émacié. La pauvre femme porta la main de Charlotte à ses lèvres.

Puis, heureuse et tranquille, elle se laissa aller sur les oreillers. Ses yeux se fermèrent et au bout d'un instant, elle dormait paisiblement.

« Je le savais bien, se disait Charlotte. C'est à lui qu'elle pensait. Je savais bien qu'elle ne pouvait haïr l'amour. »

II

Il était dix heures passées quand Charlotte regagna la maison après sa visite chez sa sœur. Au moment d'ouvrir la grille du presbytère, elle s'y rencontra avec la femme de chambre et la cuisinière qui rentraient également, arrivant en sens inverse.

Celles-ci racontèrent qu'elles revenaient d'une réunion de prières chez les piétistes de la forge de Holma. L'assemblée avait eu lieu dans un vieil atelier. Il y avait grande affluence et le pasteur Ekenstedt y avait pris la parole.

Charlotte allait s’informer si le suffragant s’était montré aussi éloquent qu’à l’ordinaire ; elle n’eut même pas le loisir de poser la question, tant les servantes mirent d’empressement à décrire ce qu’elles avaient vu et entendu. Elles parlaient toutes deux à la fois.

— Le pasteur Ekenstedt a parlé presque tout le temps de mademoiselle, dit la femme de chambre. Il a dit que lui comme les autres, il avait accusé mademoiselle à tort. Mademoiselle n’avait pas été sournoise et fausse. Il voulait le crier à toute la paroisse.

— Il a raconté ce que mademoiselle avait dit, et ce qu’il avait répondu, quand vous vous êtes disputés, se hâta d’ajouter la cuisinière, pendant que sa camarade reprenait son souffle. Il voulait qu’on comprît bien comment tout s’était passé. Mais moi, je ne trouve pas cela très bien de sa part. Il y avait quelques garçons assis devant moi qui riaient à se tenir les côtes.

— Il y en avait qui riaient, c’est vrai, ajouta la femme de chambre, mais ce n’étaient que les gens qui n’ont pas de compréhension. Tous les autres trouvaient que c’était beau. Et il a fini en nous demandant de nous joindre à lui pour faire une prière à l’intention de mademoiselle Charlotte. Mademoiselle allait s’engager dans une voie dangereuse, a-t-il dit, mademoiselle allait épouser un homme riche. Et il a rappelé les paroles de Jésus, combien il était difficile aux riches de gagner le ciel. Mais vous vous en allez, mademoiselle ?

Charlotte les avait quittées sans un mot. Comme une bête traquée, elle courait vers la maison. Elle traversa le vestibule, monta l’escalier et gagna sa chambre. Elle se déshabilla et se coucha sans même allumer la bougie. Immobile,

étendue dans son lit, les yeux fixes et secs, elle regardait droit devant elle à travers les ténèbres.

— C'est fait, murmurait-elle, Karl Artur a tué l'amour.

Jusque-là il n'y avait pas réussi. Il l'avait blessé, dédaigné, dénigré, mais l'amour avait survécu à tout. Il n'avait même pas eu le réconfort d'un regard affectueux, mais il était resté vivant.

Cette fois il était condamné à mort.

Charlotte se demandait pourquoi ce dernier acte de Karl Artur était plus odieux, plus insupportable que le reste. Elle ne se l'expliquait pas, mais elle savait qu'il en était ainsi.

Karl Artur avait eu sans doute les meilleures intentions. Il avait voulu la réhabiliter. Il avait parlé selon sa conscience. Il n'en avait pas moins porté le coup suprême à l'amour de Charlotte.

Celle-ci se sentit tout d'un coup si pauvre. Plus personne à qui rêver, personne pour servir de but à ses aspirations. Dorénavant, si elle lisait un livre noble et pathétique, le héros n'emprunterait plus les traits de Karl Artur. En écoutant de la musique brûlante de passion, elle ne la comprendrait plus, car l'harmonie n'éveillerait plus d'échos en son cœur. Pourrait-elle voir la beauté des fleurs, des oiseaux, des enfants, depuis qu'elle avait perdu son amour ?

Le mariage où elle allait s'engager, s'étendait devant ses yeux comme un vaste désert. Si elle avait encore possédé son amour vivant, son âme n'aurait pas été pareillement dépouillée. Voici qu'elle était destinée à vivre dans une maison étrangère, avec le vide en elle et le vide au dehors.

Elle songeait à la colonelle. Charlotte savait maintenant pourquoi le pâle visage de la malade avait revêtu cette expression sévère et menaçante. Mme Ekenstedt, elle aussi, s'était dit que Karl Artur avait tué son amour.

Les pensées de Charlotte allaient également à Schagerström, et elle cherchait à discerner ce qu'il y avait de particulier en lui pour que la colonelle eût souhaité qu'il fût son fils. Ce n'était certes pas un simple compliment, une phrase de commande.

Charlotte ne tarda pas à se rendre compte de ce que la mère de Karl Artur avait vu en Schagerström. Elle avait découvert que cet homme savait aimer. C'est ce que le jeune vicaire ne savait pas – ou du moins il ignorait la nature du véritable amour.

Charlotte eut un petit sourire sceptique. Schagerström saurait donc aimer mieux que Karl Artur ? Il s'était pourtant conduit d'une façon bien désinvolte lors de ses premières avances et, plus tard, au moment de la publication des bans. La colonelle verrait donc plus clair que personne d'autre. Elle pressentait que Schagerström ne tuerait jamais l'amour chez celle qui l'aimerait.

— Il n'y a pas de crime plus grand que de tuer l'amour, murmura Charlotte dans un sanglot.

Ses pensées retournaient ensuite à Karl Artur. Avait-il agi après mûre réflexion ? Fiancé avec elle pendant cinq ans, il ne pouvait ignorer que rien ne serait susceptible de la froisser autant que de savoir qu'il avait parlé d'elle et de son amour devant un ramassis de gens, la transformant en un objet de risée ou de pitié indiscrète. Ou bien, Thea Sundler lui avait-elle conseillé cette attitude afin d'en finir plus sûrement

avec Charlotte ? Cette femme n'était-elle donc pas tranquille, même après avoir poussé Charlotte au mariage et l'avoir éloignée de Karl Artur ? Avait-elle jugé nécessaire d'infliger en outre cet affront sanglant à sa rivale ?

Qu'importait d'ailleurs que le responsable fût celui-ci ou celle-là ? En ce moment Charlotte les englobait dans la même aversion, le même dégoût.

Pendant un moment encore, elle fut en proie à une colère impuissante. De temps en temps une larme coulait de ses yeux et mouillait l'oreiller.

Mais dans les veines de cette Löwensköld coulait le sang de la vieille noblesse suédoise, et son âme abritait la vraie volonté suédoise, la belle et fière volonté qui ne se laisse pas abattre par la défaite, mais qui rebondit avec une vigueur intacte, prête à de nouveaux combats.

Tout à coup Charlotte se redressa dans son lit, et d'un de ses poings fermé frappa si violemment son autre paume qu'on entendit un claquement.

« Une chose est sûre et certaine, se dit-elle, c'est que je ne leur fournirai pas le plaisir de me voir malheureuse en ménage ! »

Et ayant pris cette ferme résolution, elle se recoucha et s'endormit. Elle ne se réveilla que vers huit heures, quand Mme Forsius vint lui apporter le café du matin sur un plateau garni de fleurs, pour inaugurer dignement cette solennelle journée.

LE JOUR DU MARIAGE

I

Schagerström se présenta au presbytère le dimanche à deux heures, comme Charlotte le lui avait demandé. Le riche propriétaire de forges arrivait dans son grand landau. Les chevaux et les harnais resplendissaient ; valet de pied et cocher étaient en livrée de gala, vestes fleuries de gros bouquets, culottes de peau blanche et bottes vernies montant jusqu'aux genoux. La splendeur du maître n'était pas comparable à celle des domestiques, mais il avait arboré cependant un gilet blanc et un habit gris d'une coupe impeccable, avec jabot et manchettes, et une rose à la boutonnière. Bref, en le voyant en si brillant équipage, on ne pouvait pas ne pas penser : « Tiens, voilà Schagerström qui va se marier ! »

Arrivé au presbytère, il fut très touché de l'accueil affectueux qu'on lui fit. À vrai dire, la vieille maison avait présenté pendant ces derniers temps, si fertiles en soucis, un aspect fermé, inhospitalier. Il était difficile de s'expliquer en quoi consistait ce caractère, mais pour un observateur doué de sensibilité, c'était incontestable.

Les grandes grilles d'entrée étaient ouvertes, de même que les portes de la maison. Les stores de toute la rangée de fenêtres du premier étage, qui étaient baissées depuis des semaines, étaient levés, permettant au soleil d'entrer à flots et de faner à sa guise les couleurs des tapis et des meubles. Et n'y avait-il pas autre chose encore ? N'y avait-il pas un

éclat particulier dans les fleurs, une allégresse unique dans le chant des oiseaux ?

Non seulement la gentille femme de chambre, mais M. et Mme Forsius eux-mêmes se tenaient sur le perron pour recevoir Schagerström. Les deux vieillards le serrèrent dans leurs bras, lui plantèrent un baiser sur la joue et l'appelèrent par son petit nom, sans cérémonie. Ils le traitaient en fils. Le maître de forges qui avait passé une nuit blanche dans l'anxiété et l'indécision, en éprouvait un soulagement pareil à celui qu'on ressent quand une mauvaise dent cesse de vous torturer.

On le conduisit dans le cabinet du pasteur, où Charlotte l'attendait. Elle était vêtue d'une robe de soie claire de deux tons, et elle était charmante, bien que sa toilette fût démodée. Comme Charlotte n'avait rien de convenable à se mettre, Mme Forsius avait fait des recherches au fond des coffres du grenier et en avait tiré cette robe. Elle était un peu courte, assez décolletée et datait d'une époque où l'on plaçait la taille sous les aisselles, mais elle seyait au genre de beauté de Charlotte. Celle-ci ne portait ni couronne, ni voile de mariée. Mme Forsius l'avait simplement aidée à arranger ses cheveux à l'aide d'un haut peigne d'écaille, qui mettait la coiffure en harmonie avec le costume. Deux rangs de perles de cire lui entouraient le cou ; des bracelets assortis encerclaient ses poignets, bijoux sans valeur mais qui allaient bien à Charlotte. Elle avait l'air d'un portrait d'autrefois.

Comme Schagerström s'inclinait pour lui baiser la main, elle dit avec un petit sourire tremblant :

— Karl Artur vient de partir pour Karlstad afin de se réconcilier avec sa mère.

— Vous seule, mademoiselle, pouviez amener ce résultat, répondit Schagerström.

Il comprenait que Charlotte n'avait obtenu ce voyage du jeune pasteur qu'en acceptant de l'épouser, lui, Schagerström. Il ne s'expliquait pas bien la combinaison et, s'il faut l'avouer, il se sentait assez mécontent de toute cette affaire. Certes, il admirait l'esprit d'abnégation de la jeune fille, il désirait voir la colonelle rapprochée de son fils, mais enfin, malgré tout… Bref, il aurait préféré que Charlotte l'eût accepté pour mari par amour et non à cause du jeune pasteur.

— C'était bien cette « mauvaise influence », dont tu parlais, dans ta lettre, poursuivit Charlotte. La « mauvaise influence » ne s'est contentée de rien de moins que de me voir éloignée du presbytère et mariée. Il fallait en outre que tout se fît sans retard. Elle était sans merci.

Schagerström retint l'expression « sans merci ». Il en conclut que Charlotte devait endurer le martyre en lui accordant sa main.

— Mademoiselle, je regrette infini…

Charlotte lui coupa la parole.

— Appelle-moi Charlotte, fit-elle avec un petit sourire. Je dis « tu » et compte t'appeler Henrik.

Schagerström s'inclina.

— Je compte dire Henrik, reprit-elle, et sa voix tremblait légèrement. – J'ai compris que ta défunte femme t'appelait Gustav, et je veux lui laisser ce nom. Il ne faut pas dérober aux morts ce qui est à eux.

Schagerström fut extrêmement surpris. Ces paroles semblaient impliquer que Charlotte n'éprouvait plus à son égard la même aversion que lors de leur dernière rencontre à Œrebro. Cette idée suffit à modifier son humeur. Si la méfiance et l'humilité n'étaient devenues chez lui une seconde nature, il se fût senti tout à fait heureux.

Charlotte lui demanda sur ces entrefaites, s'il consentait que la bénédiction leur fût donnée dans ce bureau du presbytère où, au cours des années, tant de couples avaient été unis. « Mme Forsius aurait voulu que le mariage eût lieu dans le grand salon du premier étage, expliqua ensuite Charlotte, mais pour moi, la cérémonie sera plus solennelle ici. »

À la vérité, la jeune fille avait voulu consacrer toute cette dernière matinée à une longue et intime causerie avec ses parents et vieux amis, et elle n'avait pas permis à Mme Forsius de perdre son temps à épousseter et à arranger ce salon fermé depuis quelque temps. Elle n'avait même pas laissé la vieille dame s'occuper du déjeuner « dinatoire » qu'elle désirait offrir aux mariés.

Le maître de forges ne fit aucune objection à ce projet, et la cérémonie eut lieu immédiatement. Le cocher et le valet de pied de Sjötorp, le fermier du presbytère et sa femme, ainsi que toute la domesticité de la maison servaient de témoins. Le pasteur lut les paroles rituelles tandis que, par les fenêtres ouvertes, parvenait le gazouillement joyeux et vif des pinsons et des moineaux. On les eût dit au courant de ce qui se passait, et désireux d'accompagner l'acte solennel de leurs plus beaux cantiques d'hyménée.

Quand tout fut terminé, Schagerström resta un moment hésitant, ne sachant que faire, mais Charlotte se tourna vers lui et lui offrit ses lèvres pour un baiser.

Il se sentait près de perdre la raison. Il s'était attendu à tout, à des larmes, à un morne désespoir, à une raideur fière, à tout, sauf à cette joyeuse soumission.

« Je suis convaincu qu'à nous regarder, on aurait l'impression que c'est moi qui suis contraint à ce mariage », se dit-il.

Il ne voyait qu'une explication plausible, c'est que Charlotte entendait donner le change à tout le monde en prenant un air heureux.

« Mais comme elle joue bien son rôle » ! pensa-t-il, avec un peu de dépit, nuancé d'admiration.

Quand ils se furent assis à table devant un repas qui, selon l'expression de Mme Forsius, avait été préparé « à la grâce de Dieu », mais qui n'en était pas moins excellent, Schagerström s'efforça de secouer son humeur sombre. Le pasteur et sa femme, qui se rendaient bien compte de ce que sa situation présentait de pénible et de délicat, firent leur possible pour lui venir en aide, et à la fin ils semblèrent avoir réussi. Du moins finirent-ils par délier la langue du nouvel époux.

Il parlait de ses voyages à l'étranger, de ses essais pour améliorer l'industrie sidérurgique suédoise en s'inspirant de ce qu'il avait appris en Angleterre et en Allemagne.

Tout en discourant, il voyait que Charlotte l'écoutait avec une attention soutenue. Le cou tendu et les yeux élargis, elle ne perdait pas une seule de ses paroles. Il supposait que ce ne pouvait être qu'un intérêt simulé. « Elle agit ainsi à cause de ses deux vieux parents, pensa-t-il. Il est impossible que des sujets pareils l'amusent. Elle veut que le pasteur et Mme Forsius croient qu'elle m'aime. Voilà tout. »

Cette explication lui parut moins déplaisante que la précédente. Il était heureux de constater que sa femme nourrissait à l'endroit de ces braves gens un si tendre attachement.

Vers la fin du repas, la tristesse envahit les esprits. M. et Mme Forsius ne pouvaient s'empêcher de songer à la séparation proche. Charlotte, cette créature étincelante, avec ses incartades, ses inventions impossibles, ses drôleries, ses réparties promptes, son emportement, Charlotte qu'ils avaient dû si souvent réprimander, Charlotte à qui ils avaient tout pardonné à cause de son cœur aimant et affectueux, Charlotte ne serait plus près d'eux. Comme la vie allait devenir terne et monotone !

— Heureusement tu reviendras demain chercher tes bagages ! dit madame Forsius.

Schagerström comprenait qu'ils essayaient de se consoler en songeant que Charlotte ne demeurerait pas trop loin, que, par conséquent, ils la verraient fréquemment ; il lui semblait néanmoins voir qu'ils s'affaissaient en quelque sorte, que leurs dos se voûtaient et que leurs visages se ridaient. À partir de ce jour, il n'y aurait plus personne pour les protéger contre la vieillesse.

— Charlotte, mon petit cœur, prononça le doyen, nous sommes si heureux que tu aies trouvé un bon mari et que tu te crées un foyer, mais tu comprends, tu comprends… Tu nous manqueras, tu nous manqueras, indiciblement.

Il était ému au point que Mme Forsius, pour sauver la situation, se mit à raconter à Schagerström ce que son mari lui avait une fois confié, en fait de projets d'avenir, s'il avait eu cinquante ans de moins et eût été célibataire. Tout le monde

fut obligé de rire, et pour un instant les pensées tristes s'envolèrent.

Lorsque le landau fut avancé et que Charlotte s'approcha de la vieille dame pour lui faire ses adieux, celle-ci l'entraîna dans la pièce voisine et Chuchota à l'oreille de la nouvelle mariée :

— Attention à ton mari, ma petite amie ! Il mijote quelque chose. Aie l'œil sur lui !

Charlotte promit de veiller.

— D'ailleurs je le trouve fort bien de sa personne aujourd'hui. As-tu remarqué comme la toilette lui va bien ?

Charlotte la surprit en répondant :

— Je n'ai jamais trouvé qu'il ne fût pas bien. Il y a quelque chose d'énergique et de solide dans son attitude. Il ressemble à Napoléon.

— Qu'est-ce que tu nous chantes-là ! C'est une idée que je n'aurais jamais eue. Allons, je suis bien contente que toi, tu sois de cet avis.

Quand Charlotte, prête à partir, le rejoignit sur le perron, Schagerström remarqua qu'elle avait mis le chapeau et le manteau qu'elle avait portés à l'église quatre semaines plus tôt, jour pour jour, et qu'il avait trouvés si peu élégants.

Ce dimanche-ci, il les jugea charmants, et soudain il fut bouleversé d'un élan de joie à l'idée que cette jeune femme, si exquise, était la sienne et qu'il allait la conduire dans sa maison. Et pendant que Charlotte prolongeait les adieux qui ne voulaient pas prendre fin, il s'approcha, et la soulevant dans ses bras vigoureux, il la porta en voiture.

— Voilà ce qu'il faut ! Voilà qui va bien ! s'écrièrent le pasteur et sa femme, tandis que la voiture contournait la pelouse fleurie et franchissait la grille d'entrée.

II

Est-il besoin de dire que le jeune homme regretta presque aussitôt cet acte irréfléchi ? Il avait tort d'effrayer Charlotte. S'il se conduisait ainsi, ne croirait-elle pas qu'il considérait leur mariage comme autre chose qu'un mariage fictif et qu'il prétendrait aux droits d'un mari ?

Charlotte eut en effet l'air un peu inquiète. Il remarqua qu'elle s'enfonçait dans le coin opposé, aussi loin de lui que possible. Mais cela ne dura pas. Avant même d'avoir atteint le bourg, Charlotte avait repris sa place à côté de lui, souriant et bavardant.

« Quoi de plus naturel ? songeait Schagerström. Elle voulait évidemment sauver la face pendant qu'on roulait dans la rue du bourg. Il n'en serait sans doute pas de même, une fois sur la grand'route. »

Or, Charlotte continua : pendant tout le trajet, elle causa gaîment, et les sujets qu'elle abordait semblaient indiquer qu'elle prenait leur mariage au sérieux.

Elle parla d'abord des chevaux, demandant des détails sur les quatre belles bêtes qui traînaient la voiture. Où Schagerström les avait-il achetées ? Quel âge avaient-elles ? Et leur race ? Étaient-elles peureuses, et s'étaient-elles emballées quelquefois ? Puis vint le tour des autres chevaux de Sjötorp. Était-ce vrai qu'il y avait aussi de véritables chevaux

de selle, dressés au manège ? Et des harnais ? Y avait-il une selle de dame ?

Elle accorda incidemment une pensée apitoyée aux chevaux du presbytère, dont l'état ne manquerait pas d'empirer, puisqu'elle ne serait plus là pour leur faire prendre un peu d'exercice.

Là Schagerström ne put retenir une remarque :

— J'ai entendu raconter l'autre jour, dans la diligence, par une personne que je ne connais pas, la façon dont certaine demoiselle malmenait les innocentes bêtes de son bienfaiteur.

— Quoi donc ? s'écria Charlotte. Mais comprenant vite à quoi il faisait allusion, elle éclata de rire.

Un bon rire est une chose merveilleuse. En une seconde, les nouveaux mariés se sentirent une paire d'amis. Raideur et dignité solennelle disparurent.

Charlotte d'ailleurs poursuivait son enquête. Quels établissements, forges et autres, y avait-il à Sjötorp ? Combien de foyers à la forge ? Et combien de forgerons ? Étaient-ils mariés et avaient-ils des enfants ? Elle croyait avoir entendu dire qu'il existait également une scierie, était-ce vrai ? Ah, il y avait un moulin aussi. À combien de meules ? Comment s'appelait le meunier ?

C'était un véritable interrogatoire. Schagerström se sentait tout étourdi sous cette avalanche de questions. Parfois il ne pouvait répondre d'une façon satisfaisante. Ainsi, par exemple, il ne savait pas au juste combien il y avait de brebis ; il n'était pas sûr non plus du nombre des vaches, ni de la quantité de lait qu'elles donnaient.

— Cela regarde l'intendant, fit-il en riant.

— Tu n'as l'air au courant de rien, dit Charlotte. Je suis convaincue qu'il doit régner un désordre fou chez toi. Il y aura de quoi faire pour mettre de l'ordre là-dedans.

Elle ne semblait nullement mécontente à cette idée, et Schagerström confessa que depuis longtemps il souhaitait un véritable tyran domestique, une maîtresse de maison active et énergique comme Mme Forsius.

Il avait mentionné l'intendant. Charlotte en profita pour demander combien il y avait d'employés mangeant à la table des maîtres. Comment le service de la maison était-il organisé ? Combien de bonnes et combien de valets ? Il y avait sans doute une gouvernante ? Était-elle à la hauteur de sa tâche ?

Charlotte n'oublia pas le jardin. En apprenant qu'il contenait des serres pour les fleurs rares et la vigne, elle fut un peu ébahie, comme lorsqu'elle avait entendu parler des chevaux de selle.

Il est évident que Schagerström n'eut pas le temps de trouver le trajet long. Quand la voiture s'engagea dans le chemin à travers bois qui conduisait à Sjötorp, il dut reconnaître que les cinq lieues séparant Sjötorp du bourg lui avaient ce jour-là paru étonnamment courtes.

Il se garda d'ailleurs de toute illusion. « Je comprends bien, se disait-il, qu'elle cherche à s'accommoder le mieux possible de la situation. Elle parle pour s'étourdir. »

Or, à Sjötorp on avait eu une journée bien remplie.

On se demandait à quoi pensait le maître de forges. Il avait reçu le message du presbytère le samedi vers trois heures, mais ce ne fut que tard dans la soirée qu'on avait appris ce qui se préparait. À ce moment-là, il s'était soudain avisé qu'il fallait se procurer une alliance. L'intendant fut envoyé incontinent à la ville la plus proche avec l'ordre de tirer, le cas échéant, l'orfèvre de son lit pour lui acheter une bague unie et y faire graver les noms.

L'intendant n'avait heureusement pas été aussi peu loquace que son maître ; il avait au contraire informé autant de gens que possible qu'il y aurait désormais une jeune femme au logis. Louable indiscrétion ! Sinon, comment la gouvernante aurait-elle eu le temps d'aérer l'appartement de réception, de retirer les housses des meubles et d'épousseter ? Comment le jardinier s'y serait-il pris pour faire sarcler et ratisser les allées ? Et comment aurait-on pu arriver à brosser les livrées, cirer les bottes, astiquer les harnais et laver le landau ? Le maître semblait plongé dans un rêve qui l'engourdissait, et il ne s'occupait de rien. Le valet de chambre, Johansson, avait dû choisir tout seul le costume qu'il jugeait convenable pour des noces.

Par bonheur, il y avait à Sjötorp des gens qui savaient comment il sied de recevoir une mariée. Le jardinier, aussi bien que la gouvernante, était déjà en service dans la maison à l'époque où le bailli et Mme Oldencrona y avaient régné, et ni l'un ni l'autre n'ignoraient ce qu'exigeait l'honneur d'un tel logis.

Pour la forme, la gouvernante avait demandé, au sujet de la réception, des ordres à son maître avant que celui-ci partît le dimanche matin, et le jardinier avait eu la même précaution. Non, Schagerström n'avait songé à aucune cé-

rémonie, mais si Mme Sällberg voulait préparer un bon dîner et si le jardinier avait le temps de dresser un arc de triomphe, cela n'en vaudrait que mieux.

Ayant ainsi carte blanche, ces braves gens n'avaient attendu que le départ du châtelain pour organiser une réception quasi royale.

— Songez donc, Mme Sällberg, dit le jardinier, c'est une demoiselle noble, elle doit savoir comment ça se passe dans un manoir comme celui-ci.

— Bah, elle ne vient que d'un presbytère, objecta la gouvernante, et je ne crois pas du tout qu'elle y entende quoi que ce soit. N'empêche que nous autres, on veut montrer qu'on a quelques manières.

— Oh ! oh ! n'en soyez pas si sûre que ça ! riposta le jardinier. Je l'ai observée à l'église. Et je peux vous assurer qu'elle n'a pas la tête d'une fille de pasteur. Si vous aviez vu sa façon de se tenir ! Je croyais avoir devant les yeux Mme Oldencrona. Ça m'a rappelé le temps jadis.

— Noble ou pas noble, déclara la gouvernante, une jeune femme, manquait ici. On aura des bals et des fêtes. Et on aura du moins l'occasion de montrer ce dont on est capable. Ce sera autre chose que de faire à manger tous les jours à des hommes qui se donnent tout juste le temps d'avaler ce qu'on leur sert.

— Pourvu que vous n'en ayez pas plus que vous n'en voudriez, des fêtes ! conclut le jardinier en riant. Une personne qui depuis des années a été à l'école de Mme Forsius doit savoir diriger un ménage.

Là-dessus il se sauva, car il était urgent de se mettre à l'œuvre sans tarder. Si l'on voulait trouver le moyen de dresser quatre arcs de triomphe et d'orner la porte d'entrée d'un chiffre en fleurs, il ne fallait pas perdre des heures à bavarder.

Il est probable que l'excellent homme n'y serait pas arrivé s'il n'avait eu tant de bras à sa disposition. Il convient de signaler que tout le domaine avait accueilli la nouvelle du mariage avec ravissement. Enfin ! il y aurait au château une Mme Schagerström à qui on pourrait confier ses soucis, ses maladies. Une maîtresse, c'est bien autre chose et mieux qu'un maître. Elle resterait à la maison, on aurait la faculté de lui parler des enfants, de la vache. Elle serait là le jour même ! C'était presque trop beau pour être vrai.

Quelques gamins avaient colporté la nouvelle à travers les fermes et les métairies dépendant du domaine, et partout, dans la plus humble cabane de journaliers comme chez les ouvriers des usines, on s'était habillé de son mieux, puis on était monté en hâte au château pour essayer d'apercevoir les nouveaux époux. Mais à peine arrivés, les curieux avaient été rapidement embrigadés et employés aux préparatifs. C'étaient des arcs de triomphes à dresser, de vieux drapeaux et des pavillons à hisser le long des routes. Deux petits canons furent tirés de l'ombre où ils dormaient depuis longtemps. Partout régnaient une animation et une activité inimaginables.

Mais aussi, lorsque vers six heures les mariés furent signalés, tout était prêt.

Devant le premier arc de triomphe, à l'orée du bois, ils reçurent l'hommage de tous les forgerons de l'usine, le marteau sur l'épaule. Au second, à la sortie de la forêt, les ou-

vriers agricoles les saluèrent de leurs pioches présentées comme des armes ; au troisième, qui se dressait à l'entrée de la grande avenue du parc, les meuniers et les scieurs les acclamèrent, et au quatrième, à l'endroit où l'allée se terminait devant l'esplanade du château, le jardinier, entouré de ses aides, attendait pour présenter à Charlotte un bouquet magnifique.

Si l'on voulait respecter la vérité, il faudrait cependant confesser que les choses ne se passèrent pas tout à fait dans l'ordre qu'on vient de décrire.

La garde d'honneur continuait à pousser des hourras et à crier à qui mieux mieux longtemps après que la voiture avait franchi l'arc de triomphe où celle-ci était postée. Les enfants accompagnaient en courant le véhicule d'une façon fort peu protocolaire, et les coups de canon partaient dans les moments les plus inattendus. Néanmoins tout était si magnifique et si agréable que feu la femme du bailli devait être contente si, du haut du ciel, elle regardait la fête. Nul doute que dans ce cas elle ne trouvât que Sjötorp et son vieux jardinier se présentaient à leur avantage.

Schagerström, qui n'avait pas songé à une réception aussi grandiose, était sur le point de se fâcher, mais avant de montrer son mécontentement, il jeta par hasard un coup d'œil sur Charlotte.

Elle était assise, un sourire aux lèvres, mais en même temps une larme brillait au coin de sa paupière et elle avait joint les mains.

— Que c'est beau, que c'est beau ! murmurait-elle. Que c'est beau !

Cet accueil, les arcs de triomphe, les fleurs, les drapeaux, les acclamations, les rires joyeux, les détonations des petits pierriers, c'était pour elle, pour lui souhaiter la bienvenue à Sjötorp. Et elle qui, depuis plusieurs semaines, s'était trouvée en butte à l'animosité et à la risée générale, qui avait deviné le blâme et les soupçons à l'affût de ses moindres gestes, qui avait à peine osé se risquer hors de la maison pour ne pas essuyer d'affronts, elle se sentit reconnaissante, émue, honorée au delà de tout mérite.

Ici, on ne composait pas sur elle des chansons satiriques, on ne lui offrait pas de bouquets d'orties et d'épines, on ne ricanait pas sur son passage. La joie et le ravissement la saluaient.

Elle tendit les bras vers la population. Dès le premier instant, elle se prit à aimer ce domaine et ses habitants. Elle croyait entrer dans un monde nouveau et heureux. C'est là qu'elle voulait vivre et mourir.

III

Quelle joie doit éprouver un mari en introduisant sa jeune femme dans une maison confortable et riche. Passer de pièce en pièce et entendre ses exclamations admiratives, la précéder de quelques pas pour ouvrir les portes de la pièce suivante et dire : « Voici qui n'est pas trop mal, je crois. » La voir voltiger comme un papillon, jouer quelques mesures au piano, courir vers un tableau, jeter ensuite un coup d'œil dans un miroir, afin de savoir s'il reflétait d'elle une image favorable, ou se précipiter à une fenêtre pour admirer l'admirable paysage.

Mais aussi quelle inquiétude en voyant la bien-aimée tout à coup fondre en larmes ! Avec quelle ardeur ne doit-il pas chercher à connaître la cause de ces pleurs, et promettre de partager ces chagrins !

Et quel soulagement d'apprendre qu'il s'agit d'une sœur malade, au lit, dans une chambre pauvre, nue et laide, alors qu'elle, l'heureuse épouse, va jouir de toute cette beauté et de ce luxe. On est indiciblement heureux de pouvoir lui assurer qu'elle aura toute latitude pour donner à cette sœur le secours qu'il faudra, dès ce soir, si elle le désire.

— Non, non, pas ce soir. Demain ce sera assez tôt.

Elle ne pleure plus. Elle oublie même sa peine, et la visite de la maison se poursuit.

— Oh est joliment bien dans ce fauteuil, dit-elle. Et là, devant la fenêtre, il y aurait une très bonne place pour une table à ouvrage.

Oui, oui. Le mari comprend que ce sera un délicieux tableau. Or, brusquement, il se rappelle une chose qu'il allait oublier : ceci n'est pas un vrai mariage. Ce n'est qu'une union fictive, un jeu. Elle a cependant l'air de prendre son rôle au sérieux, mais il sait à quoi s'en tenir…

On peut cependant se permettre une chose : entrer dans ce jeu et le laisser se continuer aussi longtemps que possible, s'amuser comme elle s'amuse, cacher l'angoisse au fond du cœur et jouir de la seconde présente.

Ainsi l'on peut poursuivre la visite du logis jusqu'au moment où le valet de chambre vient annoncer le dîner.

Et quel plaisir alors de conduire sa jeune femme à une table magnifiquement dressée, où voisinent la porcelaine

fine, l'argenterie brillante et les verres de cristal taillé dont les facettes reflètent la lumière, de s'asseoir près de sa jeune femme pour un repas de roi : huit services, du vin qui scintille et des plats qui fondent dans la bouche à ce point qu'on ne se rend même pas compte qu'on mange !

Se laisser aller au charme d'avoir à son côté une gracieuse créature, incarnant tout ce qu'on apprécie le plus, intelligence et naturel, parfaite éducation, mais qui est en même temps espiègle, capable de rire et de pleurer à la fois, et qui se pare à chaque instant d'une séduction nouvelle.

C'est peut-être un bonheur d'être arraché à cette illusion qui commence à faire tourner la tête, par l'arrivée du jardinier. Car, ce jour-là, c'est lui l'ordonnateur des fêtes, et il vient annoncer que tout est prêt pour la danse dans la grange. On n'attend pour commencer que l'apparition des maîtres, car il faut que les mariés ouvrent le bal. L'usage le veut ainsi.

Quelle charmante façon de célébrer des noces ! Non point parmi des citadins, des égaux, susceptibles d'envier ou de critiquer, mais au milieu de fidèles sujets qui admirent leurs supérieurs comme des quasi divinités. On fait d'abord faire un tour à la mariée sur le sol lisse de l'aire, puis on se retire pour la regarder tourbillonner gaîment et toujours souriante, aux bras des forgerons et des meuniers, des vieux bonshommes et des gamins. On se remémore les contes de fée et les anciennes légendes populaires où les elfes viennent se mêler aux rondes des humains pour les ensorceler et les entraîner dans les forêts. Car, en la voyant se mouvoir, légère et si gracieuse au milieu de cette foule marquée par le dur travail, elle ne semble point pétrie de l'argile ordinaire, mais faite d'une substance plus fine, plus belle.

Mais les minutes s'écoulent vite, et tout à coup on se rend compte que le jour de fête est terminé, que le sérieux et les devoirs de la vie vous appellent.

IV

Quant à Charlotte, elle gardait présent à l'esprit l'avertissement de Mme Forsius : « Attention à ton mari, mon amie ! Il prépare quelque chose. Attention ! »

Elle avait constaté de brusques variations dans l'humeur, tantôt gaie, tantôt sombre, de Schagerström. Aussi ne commençait-elle pas une seule danse sans vérifier d'abord qu'il était présent, et entre les différents tours, elle allait s'asseoir une minute à côté de lui.

Comme Charlotte était de celles qui ont des yeux pour voir, elle avait remarqué, en traversant la cour de l'écurie, que le petit coupé dont Schagerström se servait pour ses grands déplacements, se trouvait dehors, devant la remise. Cette observation avait augmenté son inquiétude et aiguisé sa vigilance.

En dansant avec le cocher, elle usa d'un inoffensif stratagème pour essayer d'apprendre quelque chose.

— Ne dansons-nous pas trop longtemps ? s'enquit-elle. À quelle heure, le maître de forges pense-t-il partir ?

— Je ne crois pas que l'heure soit fixée, madame. Mais j'ai préparé la voiture et les chevaux sont harnachés. Je n'en aurai que pour quelques minutes quand il m'appellera.

Charlotte était renseignée. Toutefois, comme son mari continuait à causer bien tranquillement avec ses gens, elle jugea préférable de ne faire semblant de rien. « Il a dû avoir l'intention de s'en aller ce soir, se dit-elle, mais peut-être a-t-il changé d'avis. Il s'est rendu compte que je ne suis pas aussi dangereuse qu'il le croyait. »

Pourtant un instant plus tard, à la fin d'un quadrille qui avait duré assez longtemps, elle s'aperçut que Schagerström avait disparu. Dehors c'était la nuit noire, et l'aire de la grange était faiblement éclairée par deux lanternes, mais elle se persuada vite qu'il n'était plus là. Inquiète, elle regarda autour d'elle et constata que le cocher et le valet de pied avaient également disparu.

Jetant vivement sa mantille sur ses épaules, elle rejoignit un groupe de jeunes gens qui prenaient le frais à la porte, leur adressa quelques mots et sortit ensuite, silencieuse et inaperçue, dans l'obscurité de la nuit.

Étrangère au château, elle savait à peine de quel côté diriger ses pas. Heureusement, la lueur d'une lanterne la guida. En approchant, elle vit que cette lanterne était posée à terre devant l'écurie. Le cocher était occupé à atteler. Il avait déjà amené les chevaux.

Charlotte se glissa près de la voiture sans se montrer. Elle avait songé à profiter d'un moment où le cocher lui tournerait le dos, pour ouvrir la portière du coupé et y pénétrer. Ensuite, quand Schagerström monterait à son tour, elle lui dirait ce qu'elle pensait de cette fuite.

« Pourquoi ne me parle-t-il pas de ce qui le tourmente ? se demanda-t-elle. Il se conduit comme un gamin timide. »

Avant qu'elle eût eu le temps de réaliser son projet, le cocher se trouva prêt. Il accrocha les guides au rebord de la carrosserie, saisit son manteau qui l'attendait sur le siège et endossa le vêtement.

Prêt à se hisser sur le marche-pied, il se ravisa, ayant aperçu la lanterne sur le sol. Apaisant d'un mot ses chevaux, il alla la chercher, l'éteignit et la reporta à l'écurie.

Il se hâtait, mais quelqu'un était allé plus vite que lui. Comme il refermait la porte de l'écurie, un coup de fouet claqua. Un « hue ! » fit partir l'attelage. Le véhicule s'ébranla, franchit la grille d'entrée que le cocher avait eu la précaution d'ouvrir, s'engagea dans l'allée du parc et disparut à travers les ténèbres. On n'entendait plus que le roulement des roues sur le gravier et le martèlement des sabots.

Si jamais cocher galopa aussi vite qu'un pur sang, ce fut sans nul doute le cocher Lundman courant annoncer à son maître qu'un satané garnement avait eu le toupet de monter sur le siège et de lui escamoter la voiture sous le nez.

Dans le vestibule, il se heurta à Schagerström en train d'écouter la gouvernante, qui lui expliquait que Madame avait disparu. « Monsieur m'a dit d'avertir Madame que Monsieur n'avait plus le temps de rester au bal et que Madame n'avait qu'à continuer à danser. Mais quand j'ai voulu faire la commission de Monsieur, Madame n'y était plus. »

L'entrée en coup de vent du cocher l'interrompit.

— Monsieur, Monsieur ! clama celui-ci tout haletant.

Schagerström se retourna.

— Qu'est-ce que tu as ? C'est à croire qu'on t'a volé les chevaux !

— Justement, Monsieur, on vient de me les voler ! et il narra l'aventure.

— Et ce n'est pas la faute aux chevaux, Monsieur. Ils ne seraient jamais partis si quelqu'un n'était pas monté sur le siège à ma place. Ah ! que je le tienne, celui qui a osé…

Il s'arrêta, net. Le châtelain avait fait une chose incroyable : il s'était laissé tomber sur une chaise et se pâmait de rire en voyant la stupeur de ses subordonnés.

— Alors vous ne devinez pas qui a osé me voler mes chevaux ? dit-il enfin.

Les domestiques le regardaient avec stupeur.

— Il faut rattraper le voleur, reprit-il, quand sa crise d'hilarité terminée, il eut enfin retrouvé la parole. Lundman sellera trois chevaux de selle. Johansson l'aidera. Et Madame Sällberg, pour plus de sûreté, ira voir si Madame, par hasard, est dans sa chambre.

La gouvernante s'engouffra dans l'escalier, mais revint bientôt signaler que la chambre était vide.

— Mon Dieu, mon Dieu, Monsieur, pourvu qu'il ne soit pas arrivé un malheur !

— C'est selon, Madame Sällberg. Nous allons bien savoir si je me trompe. Jusqu'à présent nous avons agi en toute liberté ici à Sjötorp, mais je crois que nous avons trouvé plus fort que nous.

— On ne demande pas mieux, Monsieur.

Schagerström distribua quelques tapes amicales sur les grosses épaules de sa vieille gouvernante, puis la fit quelque peu pirouetter en s'écriant :

— Madame Sällberg, vous acceptez votre sort avec une résignation chrétienne ! Puissé-je imiter votre exemple !

Là-dessus il sortit afin de se mettre à la poursuite du voleur, accompagné du cocher et du valet.

Ce ne fut pas long. Bientôt captive, Charlotte se trouva coincée au fond du coupé, ayant son mari à côté d'elle. Lundman avait repris sa place légitime sur le siège, et l'on rentra tout doucement. Johansson s'occupait des chevaux de selle.

Charlotte avait mené assez grand train durant une lieue, mais ensuite elle s'était trouvée en face d'une côte fort raide. Les chevaux avaient refusé d'avancer autrement qu'au pas, en dépit des claquements répétés du fouet. Bref, la fugitive avait été rejointe et forcée de se rendre à merci.

Pendant quelques minutes, les deux occupants du coupé avaient gardé le silence, puis Charlotte avait demandé :

— Eh bien, qu'avez-vous éprouvé ?

— Je me suis senti accablé, répondit Schagerström. J'ai compris, ce qu'une femme doit sentir lorsque son mari l'abandonne.

— C'est ce que je voulais, déclarai Charlotte.

Mais un instant après, sa main se posait sur l'épaule de Schagerström.

— Tu te moques de moi. Tu ris. Tu n'as pas cru un seul instant que je comptais m'enfuir.

— Bien-aimée, dit Schagerström, le seul moment de bonheur sans mélange que j'aie eu aujourd'hui, c'est quand Lundman est venu m'informer du vol de mes chevaux.

— Et pourquoi cela ? s'enquit Charlotte d'une voix brève.

— Mon aimée, j'ai cru que tu ne voulais pas me laisser partir.

— Je n'y ai jamais songé, s'écria Charlotte. Mais voici trois semaines que je suis l'objet des racontars du bourg entier, et si maintenant tu avais disparu…

— Oui, oui, je vois, prononça Schagerström. C'eût été plus que tu n'aurais pu supporter.

Il eut un rire bref, mais reprit bientôt avec une profonde gravité.

— Ma chérie, parlons enfin ce soir franchement et ouvertement ! Dis-moi si tu as compris pourquoi je voulais partir dès ce soir ?

— Oui, dit Charlotte d'une voix ferme. Je l'ai compris.

— Pourquoi alors m'en as-tu empêché ?

Charlotte resta silencieuse. Il attendit un moment, puis devant le mutisme de la jeune fille, il reprit :

— Quand nous serons de retour, tu trouveras dans ta chambre une lettre de moi. Cette lettre t'expose que je n'ai pas voulu profiter des circonstances qui t'ont jetée entre mes bras. Je veux que tu te sentes entièrement libre. Tu n'as pas

besoin de considérer notre union comme autre chose qu'un mariage fictif.

Il se tut de nouveau. Il espérait une réponse, qui ne vint pas.

— Je te disais aussi, dans cette lettre, que, comme une preuve de mon amour et pour compenser en quelque mesure le tort que je t'ai fait et l'affront que tu as subi à cause de moi, je compte te donner Sjötorp en toute propriété. Quand notre divorce aura été prononcé, il me plaira de te savoir sous un toit où tout le monde t'aime déjà.

Il s'arrêta encore, mais Charlotte ne desserra point les lèvres.

— Les dispositions dont t'informe la lettre en question ne sont nullement modifiées par cette petite aventure, poursuivit-il. Bien que j'aie d'abord mal interprété ta fugue, je sais maintenant que tu ne m'as joué ce tour que pour n'être pas la risée du bourg de Korskyrka.

Charlotte s'était rapprochée un peu de lui sur la banquette. Tout à coup il sentit sa chaude haleine contre la joue et la douce voix lui murmura à l'oreille : « La plus grosse bête qu'il y ait jamais eu sur la terre. »

— Que dis-tu ?

— Tu veux que je le répète ?

Il l'enlaça et l'attira.

— Charlotte, souffla-t-il. Il faut que tu parles. Il faut que je sache à quoi m'en tenir.

— Eh bien, dit-elle avec une certaine brusquerie. Je n'ai rien de bien gai à raconter. Cependant peut-être ne seras-tu pas mécontent d'apprendre qu'hier, à peu près à cette heure-ci, Karl Artur a tué mon amour.

— Qu'a-t-il donc fait ?

— Il l'a tué. Il en était sans doute fatigué. Je crois presque que son acte était réfléchi.

— Mon aimée, répondit Schagerström. Laisse Karl Artur ! Parle de nous. Si ton amour pour cet homme est mort, il ne s'ensuit pas que…

— Non, naturellement. Ah, s'il ne te fallait pas tant d'explications !

— Tu sais bien que je suis bête. Ne viens-tu pas de le constater ?

— Vois-tu, commença Charlotte, lentement et d'un ton pensif, c'est très curieux. Je ne t'aime pas, mais je me plais avec toi. Je me sens si bien en sécurité près de toi. Je peux te parler de tout, je peux te demander tout, je peux plaisanter avec toi. J'ai la sensation si calme et si douce que nous sommes mariés depuis trente ans.

— À peu près comme le pasteur Forsius et sa femme, fit Schagerström, non sans amertume.

— À peu près ainsi, oui, continua Charlotte de la même voix pénétrée. Tu n'en es peut-être pas satisfait, toi. Moi, j'estime que c'est là un assez beau résultat après une seule journée. J'aime à te sentir à mon côté ici, dans la voiture, et à sentir ton regard m'accompagner quand je danse. J'aime à m'asseoir à table près de toi ; il me plaît d'habiter ta maison. Je te suis reconnaissante de m'avoir emmenée loin du bourg

et des calomnies. Sjötorp est un endroit charmant, mais je n'y resterais pas vingt-quatre heures, si tu n'y étais pas. Je n'ai pu supporter l'idée que tu me quittais. Et pourtant… Si ce que j'éprouvais pour Karl Artur était de l'amour, ce que j'éprouve pour toi n'en est pas.

— Cela viendra peut-être, dit Schagerström doucement, et son émotion perçait dans sa voix.

— Peut-être, répondit Charlotte. Et puis je crois que j'aimerais assez que tu m'embrasses.

C'était une voiture admirablement suspendue que le coupé de Schagerström. Il roulait sur la route inégale sans cahots ni sursauts. Le jeune maître de forges put profiter de la permission.

FIN

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :

Ebooks libres et gratuits

http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits

Adresse du site web du groupe :
http://www.ebooksgratuits.com/

—

Juillet 2017

—

– **Élaboration de ce livre électronique** :

Les membres de *Ebooks libres et gratuits* qui ont participé à l'élaboration de ce livre, sont : FrançoiseS, Jean-Marc, HélèneP, PatriceC, Coolmicro.